

Prix : 95 centimes

LES MEILLEURS AUTEURS CLASSIQUES

*Français et Étrangers*

---

THÉÂTRE

DE

SOPHOCLE



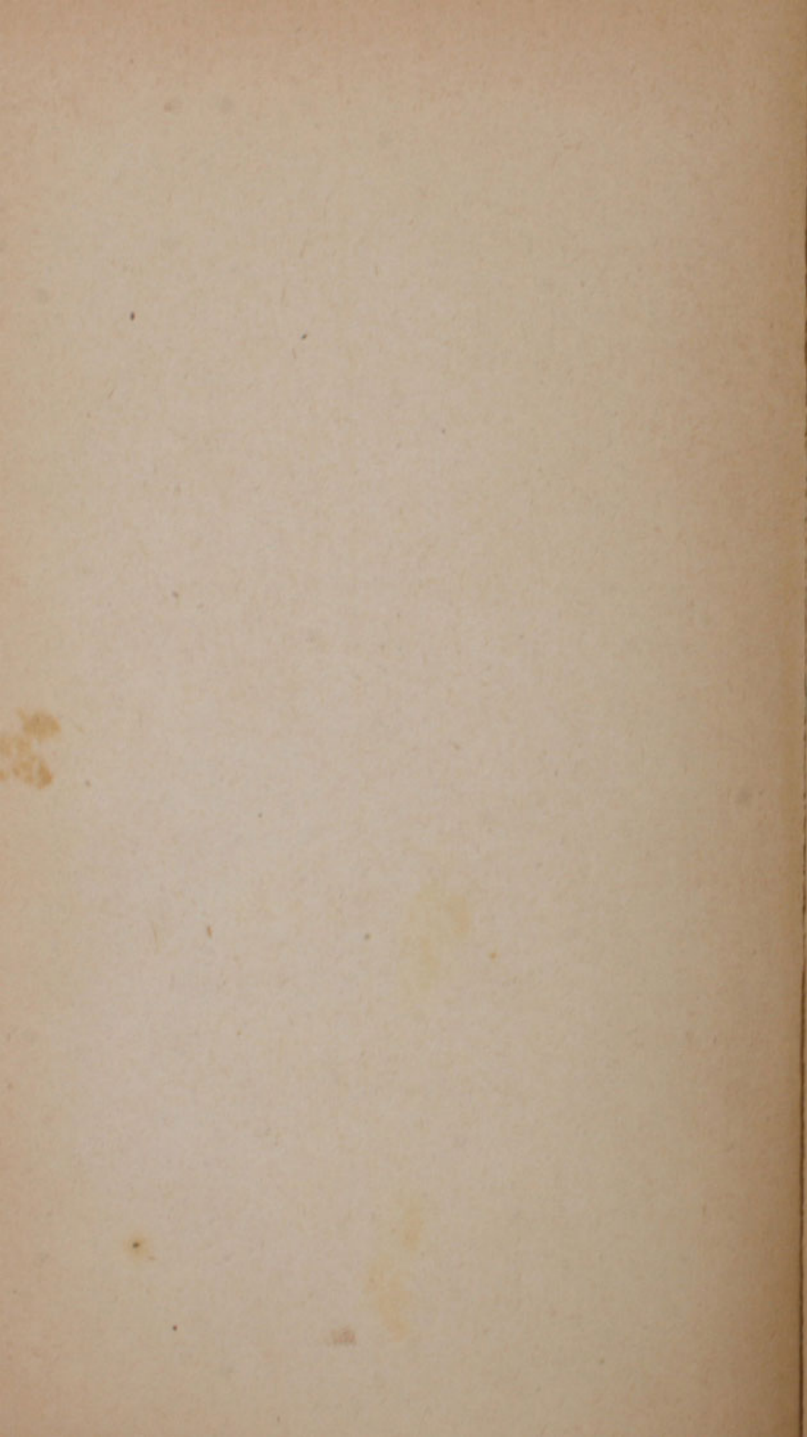
PARIS

ERNEST FLAMMARION, ÉDITEUR

26, RUE RACINE, 26









THÉÂTRE

DE

SOPHOCLE



THÉÂTRE

DE

SOPHOCLE



PARIS

ERNEST FLAMMARION, ÉDITEUR

26, RUE RACINE, 26

—  
*Tous Droits réservés*





## NOTICE SUR SOPHOCLE

---

Issu d'une riche famille, Sophocle est né à Colone, bourg voisin de l'Attique, en 495 avant Jésus-Christ.

Son père, qui était, croit-on, armurier, lui donna une brillante éducation; aussi fut-il choisi, à l'âge de quinze ans, pour chanter le Péan autour du trophée dressé pour célébrer la victoire de Salamine.

Sa première tragédie date de 468; il l'emporta sur Eschyle et fut proclamé vainqueur dans les concours lyriques. Après le succès de sa tragédie Antigone, les Athéniens, voulant lui témoigner leur admiration, le nommèrent stratège et il commanda en cette qualité une expédition contre Samos. On raconte, mais sans preuve, que, parvenu à un âge très avancé, son fils Jophon voulut le faire interdire et le fit passer pour fou. Sophocle n'eut qu'à lire à ses juges un passage d'Œdipe à Colone, qu'il venait d'achever, pour faire tomber d'elle-même cette accusation. Il mourut âgé de quatre-vingt-dix ans (405 avant J.-C.).

Les anciens attribuaient à Sophocle plus de 123 pièces; il ne nous en reste que sept, probablement les plus belles, qui sont : Antigone, Électre, les Trachiniennes, Œdipe roi, Ajax, Philoctète et Œdipe à Colone. A Sophocle se rattache une transformation importante dans l'art dramatique; il donne une place moins grande qu'Eschyle à la fatalité, s'attachant surtout à peindre les caractères; et si cette fatalité se rencontre encore dans ses pièces, l'homme lutte contre elle, en vertu de sa liberté morale. L'intérêt se soutient de scène en scène jusqu'au dénouement, et la vigueur des caractères que Sophocle a donnée à ses personnages fait valoir l'élévation et l'énergie de ce poète.





## NOTICE SUR SOPHOCLE

---

Issu d'une riche famille, Sophocle est né à Colone, bourg voisin de l'Attique, en 495 avant Jésus-Christ.

Son père, qui était, croit-on, armurier, lui donna une brillante éducation; aussi fut-il choisi, à l'âge de quinze ans, pour chanter le Péan autour du trophée dressé pour célébrer la victoire de Salamine.

Sa première tragédie date de 468; il l'emporta sur Eschyle et fut proclamé vainqueur dans les concours lyriques. Après le succès de sa tragédie *Antigone*, les Athéniens, voulant lui témoigner leur admiration, le nommèrent stratège et il commanda en cette qualité une expédition contre Samos. On raconte, mais sans preuve, que, parvenu à un âge très avancé, son fils Jophon voulut le faire interdire et le fit passer pour fou. Sophocle n'eut qu'à lire à ses juges un passage d'*OEdipe à Colone*, qu'il venait d'achever, pour faire tomber d'elle-même cette accusation. Il mourut âgé de quatre-vingt-dix ans (405 avant J.-C.).

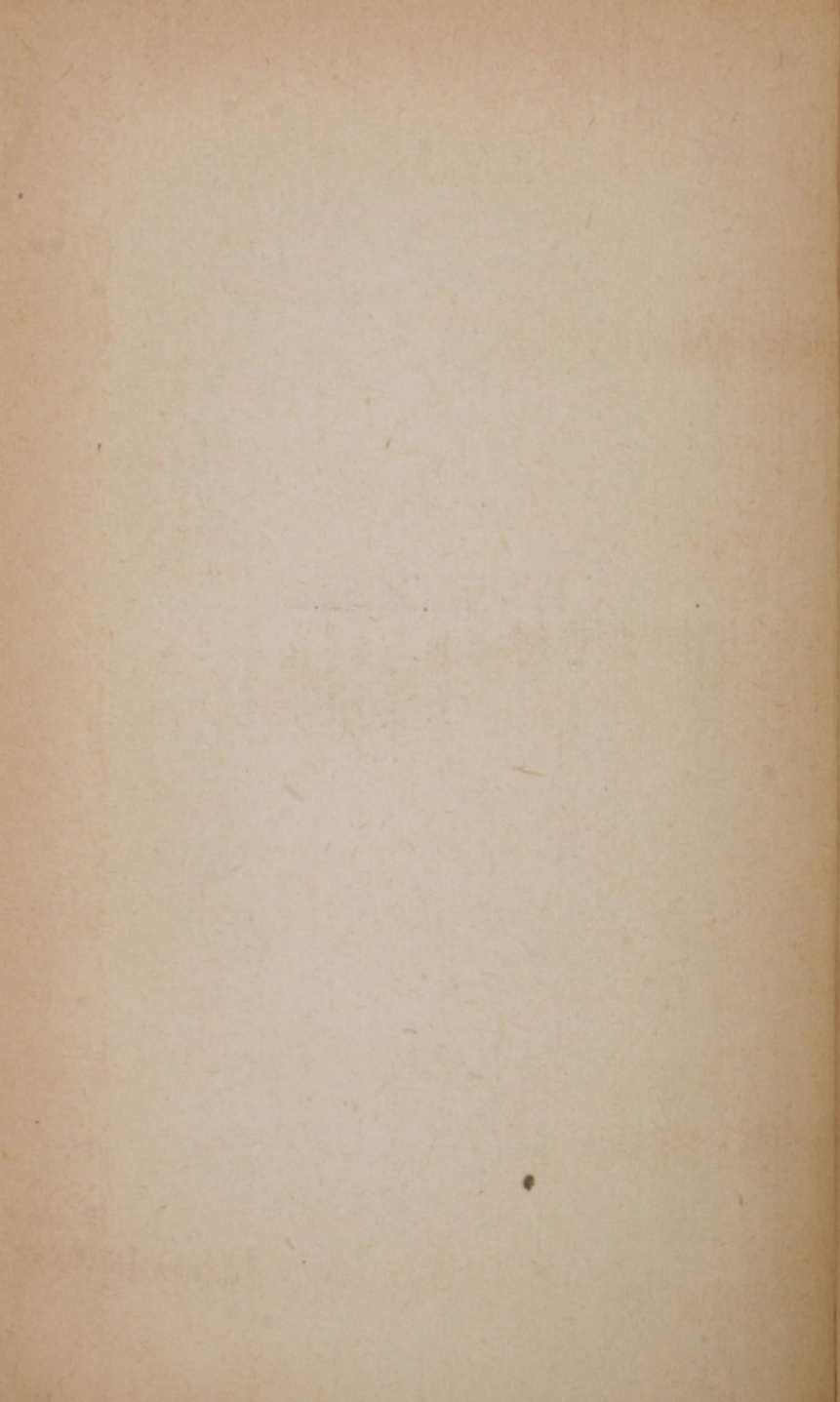
Les anciens attribuaient à Sophocle plus de 123 pièces; il ne nous en reste que sept, probablement les plus belles, qui sont : *Antigone*, *Électre*, les *Trachiniennes*, *OEdipe roi*, *Ajax*, *Philoctète* et *OEdipe à Colone*. A Sophocle se rattache une transformation importante dans l'art dramatique; il donne une place moins grande qu'Eschyle à la fatalité, s'attachant surtout à peindre les caractères; et si cette fatalité se rencontre encore dans ses pièces, l'homme lutte contre elle, en vertu de sa liberté morale. L'intérêt se soutient de scène en scène jusqu'au dénouement, et la vigueur des caractères que Sophocle a donnée à ses personnages fait valoir l'élévation et l'énergie de ce poète.



ANTIGONE

*Tragédie*







## AVANT-PROPOS

Il y avait peu de sujets qui fussent plus capables d'intéresser les Grecs qu'*Antigone*. Rien de plus sacré à leurs yeux que les devoirs qu'on rendait aux morts, par conséquent rien de plus intéressant pour eux qu'une sœur tendre qui méprise une loi cruelle pour obéir à la première de toutes les lois, celle de la nature.

Nous avons vu, dans *Les Sept contre Thèbes* d'Eschyle, Étéocle et Polynice s'entre-tuer. Or Créon, leur oncle, prit en main le gouvernement et défendit de donner la sépulture à Polynice qu'il déclarait digne de cet effroyable opprobre pour avoir porté la guerre dans sa patrie. Quiconque oserait tenter de lui rendre les derniers devoirs devait être enterré vivant.

Mais on a contrevenu aux ordres du roi. Le coupable reste ignoré. Créon commence à développer la dureté de son caractère; et Antigone, qu'on amène bientôt, achève de faire connaître toute la noblesse du sien. Il semble alors que l'action est terminée; la coupable est connue; le roi reste inflexible; ainsi la sentence de mort doit finir la pièce. Mais voici de nouveaux incidents: Ismène paraît et se déclare elle-même coupable; elle prend sur elle et le crime et la punition, et par ce trait de générosité inattendu, elle met une sorte de perplexité dans l'âme de Créon. Il persiste dans l'exécution de sa loi; cependant les réflexions auxquelles il paraît s'abandonner pendant le chant du chœur, font supposer qu'il conserve quelque indécision. Hémon, l'amant d'Antigone, paraît; il vient avec toute la modestie d'un jeune prince qui veut attendrir et fléchir son père; mais au lieu de le gagner, il l'irrite d'avantage; la mort d'Antigone n'en devient que plus prochaine, et son supplice est prononcé.

Cependant Antigone paraît, et tout ce que les sentiments de la nature, l'amour d'un frère, les regrets de la vie ont de plus tendre et de plus expressif dans une jeune personne, est réuni dans les discours de cette Princesse qu'on conduit à la tombe où elle doit être enfermée vivante. Créon demeure inflexible. Tirésias arrive, et le crédit dont jouit ce fameux devin, donne un moment d'espoir au spectateur; mais la dureté de Créon résiste aux conseils et aux menaces. Cependant il est troublé par d'affreux pressentiments, il revient à lui, il veut réparer le mal qu'il a fait: il n'est plus temps; et pour prix de sa longue inflexibilité, il tombe dans les plus affreux malheurs, il perd à la fois et son fils et sa femme. Ainsi ce prince, qui tout à l'heure faisait tout trembler sous la rigueur de ses lois, devient un objet déplorable sur qui se réunissent les dernières affections de pitié qui peuvent pénétrer les spectateurs.

## PERSONNAGES

ANTIGONE, }  
ISMÈNE, } filles d'Œdipe.  
CRÉON, roi de Thèbes.  
EURYDICE, femme de Créon.  
HÉMON, fils de Créon.  
TIRÉSIAS, devin.  
UN MESSAGER.  
UN GARDE.  
UN ESCLAVE.  
CHOEUR, composé de vieillards thébains.

*La scène est à Thèbes, dans le vestibule du Palais.*

# ANTIGONE

TRAGÉDIE

---

ACTE PREMIER

---

SCÈNE PREMIÈRE.

ANTIGONE, ISMÈNE.

ANTIGONE.

Chère Ismène, chère sœur, vous connaissez le nombre et l'étendue des maux que nous a légués OEdipe, et dont Jupiter, durant notre vie, a voulu nous accabler. Il semblait jusqu'ici qu'il n'y en eût point de si sensibles, de si cruels, de si honteux que vous et moi nous n'eussions soufferts; et maintenant savez-vous quel édit le Roi, dit-on, vient de faire publier dans Thèbes entière? L'avez-vous entendu, ou bien ignorez-vous encore les indignités que nos ennemis préparent contre ceux qui nous sont chers?

ISMÈNE.

Hélas! chère Antigone, aucun discours, agréable ou fâcheux, sur le destin de nos amis, n'est parvenu jusqu'à moi, depuis qu'en un seul jour nous nous sommes vues privées de nos deux frères, expirant ensemble des coups qu'ils s'étaient portés; et je n'ai plus rien appris d'heureux ni de malheureux depuis l'instant où l'armée des Argiens a disparu dans l'obscurité de la nuit dernière.

ANTIGONE.

Je le savais; et c'est pour cela même que, désirant avoir un entretien secret avec vous, je vous ai engagée à sortir du palais.

ISMÈNE.

Qu'avez-vous à m'apprendre? Vous semblez agitée de quelque grand dessein.

ANTIGONE.

Quoi donc? Créon n'a-t-il pas accordé à l'un de nos deux



frères, n'a-t-il pas refusé à l'autre les honneurs du tombeau ? Il a, fidèle aux lois et à la justice (ainsi que les Thébains le publient) fait inhumer Étéocle avec tous les honneurs qui sont chers aux mânes ; tandis qu'il a, dit-on, publié l'ordre de ne point ensevelir, de ne point pleurer le malheureux Polynice, et de l'abandonner, sans honneurs et sans sépulture, aux avides oiseaux, déjà prêts à dévorer leur proie. Voilà, m'a-t-on dit, ce que le généreux<sup>1</sup> Créon doit vous déclarer, ainsi qu'à moi, oui, à moi-même. Il va venir ici confirmer son édit devant ceux qui l'ignorent, et ce n'est point une défense indifférente ; car quiconque osera la violer, il le condamne à périr du dernier supplice<sup>2</sup>, au milieu de la ville. Voilà ce qu'on prépare contre vous. Bientôt vous montrerez si vous êtes digne ou non du sang glorieux qui vous a donné le jour.

ISMÈNE.

Hélas ! infortunée ! après une telle défense, que dois-je préférer, ou d'y obéir ou de l'enfreindre.

ANTIGONE.

Voyez si vous voulez travailler et agir avec moi.

ISMÈNE.

A quel danger voulez-vous courir, et que méditez-vous ?

ANTIGONE.

Voyez si vous me prêterez votre main pour ensevelir ce corps.

ISMÈNE.

Prétendez-vous inhumer celui pour qui toute pitié est interdite ici ?

ANTIGONE.

Je veux inhumer mon frère et le vôtre ; oui, le vôtre : dussiez-vous ne le pas reconnaître, on ne me reprochera point de l'avoir abandonné.

ISMÈNE.

Quoi ! malheureuse Antigone ! malgré la défense de Créon !

ANTIGONE.

A-t-il le droit de me détacher des miens ?

ISMÈNE.

Ah ! songez, ma sœur, que notre père, chargé d'opprobres et de haine, est mort après s'être arraché les yeux de ses propres mains, pour se punir lui-même de ses crimes, aussitôt qu'il les eut reconnus ; qu'ensuite cette reine qui, par une double calamité, s'est trouvée à la fois épouse et mère, employa le secours d'un lien fatal pour se

1. On trouve beaucoup d'exemples dans Sophocle de ces épithètes ironiques qu'on a cru devoir conserver.

2. Le grec dit : A être lapidé.

délivrer de la vie ; qu'enfin deux frères infortunés s'assassinant l'un l'autre dans le même jour, ont expiré d'une même mort. Maintenant, restées seules de notre maison, voyez quelle fin déplorable nous attend, si, nous soulevant contre la loi, nous osons braver les ordres et la puissance du souverain. Considérez que ce n'est point à des femmes à combattre contre des hommes ; que ceux qui commandent sont plus forts que nous, et qu'il faut nous soumettre à leurs volontés, dussent-elles être encore plus rigoureuses. Pour moi, tout en suppliant les morts de me pardonner, si je cède à la violence, j'obéirai à ceux qui ont le pouvoir en main ; car c'est être insensé que d'entreprendre plus qu'on ne peut exécuter.

ANTIGONE.

Je ne vous presse plus ; et quand vous voudriez à présent vous unir avec moi, je n'y consentirais point : suivez le parti qui vous plaît davantage. Pour moi j'ensevelirai mon frère ; et ce devoir rempli, il me sera beau de mourir ; c'est une amie qui sera rejointe à son ami. J'aurai fait une action juste et pieuse, puisque le temps où j'aurai à lui plaire est plus long que celui où je dois plaire aux vivants ; car c'est pour l'éternité que je lui vais être unie. Pour vous, si vous le voulez, traitez avec mépris ce que les dieux honorent.

ISMÈNE.

Je suis loin d'un pareil mépris ; mais je n'ai point la force d'agir contre la volonté de l'état.

ANTIGONE.

Servez-vous de ce prétexte, tandis que j'irai élever un tombeau à ce frère chéri.

ISMÈNE.

Malheureuse sœur ! hélas ! que je tremble pour vous !

ANTIGONE.

Ne craignez point pour mes jours, occupez-vous des vôtres.

ISMÈNE.

Mais du moins ne découvrez votre dessein à personne : cachez-le avec soin comme je le cacherai moi-même.

ANTIGONE.

Non, non, courez le dénoncer. Vous m'offenserez bien plus de le taire que de le publier.

ISMÈNE.

C'est s'animer beaucoup pour un corps inanimé <sup>1</sup>.

1. Cette phrase était peut-être une expression proverbiale, qui avait perdu par l'usage ce qu'elle peut avoir de choquant pour nous.



ANTIGONE.

Mais je sais que je plais à ceux à qui il m'importe de plaire.

ISMÈNE.

Oui, si vous pouviez réussir; mais vous tentez l'impossible.

ANTIGONE.

Hé bien, je m'arrêterai où s'arrêteront mes forces.

ISMÈNE.

Il faudrait commencer par ne pas poursuivre ce que vous ne pouvez pas atteindre.

ANTIGONE.

Plus vous parlerez ainsi, plus vous excitez ma haine, et vous vous attirerez la juste inimitié d'un frère. Laissez-moi donc avec mes projets subir le sort qui m'attend: il n'y en aura jamais d'assez fâcheux pour m'empêcher de mourir avec gloire.

ISMÈNE.

Allez donc, puisque vous le voulez; mais songez, lorsque vous agissez en imprudente, que vous êtes encore bien chère à vos amis<sup>1</sup>.

## SCÈNE II.

LE CHOEUR, ENTRANT SUR LA SCÈNE.

Purs rayons de soleil, œil lumineux du jour, tu repars enfin resplendissant d'une clarté plus brillante que jamais aux yeux de Thèbes aux sept portes; tu marches au-dessus des sources de Dircé<sup>2</sup>, et tu fais fuir en tumulte, et à grand bruit, cet Argien couvert d'un bouclier étincelant; cet Adraste qui, avec un appareil redoutable, était venu assiéger nos remparts!

Enflammé d'ardeur pour les prétentions incertaines de Polynice, il marchait, poussant des cris aigus, comme l'aigle qui, poursuivant sa proie vers la terre, déploie ses ailes aussi éclatantes que la neige. Une multitude innombrable d'armes et de casques panachés le suivaient.

Il s'est arrêté vers nos murs; déjà ses lances avides de carnage les entouraient; il semblait prêt à dévorer leurs

1. Ce mot d'Ismène n'est pas indifférent; il prépare au trait généraux qu'on peut attendre de son amitié.

2. Fontaine de Thèbes.

sept portes, et il a disparu avant que ses entrailles se soient rassasiées de notre sang, et que les tourbillons de flamme aient enveloppé nos tours<sup>1</sup>, tant Mars, favorable au serpent qu'il attaquait, retentit avec bruit à ses oreilles.

L'orgueilleuse présomption est en horreur à Jupiter. Ce dieu voit les Argiens accourant vers nous à grands flots, tout fiers du bruit de leurs armes d'or; il lance sur l'un d'eux<sup>2</sup> la foudre embrasée au moment où il se flattait d'entonner sur nos remparts l'hymne de la victoire.

Ce guerrier, la flamme à la main, tombe sous le coup qui l'a frappé, lui qui tout à l'heure, emporté d'une audace frénétique, semblait de son souffle brûlant égaler le souffle des vents conjurés. Tout a bientôt changé de face; et le puissant Mars, combattant à notre droite, a rejeté sur nos ennemis les maux qu'ils nous préparaient.

Les sept chefs qui marchaient vers nos sept portes, contre autant de chefs Thébains, nous ont abandonné leurs armes brillantes pour en faire un trophée à Jupiter triomphateur. Il n'est resté que ces deux infortunés qui, sortis du même sang, ont éprouvé l'un contre l'autre leurs lances victorieuses, et ont eu le même destin.

Mais la victoire, par qui les noms s'immortalisent, est venue dans Thèbes faire succéder la joie aux douleurs. Laissez donc enfin le souvenir des combats, ô Thébains! et durant la nuit entière, allons en chœurs embrasser les autels des dieux. Que Bacchus, animant tout le monde, préside à nos jeux.

Mais voici Créon, le fils de Ménécée, le nouveau souverain que la faveur des dieux vient de nous donner; il s'avance, et médite sans doute quelque projet, puisqu'un ordre général de sa part nous a tous rassemblés ici pour former ce conseil de vieillards.

### SCÈNE III.

#### CRÉON, LE CHOEUR.

CRÉON.

Vieillards, les dieux ont enfin sauvé du naufrage cette ville, qu'une affreuse tempête avait assiégée; c'est vous seuls entre tous les citoyens que j'ai voulu rassembler

1. L'ancien scoliaste croit que le poète continue ici la comparaison de Polynice avec l'aigle, et remarque que, suivant Nicandre, l'aigle est l'ennemi du serpent. D'ailleurs le serpent ici peut figurer les Thébains qui, suivant la Fable, étaient nés des dents du dragon.

2. Cet Argien était sans doute Capanée.

ici. Je sais quel respect vous avez toujours porté au sceptre de Laïus ; je sais encore combien, tant qu'Œdipe a régné, même depuis qu'il n'est plus, vous êtes demeurés fidèles à ses fils. Mais enfin lorsque, dans un même jour, et vainqueurs et vaincus par une double destinée, ils se sont égorgés l'un l'autre de leurs mains sanguinaires, la puissance et le trône m'appartiennent par les droits du sang.

Il n'est point d'homme dont on puisse bien connaître l'âme, le génie, le caractère, quand on ne l'a pas encore vu s'essayer dans l'exercice de la puissance et des lois. Pour moi, je regarde et j'ai toujours regardé comme un méchant homme, quiconque, chargé du gouvernement d'un Etat, loin de s'attacher courageusement aux meilleurs principes, laisse enchaîner sa langue par la crainte ; et je ne puis que mépriser quiconque préfère les intérêts d'un ami à ceux de la patrie. Que Jupiter, qui voit tout, m'en soit témoin, jamais je ne dissimulerai les maux qui viendraient menacer la tranquillité de mes concitoyens, et jamais l'ennemi de l'Etat ne deviendra mon ami, bien convaincu que c'est le salut de la patrie qui fait le nôtre, et qu'on ne manque point d'amis quand le vaisseau de l'Etat navigue sans danger. Voilà par quels principes je veux accroître la prospérité de cet empire, et c'est de là que sont émanés les ordres que je viens de publier concernant les deux fils d'Œdipe. Je veux qu'Étéocle, qui se distingua par sa vaillance, qui combattit et mourut pour sa patrie, soit enfermé dans un tombeau, et reçoive les honneurs qu'on rend aux mânes des grands hommes ; mais pour son frère Polynice, qui, chassé de sa patrie, n'y revint qu'avec le désir de livrer aux flammes ses murs et ses dieux, de se rassasier de notre sang et de nous réduire en esclavage, j'ai fait publier dans toute la ville la défense de l'ensevelir et de le pleurer. Que son corps, sans sépulture, serve de proie à l'avidité des chiens et des vautours : voilà mes vœux et mes ordres. Jamais le crime n'obtiendra de moi les honneurs qui ne sont dus qu'à la vertu ; mais quiconque aura montré du zèle pour ma patrie, je l'honorerai fidèlement pendant sa vie et après sa mort.

LE CHŒUR.

O fils de Ménécée ! j'applaudis au sort que vous réservez à l'ami et à l'ennemi de l'Etat. Vous tenez dans vos mains la disposition des lois, et tous, tant que nous sommes, morts ou vivants, nous y sommes soumis.

CRÉON.

Veillez donc à l'exécution de celle que je viens de publier.

LE CHŒUR.

Daignez imposer ce devoir à de plus jeunes que nous.



CRÉON.

Ceux qui doivent garder le corps de Polynice sont déjà à leur poste.

LE CHŒUR.

Quel soin avez-vous donc à nous recommander encore ?

CRÉON.

De demeurer inflexibles pour ceux qui désobéiront à mes lois.

LE CHŒUR.

Il n'en est point d'assez insensé pour chercher à mourir.

CRÉON.

Tel serait en effet le prix de la désobéissance. Mais souvent l'espérance, animée par l'appât du gain, a conduit les hommes à la mort.

## SCÈNE IV.

CRÉON, UN GARDE, LE CHŒUR.

UN GARDE.

Seigneur, je ne vous dirai point que j'ai volé vers ces lieux à perte d'haleine ; car, dans les différentes pensées dont j'étais affligé en chemin, je suis souvent revenu sur mes pas. Tantôt mon cœur me disait : Malheureux ! pourquoi courir à la punition qui t'attend ? Tantôt, infortuné ! qui t'arrête ? Si Créon apprend cet événement de quelque autre que toi, à quel supplice es-tu réservé ? Dans ces différentes agitations je n'avançais qu'avec lenteur. Il n'est point de chemin si court que de pareilles incertitudes ne prolongent. Enfin je me suis décidé, et je suis venu. Je vais parler, quoique je ne puisse rien vous expliquer ; car enfin je viens dans la confiance que je ne souffrirai que ce qui a été ordonné par le destin.

CRÉON.

D'où peut naître le trouble où je te vois ?

LE GARDE.

Je parlerai de ce qui me regarde, car je n'ai point commis le crime : j'en ignore l'auteur. Ce serait une injustice que de m'en punir.

CRÉON.

Tu vas fort bien à ton but, et tu t'enveloppes à merveille ; cependant tu parais avoir quelque chose de nouveau à m'apprendre.

LE GARDE.

Avec de fâcheuses nouvelles on se hâte difficilement.

CRÉON.

Explique-toi donc enfin, et ton message fait, laisse-moi.

LE GARDE.

J'obéis. On vient d'inhumér le corps ; on l'a couvert de poussière ; on a rempli les rites accoutumés, et on a disparu.

CRÉON.

Que dis-tu ? Quel homme a eu cette audace ?

LE GARDE.

Jé ne sais, car la terre en cet endroit ne paraissait fouillée ni creusée par quelque instrument propre à cet emploi. Elle était intacte et solide, et ne semblait pas même avoir été sillonnée par les roues d'un char : rien enfin ne pouvait servir d'indice contre l'auteur du crime. Lorsque celui de nous qui faisait la garde aux premiers rayons de l'aurore nous l'eut annoncé, cet événement fut pour nous un prodige inconcevable. Le corps avait disparu ; il n'était point enseveli ; il n'était couvert que d'un peu de poussière, comme pour éviter le crime d'impiété. Aucun vestige de chien avide ou d'animal féroce, venu pour le déchirer, ne paraissait à l'entour. Aussitôt les propos injurieux volent parmi nous : un garde en accuse un autre ; on était prêt d'en venir aux mains : personne n'était là pour l'empêcher : chacun était coupable, et nul ne paraissait l'être, ou ne pouvait être convaincu. Nous étions tous disposés à prendre le fer rouge entre nos mains, à marcher sur le feu, et à jurer par les dieux que nous n'étions point coupables du crime, et que nous n'avions même aucune connaissance du projet ni de l'exécution. Enfin, quand il ne nous resta plus d'espérance de rien découvrir, l'un de nous proposa un avis qui, nous glaçant de crainte, nous fit à tous baisser les yeux ; car nous ne pouvions rien y opposer, et nous ne savions comment l'exécuter sans péril. Cet avis était de ne vous rien cacher, et de vous découvrir tout ce qui était arrivé. Cependant cette proposition l'emporta ; et moi, malheureux ! le sort me choisit pour me charger de cette belle commission. Ainsi je me trouve ici contre mon gré, et sans doute contre le vôtre ; car ce n'est pas un moyen de plaire que d'apporter de fâcheuses nouvelles.

LE CHŒUR.

Seigneur, mon esprit en balance examine si cet événement ne serait point l'ouvrage des dieux.

CRÉON, *au Chœur.*

Cessez ces discours qui exciteraient ma colère, et ne feraient que trop bien voir votre vieillesse et votre déraison. Eh ! qui pourrait supporter de vous entendre dire que les dieux ont daigné prendre soin de ce mort ? Est-ce donc



que, s'empessant de l'honorer comme un bienfaiteur de la patrie, ils ont eux-mêmes inhumé cet impie, qui venait brûler leurs temples et leurs statues, détruire leur pays et leurs lois? Avez-vous jamais vu les dieux honorer les méchants? Non, non; mais voilà ce que me préparaient des mécontents, qui, secouant la tête en secret, murmurent depuis longtemps contre moi, et qui, baissant avec peine leur front sous le joug, n'ont pour moi que de la haine. Ce sont eux, je le sais, qui, par l'espoir des récompenses, ont séduit les auteurs du crime: car de toutes les inventions humaines, rien de plus funeste que l'argent. L'argent renverse les villes, dépeuple les cités, dénature les cœurs vertueux et les porte aux actions honteuses; c'est lui qui a enseigné aux hommes toutes les perfidies et toutes les iniquités. Mais ceux qui, gagnés par ce métal, commirent le forfait, ont travaillé pour leur supplice, que le temps amènera. Oui, s'il est vrai que j'honore, que je respecte encore Jupiter, sois assuré, j'en fais le serment, que si vous ne découvrez point, si vous n'amenez point à mes yeux le coupable, une simple mort ne sera pas assez pour votre punition. Il faudra que, suspendus en l'air tout vivants, vous me fassiez réparation d'une telle offense, afin que désormais vous connaissiez mieux où vos profits doivent s'étendre, où ils doivent se borner, et que vous appreniez enfin qu'il ne faut pas tout permettre à votre avidité. On voit en effet plus d'hommes perdus que de sauvés par les profits illicites.

LE GARDE.

Puis-je parler encore? ou retournerai-je sur mes pas?

CRÉON.

Ne sais-tu point déjà combien tes discours m'offensent?

LE GARDE.

Blessent-ils votre oreille ou votre cœur?

CRÉON.

Quoi! tu demandes quel est le siège de mon chagrin?

LE GARDE.

Le coupable a blessé votre cœur; je n'ai fait qu'offenser vos oreilles.

CRÉON.

Tu es un importun discoureur.

LE GARDE.

Mais je suis innocent du crime.

CRÉON.

Tu serais bien capable d'exposer ta vie pour de l'argent.

LE GARDE.

Le soupçon est un grand malheur, lorsqu'il est sans fondement.

CRÉON.

Etale-nous maintenant des maximes. Mais si vous ne m'amenez le coupable, vous verrez que les gains illicites engendrent des tourments.

LE GARDE.

Puisse-t-il être découvert ! (*A part*). Mais qu'il le soit ou non (car la fortune seule en décidera), je ne crois pas que vous me revoyiez ici. Contre toute espérance, et en dépit de mes craintes, me voilà sauvé, je dois en rendre grâces aux dieux.

LE CHŒUR.

L'univers est rempli de prodiges ; mais il n'est rien de plus prodigieux que l'homme. C'est lui qui, donnant des ailes aux vaisseaux, vole à l'aide des vents impétueux sur les flots mugissants, et franchit la mer qui blanchit à ses côtés ; c'est lui qui fait servir les chevaux à déchirer tous les ans avec la charrue le sein de la Terre, de cette divinité suprême, incorruptible et infatigable.

C'est l'homme, fécond en ressources, qui fait également envelopper dans les réplis de ses filets la race imprudente des oiseaux, et les animaux féroces, et les habitants des mers. Il dompte par son industrie les plus sauvages habitants des forêts, et amène sous le joug le coursier à large crinière, et le taureau des montagnes qui semblait indomptable.

Il apprend l'art de la parole, et la connaissance des vents, et l'empire des lois sur les villes ; il a su garantir son séjour des traits de la froidure et de l'humidité ; il a tout sondé par son expérience, et il trouve des ressources pour tous les événements de la vie ; il connaît l'art d'échapper aux atteintes des plus cruelles maladies : la mort est le seul mal dont il ne peut se préserver.

Les ressources de son industrie ne répondent pas toujours à ses espérances ; car si c'est par elles qu'il arrive au bien, c'est par elles aussi qu'il est conduit au mal. Celui-là seul est honoré dans sa patrie, qui sait respecter les lois de son pays et la justice sacrée des dieux : quiconque met son audace à les braver, n'est plus citoyen. Puissé-je n'avoir ni demeure, ni pensée commune avec lui... Mais quel prodige frappe mes sens ! Comment pourrai-je contredire mes yeux, et ne pas reconnaître Antigone ? Malheureuse fille d'un père infortuné ! quoi ! c'est vous qui avez désobéi aux ordres du Roi ! vous qu'on a trouvée coupable d'une telle imprudence ! vous qu'on amène !

## ACTE II

---

### SCÈNE PREMIÈRE.

ANTIGONE, LE GARDE, LE CHOEUR.

LE GARDE, *amenant Antigone.*

Oui, la voilà, celle qui a commis le crime? elle inhumait Polynice; nous l'avons arrêtée. Mais en quels lieux est Créon?

LE CHOEUR.

Le voici qui sort à propos de son palais.

### SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, CRÉON.

CRÉON.

Qu'est-ce? et quel heureux succès venez-vous m'annoncer?

LE GARDE.

Seigneur, il n'est rien que les hommes doivent affirmer avec serment. Souvent une première pensée est démentie par celle qui lui succède. Effrayé par vos menaces, j'avais promis de ne plus reparaitre en ces lieux; mais est-il un bonheur comparable à celui qui nous arrive contre toute espérance? En dépit de mes serments, je reviens et vous amène cette jeune princesse, que j'ai surprise rendant au mort les honneurs de la sépulture. On n'a pas eu besoin, pour cette fois, de consulter le sort. Je suis accouru. C'est moi seul qui l'amène: nul autre n'en a la gloire. A présent, seigneur, traitez-la comme vous le jugerez à propos; jugez, interrogez-la: pour moi, libre et quitte de tout devoir, il est juste que je sois affranchi de vos soupçons.

CRÉON.

De quelle manière, en quel endroit l'as-tu saisie pour me l'amener?

LE GARDE.

Elle inhumait le corps: vous savez tout.



CRÉON.

Mais ce que tu dis, le conçois-tu bien? Ne te trompes-tu pas?

LE GARDE.

Je l'ai vue occupée à inhumer ce prince à qui vous avez interdit la sépulture. Y a-t-il encore quelque chose d'obscur et d'équivoque dans ce que je dis?

CRÉON.

Et comment l'a-t-on aperçue? comment l'a-t-on arrêtée?

LE GARDE.

Voici de quelle manière tout s'est passé. Nous étions à peine revenus à notre poste, qu'intimidés par vos sévères menaces, nous rejetons avec soin la poussière qui couvrait le corps de Polynice; nous laissons à nu ce corps sanglant et à demi corrompu; nous allons ensuite nous asseoir sur une des hauteurs voisines, mais au-dessus du vent, pour éviter l'infection qu'il exhalait. Nous nous excitons les uns les autres par les paroles les plus piquantes, à faire notre devoir, sans y rien épargner. Nous sommes demeurés en cet état jusqu'au moment où le disque brillant du soleil, en montant au milieu des airs, les embrasait de ses feux. Soudain un des fléaux célestes, un ouragan impétueux, élevant de dessus la terre des tourbillons de poussière, en remplit la campagne et dépouille de leur parure les arbres qui la couvraient. Les yeux fermés, nous soutenons toute l'impétuosité de l'orage. A peine s'est-il apaisé, que cette jeune princesse se présente à nos yeux; elle poussait des cris aigus, semblables à ceux de l'oiseau qui voit son nid dépouillé des petits qu'il y avait élevés. Oui, c'est ainsi qu'à l'aspect de ce corps découvert, elle fait retentir l'air de ses plaintes, et les imprécations qu'elle lance contre les auteurs de cet outrage; et soudain couvrant le mort d'une poussière sèche, elle l'arrose par trois fois de libations épanchées du sein brillant d'un vase d'airain. Aussitôt nous volons vers elle, et tous ensemble nous nous hâtons de la saisir; elle ne témoigne aucun effroi; nous l'interrogeons sur le fait actuel et sur le précédent: elle avoue l'un et l'autre, et cet aveu m'est à la fois agréable et douloureux. Car si rien n'est plus doux que d'échapper aux maux dont on est menacé, il est affligeant d'y exposer ses amis. Mais rien ne doit m'être plus cher que ma propre conservation.

CRÉON, à *Antigone*.

Quoi donc! vous qui tenez vos yeux attachés vers la terre, ne niez-vous point ce dont on vous accuse?

ANTIGONE.

Au contraire, je l'avoue, et je suis loin de le nier.



CRÉON, *au garde.*

Va, porte tes pas où tu voudras, tu n'as plus rien à craindre : et vous, parlez-moi sans détour ; connaissiez-vous la défense que j'avais faite ?

ANTIGONE.

Je la connaissais. Pouvais-je l'ignorer ? Elle était publique.

CRÉON.

Et comment avez-vous osé braver cette loi ?

ANTIGONE.

C'est que ni Jupiter, ni la justice, concitoyenne des dieux infernaux, aucun de ces dieux qui ont donné des lois aux hommes, ne l'avaient promulguée ; et je ne pensais pas que vos arrêts dussent avoir tant de force, que de faire prévaloir les volontés d'un homme sur celles des immortels, sur ces lois qui ne sont point écrites, et qui ne sauraient être effacées<sup>1</sup>. Ce n'est pas d'aujourd'hui, ce n'est pas d'hier que ces lois existent ; elles sont de tous les temps, et personne ne peut dire quand elles ont pris naissance. Ne devais-je donc pas, sans craindre aucun mortel, me soumettre aux ordres des dieux ? Je savais que je devais mourir : aurais-je pu l'ignorer, quand même vous n'en auriez pas prononcé l'arrêt ? Si ma mort est prématurée, elle n'est qu'un plus grand avantage à mes yeux. Et qui pourrait, dans l'abîme de maux où je suis, ne pas regarder la mort comme un bonheur ? Ainsi donc un tel sort ne peut être à mes yeux une peine ; mais c'en eût été une bien cruelle pour moi, si j'avais laissé sans sépulture un frère conçu dans les flancs qui m'ont porté. Voilà ce qui m'eût désespérée : le reste ne m'afflige point. Si, d'après cela, vous taxez ma conduite de folie, cette accusation pourrait bien être l'accusation d'un insensé.

LE CHŒUR.

A ce caractère inflexible, on reconnaît le sang de l'inflexible OEdipe. Elle n'a point appris à céder au malheur.

CRÉON, *au chœur.*

Ah ! sachez que ces âmes si fières sont aisément abattues. Voyez le fer, malgré son excessive dureté, comme il se brise et s'amollit au feu. Le moindre frein ne suffit-il pas pour dompter les plus fougueux coursiers ? Tant d'orgueil convient mal à quiconque est esclave de ses proches. C'est peu d'avoir violé mes lois ; elle ose me braver, et joint un second outrage au premier, en s'applaudissant de ce qu'elle a fait. Certes, il faudrait donc que je cessasse d'être homme, et qu'elle le devint, si je la laissais ainsi jouir impunément

1. C'est ainsi que les anciens Grecs distinguaient les lois naturelles des lois positives, et pensaient que ces dernières, loin de contredire les autres, n'en devaient être que le complément.

du pouvoir qu'elle usurpe... Oui, fût-elle la nièce<sup>1</sup>, ou plus proche encore de notre dieu suprême, de Jupiter Hercéen, elle et sa sœur n'éviteront pas le sort le plus terrible; car cette sœur, sans doute, est également coupable de cet attentat. Qu'on la fasse venir. Je l'ai vue tout à l'heure hors d'elle-même et ne se possédant plus. Un cœur qui médite un forfait dans l'ombre du mystère devient aisément son propre délateur. Combien je hais ceux qui, surpris au milieu du crime, veulent y donner d'importantes couleurs!

ANTIGONE.

Souhaitez-vous quelque chose de plus que ma mort?

CRÉON.

Non, rien. Dès que j'aurai vu votre mort, je serai satisfait.

ANTIGONE.

Que tardez-vous? Que vous servent des discours inutiles, qui ne peuvent que m'indigner, comme les miens ne peuvent que vous déplaire? Quelle gloire plus flatteuse peut-il me revenir que d'avoir inhumé mon frère? Que d'éloges ne me donneraient pas ceux qui nous écoutent, si la crainte n'enchaînait leur langue? Mais un grand avantage de la tyrannie, c'est de pouvoir impunément dire et faire ce qu'il lui plaît.

CRÉON.

Pensez-vous être vous seule plus clairvoyante que tous les Thébains?

ANTIGONE.

Ils voient comme moi, mais ils se taisent devant vous.

CRÉON.

Ne rougissez-vous donc pas de vous conduire autrement qu'eux?

ANTIGONE.

Il n'y a point à rougir d'honorer ceux qui sont formés du même sang que nous.

CRÉON.

Quoi! celui qui est mort pour sa patrie, n'était-il donc pas aussi votre frère?

ANTIGONE.

Il l'était, et de père et de mère.

CRÉON.

Et quels honneurs impies lui rendez-vous donc?

ANTIGONE.

Ce n'est pas le témoignage que j'attends de ses mânes.

1. Antigone était fille de Jocaste, qui était sœur de Créon; elle était par conséquent nièce de ce prince. Créon, dans l'impétuosité de sa colère, prévient l'objection qu'on pourrait lui faire: « Elle est votre nièce ». — « Et quand elle serait la nièce de Jupiter, etc. ». C'est un mouvement vif et naturel, qui convient à la situation.

CRÉON.

Si vous l'honorez à l'égal d'un impie.

ANTIGONE.

Polynice était frère, et non esclave d'Étéocle.

CLÉON.

Il venait ravager sa patrie : l'autre combattait pour la défendre.

ANTIGONE.

Qu'importe ! c'est Pluton qui nous prescrit cette loi.

CRÉON.

Quoi donc ? de traiter également le crime et la vertu ?

ANTIGONE.

Et qui sait si vos distinctions sont admises chez les morts ?

CRÉON.

Les ennemis après le trépas ne deviennent point amis.

ANTIGONE.

Je m'associe pour aimer, et non pas pour haïr.

CRÉON.

Hé bien donc, allez aux enfers aimer qui vous plaît. Pour moi, tant que je respirerai, une femme ne me commandera point.

LE CHŒUR.

Je vois la tendre Ismène alarmée pour sa sœur, fondant en pleurs devant la porte du palais : un nuage de douleurs répandu sur ses yeux altère son visage teint de sang ; les larmes coulent sur ses joues délicates.

## SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, ISMÈNE.

CRÉON.

Venez, vous qui, rampante ainsi qu'une vipère, cherchez en secret à vous abreuver de mon sang. Je ne savais pas que je nourrissais dans ma maison deux ennemies, deux fléaux de mon empire : venez, et dites-moi : Avez-vous eu part aussi à la sépulture de Polynice, ou jurerez-vous que vous avez ignoré cette action ?

ISMÈNE.

Cette action ! je l'ai faite ; et, si ma sœur me permet de le dire, ainsi qu'au crime, je dois avoir part à la peine.

ANTIGONE.

La justice vous le défend ; vous n'y avez pas consenti, et j'ai agi sans vous.



ISMÈNE.

Mais quand je vous vois malheureuse, je ne balance plus à m'associer à vos maux.

ANTIGONE.

L'enfer et ceux qui l'habitent savent à qui l'action appartient. Je ne sais point aimer ceux dont l'amitié n'est qu'en paroles.

ISMÈNE.

Ne me privez pas, ma sœur, de l'honneur de mourir avec vous, et d'avoir rendu les derniers devoirs à mon frère.

ANTIGONE.

Gardez-vous de mourir avec moi, et de vous attribuer un honneur où vous n'avez point eu de part. Ma mort seule doit suffire.

ISMÈNE.

Si je suis séparée de vous, comment pourrai-je aimer la vie ?

ANTIGONE.

Demandez à Créon : vous lui êtes si dévouée !

ISMÈNE.

Pourquoi m'affliger par cette raillerie amère ? A quoi vous servira-t-elle ?

ANTIGONE.

Ce n'est qu'avec douleur que je me la suis permise contre vous.

ISMÈNE.

Quel autre moyen à présent aurai-je de vous servir ?

ANTIGONE.

Conservez vos jours : je ne vous envie pas cet avantage.

ISMÈNE.

Malheureuse que je suis ! quoi ! je ne pourrai point partager votre destinée.

ANTIGONE.

Vous avez choisi de vivre, et moi de mourir.

ISMÈNE.

Ce n'est pas du moins que mes discours ne vous l'aient annoncé.

ANTIGONE.

Vous vantez la sagesse de vos discours, et moi, celle des miens.

ISMÈNE.

Ah ! le crime fut égal entre nous.

ANTIGONE.

Rassurez-vous, et vivez. Mon âme est morte depuis longtemps, et ne peut plus qu'être utile aux morts.

CRÉON.

Je ne crains point de le dire : ces deux sœurs sont insensées. L'une le fut toujours, l'autre vient de le devenir. 4



ISMÈNE.

Dans les maux extrêmes, seigneur, il n'est point d'esprit qui demeure dans son état habituel, et qui n'en sorte avec violence.

CRÉON.

C'est ce qui vous est arrivé, à vous qui avez choisi de subir avec une femme indigne un trop digne traitement.

ISMÈNE.

Seule et loin d'elle, qu'est-ce que la vie serait pour moi !

CRÉON.

Cessez de parler d'elle. Regardez-la comme si elle n'existait plus.

ISMÈNE.

Quoi ! vous feriez mourir celle que l'hymen devait unir à votre fils !

CRÉON.

Il peut trouver ailleurs d'autres nœuds à former.

ISMÈNE.

Mais non d'aussi bien assortis.

CRÉON.

Je ne veux point que de méchantes femmes soient unies à mes enfants.

ANTIGONE.

Oh, trop cher Hémon ! de quel mépris t'accable un père !

CRÉON.

Ah ! vous et votre hymen, c'est trop m'importuner.

ISMÈNE.

Pourriez-vous priver votre fils de celle qu'il aime ?

CRÉON.

L'enfer sait mettre fin à de tels amours.

ISMÈNE.

Sa mort paraît donc résolue ?

CRÉON.

Vous l'avez dit, et je l'ai prononcé : plus de délais. Gardes, qu'on l'emmène dans ce palais, et que désormais ces deux femmes cessent d'être libres. Les plus braves ont recours à la fuite, quand ils voient la mort approcher.

## SCÈNE IV.

LE CHOEUR, CRÉON.

LE CHOEUR<sup>1</sup>.

Heureux ceux dont la vie s'écoule sans éprouver aucune

1. Il faut supposer que Créon reste sur le théâtre comme enseveli dans ses réflexions.

atteinte de malheur ! car sitôt que la main des dieux s'est appesantie sur une maison, les infortunes se succèdent et viennent l'accabler en foule, semblables aux flots de la mer qui, noircis par l'orage, et poussés par les vents impétueux de la Thrace, se soulèvent du fond de leurs abîmes, roulent vers le rivage et font mugir au loin les bords où ils vont se briser.

C'est ainsi que dans la maison expirante des Labdacides, je vois sur d'antiques malheurs s'accumuler des malheurs nouveaux. Une génération succède à une autre, en succédant à ses maux. Un dieu la frappe sans lui donner de relâche. Quelque clarté brillait encore sur la dernière racine de la tige d'OEdipe ; et voilà que la cendre des morts, l'égarément de l'esprit et la furie qui trouble la raison, ont éclipsé cette lumière.

Quel homme dans son orgueil, ô Jupiter ! pourrait se flatter de borner ton pouvoir, toi que le sommeil, à qui tout cède, et que l'infatigable cours du temps ne surmontent jamais ! Exempt des traits de la vieillesse, tu habites avec ta toute-puissance au sein de la clarté resplendissante de l'Olympe : le présent, le passé, l'avenir sont soumis à ta volonté. Un sort pareil n'est pas fait pour l'homme. Il n'est point de mortel dont les jours soient entièrement exempts de peines.

L'espérance active et légère vient souvent consoler les hommes ; souvent aussi elle les entretient de vains désirs qui les abusent : au sein de l'ignorance où ils vivent, elle se glisse dans leurs cœurs au moment où leurs pieds vont toucher les charbons ardents. Car c'est une maxime connue chez les sages que, lorsqu'un dieu nous conduit au malheur, le mal prend à nos yeux la couleur du bien. La vie a peu de moments exempts de peine.

Mais j'aperçois Hémon, le plus jeune de vos enfants. Désespéré de voir son amour trompé, il vient sans doute déplorer le sort d'Antigone, qui devait lui être unie.

CRÉON.

C'est ce que nous saurons bientôt mieux que les devins eux-mêmes.

## ACTE III

---

### SCÈNE PREMIÈRE.

CRÉON, HÉMON, LE CHOEUR.

CRÉON.

Mon fils, instruit du sort de l'épouse qui vous était destinée, venez-vous faire éclater vos fureurs contre votre père? ou, quelque parti que j'aie pu prendre, suis-je toujours votre ami?

HÉMON.

Mon père, je vous suis attaché. C'est vous qui, vous réglant sur des principes sages, me servirez de modèle. Il n'est point d'hymen qui soit pour moi préférable au bonheur de me voir guidé par votre sagesse.

CRÉON.

Oui, mon fils, préférer à tout les volontés de votre père, voilà le principe et la règle qu'il faut porter toujours dans votre cœur. Un père ne désire posséder dans sa maison des enfants soumis, que pour les voir, partageant son amitié pour ses amis, rendre à ses ennemis tous les maux qui leur sont dus. Car quiconque n'a mis au jour que des enfants indifférents à ses intérêts, n'a engendré que des tourments pour lui-même, et des sujets de joie pour ses ennemis. N'allez donc pas, mon fils, épris de l'amour d'une femme, abjurer de tels sentiments; considérez combien sont froids les embrassements d'une épouse indigne qui partage votre lit; et quelle plaie plus profonde que les caresses d'un ami perfide? Rejetez donc cette femme comme une coupable ennemie, et laissez-la chercher dans les enfers un autre hymen; car puisque, seule en cette ville, elle a osé désobéir à mes lois, je me montrerai fidèle à ces lois mêmes en la faisant mourir. En vain réclamerait-elle au nom de Jupiter le sang qui m'unit avec elle. Si ceux que la nature me donna pour parents en sont indignes, j'en irai chercher d'autres dans des familles étrangères; car quiconque est homme de bien dans sa maison, se montre également bon citoyen dans l'Etat. Je ne puis voir qu'avec indignation



l'orgueil de quiconque prétend violer les lois, ou commander à ceux qui gouvernent. Dans les grandes choses, comme dans les petites, dans les justes, comme dans les injustes, il faut obéir à celui que l'État a choisi pour maître. Celui-là commandera bien, qui a su bien obéir, et dans un jour de bataille on pourra compter sur sa bravoure et sur sa fidélité. L'anarchie est le plus grand des maux ; c'est elle qui perd les familles, qui détruit les États, qui met les armées en déroute : l'obéissance est le salut de ceux qui en suivent les règles. Soutenons donc avec fermeté les principes du gouvernement et ne permettons pas qu'une femme nous subjugué. Il vaut mieux, s'il le faut, céder au pouvoir d'un homme, que de passer pour avoir été vaincus par une femme.

LE CHŒUR.

Si l'âge n'a point affaibli ma raison, rien ne me paraît plus sage que tout ce que vous venez de dire.

HÉMON.

Mon père, les dieux donnent aux hommes la prudence, qui est le plus précieux de tous les trésors. Je ne pourrais, je ne saurais même avancer qu'il y ait rien à reprendre dans tout votre discours, et tout autre que moi pourrait en juger aussi favorablement. Mais je suis né pour observer ce que chacun, à votre sujet, peut dire, ou faire, ou blâmer ; car votre aspect, redoutable aux yeux de votre peuple, étouffe des discours que vous n'écouteriez pas avec plaisir. C'est moi qui, dans l'obscurité, peux entendre combien on murmure, combien Thèbes gémit sur le sort de cette jeune princesse qui, traitée en coupable pour la plus glorieuse des actions, va périr d'une mort indigne. Quoi donc ! celle qui n'a pas pu souffrir que le corps sanglant d'un frère demeurât en proie aux oiseaux et aux chiens dévorants, ne méritait-elle pas les honneurs les plus distingués ? Tels sont les discours que la voix publique répand en secret. Pour moi, mon père, rien n'est à mes yeux préférable à la prospérité de votre règne. Quel ornement en effet plus flatteur pour un fils, que la gloire d'un père, et pour un père, que la gloire d'un fils ! N'allez donc pas vous obstiner à croire que vos discours seuls, et non ceux des autres, sont conformes à la raison ; car s'il est des hommes qui pensent avoir seuls en partage la sagesse, l'éloquence, la valeur, qu'on vienne à les développer, le vide de leur âme se fait apercevoir. Pour tout homme sage, ce n'est pas une honte de s'instruire et de céder à l'instruction. Voyez combien d'arbres, pour sauver leurs rameaux, cèdent aux torrents grossis par les orages ; ceux qui résistent sont déracinés. Le pilote qui, laissant sa voile tendue, veut faire tête au



vent, voit bientôt son vaisseau renversé devenir le jouet des eaux. Calmez donc votre colère, et laissez-vous fléchir. Si, malgré mon jeune âge, quelque sagesse est entrée dans mon cœur (heureux celui qui peut posséder toutes les lumières de la raison!) si j'ai, dis-je, quelques connaissances (car il est ordinaire à mon âge d'en manquer) songez qu'il est beau de se laisser éclairer par des conseils raisonnables.

LE CHEUR.

Seigneur, si ses raisons sont bonnes, il vous convient d'y céder : vous, prince, cédez à celles du roi si elles sont meilleures. Car vous avez l'un et l'autre bien sagement parlé.

CRÉON.

Quoi donc ! à l'âge où je suis, je recevrais d'un homme de cet âge des leçons de prudence !

HÉMON.

Qu'importe ma jeunesse ? Ne voyez pas mon âge, voyez mes conseils.

CRÉON.

Quels conseils ! d'honorer ceux qui désobéissent aux lois !

HÉMON.

Je ne vous inviterais point à honorer des méchants.

CRÉON.

Antigone ne mérite-t-elle point ce nom ?

HÉMON.

Ce n'est pas du moins ce que disent tous les Thébains.

CRÉON.

Les Thébains me dicteront-ils les ordres que je dois donner ?

HÉMON.

Considérez que vous parlez en roi nouvellement monté sur le trône.

CRÉON.

Quel autre que moi doit commander en ces lieux ?

HÉMON.

Mais l'état n'est pas fait pour un seul homme.

CRÉON.

L'état n'est-il pas censé appartenir à celui qui gouverne ?

HÉMON.

Oui, fort bien. Mais si le pays est désert vous régnerez donc seul ?

CRÉON.

On voit bien qu'il combat pour une femme.

HÉMON.

Si ce nom vous convient ; car ce sont vos intérêts qui m'occupent par-dessus tout.

CRÉON.

Scélérat! tu oses accuser ton père!

HÉMON.

Quand je lui vois faire des actions injustes.

CRÉON.

Est-ce une injustice que de soutenir mes droits?

HÉMON.

C'est les soutenir mal que de fouler aux pieds les lois des dieux.

CRÉON.

Cœur perfide, et digne d'être subjugué par une femme!

HÉMON.

Vous ne me verrez pas du moins vaincu par des penchans honteux.

CRÉON.

Tous tes discours ne sont que pour elle.

HÉMON.

Ils sont pour vous, pour moi, pour les dieux des enfers.

CRÉON.

Je ne souffrirai jamais que tu l'épouses. Elle mourra.

HÉMON.

Si elle meurt, sa mort sera suivie d'une autre.

CRÉON.

Comment! ton audace va jusqu'à me menacer!

HÉMON.

Est-ce vous menacer que de combattre des sentiments mal fondés?

CRÉON.

Tu apprendras à tes dépens à être mieux fondé dans les tiens.

HÉMON.

Si vous n'étiez pas mon père, je dirais que les vôtres sont opposés à la raison.

CRÉON.

Vil esclave d'une femme, cesse de me fatiguer par tes discours.

HÉMON.

Vous voulez parler, et ne rien écouter.

CRÉON.

Sans doute; mais, j'en jure par l'Olympe, tu ne m'importuneras pas impunément de tes remontrances. (*A ses gardes*). Qu'on amène cette femme odieuse, et qu'elle expire aussitôt sous les regards de son amant.

HÉMON.

Elle n'expirera point sous mes yeux, gardez-vous de le croire; mais vos yeux ne me verront plus: je vous laisserai en proie à vos fureurs avec les amis qui vous flattent.

## SCÈNE II.

LE CHOEUR, CRÉON.

LE CHOEUR.

Seigneur, le prince est sorti transporté de colère : dans un cœur si jeune le désespoir est à craindre.

CRÉON.

Qu'il projette, qu'il fasse plus que ne pourrait faire un homme dans la maturité de l'âge, il ne délivrera point ces deux sœurs du destin qui les attend.

LE CHOEUR.

Voulez-vous donc les faire périr toutes deux ?

CRÉON.

Non ; vous avez raison. Je dois épargner celle qui ne fut point coupable.

LE CHOEUR.

Et quel supplice destinez-vous à sa sœur ?

CRÉON.

Je la ferai conduire en un lieu désert, et là, je l'enfermerai vivante dans l'autre profond d'un rocher, avec autant de nourriture seulement qu'il en faudra pour servir d'expiation, et empêcher que la ville ne soit souillée de sa mort<sup>1</sup>. Qu'elle s'adresse alors aux dieux des enfers, qu'elle leur demande de sauver ses jours, elle l'obtiendra peut-être ; ou plutôt elle apprendra combien les honneurs qu'on rend aux morts sont vains et superflus.

## SCÈNE III.

LE CHOEUR.

Amour, indomptable Amour ! toi qui, tantôt, reposes mollement sur de riches tapis, et sur les joues tendres d'une jeune fille ; tantôt, franchissant les mers, vas visiter la cabane solitaire du berger ; ni les dieux immortels, ni les hommes, dont la durée est si courte, ne peuvent éviter ton pouvoir. Qui te reçoit devient furieux.

1. Les scolastes remarquent que c'était une coutume ancienne de n'enfermer jamais un criminel sans mettre quelque nourriture avec lui dans la prison, pour éviter le crime de l'avoir laissé mourir de faim, ce qui eût été une action impie, et capable de souiller une ville entière.



Tu rends injustes les cœurs des hommes vertueux, et tu les attires vers le crime; tu excites les querelles, et répands le désordre au sein des familles: un coup d'œil enchanteur d'une jeune beauté triomphe du pouvoir des lois; ces triomphes ne sont qu'un jeu pour l'invincible Vénus.

Moi-même, en ce moment, infidèle aux ordres du Roi, je ne puis retenir les larmes dont mes yeux sont inondés, en voyant cette princesse, Antigone, s'avancer vers ce lit, qui sera pour elle un lit éternel.

## SCÈNE IV.

### LE CHŒUR, ANTIGONE.

#### ANTIGONE.

O mes concitoyens! voyez Antigone commencer son dernier voyage, et jeter sur l'astre du jour ses derniers regards: je ne le verrai plus! Le dieu des enfers qui ensevelit tout, va me conduire vivante aux bords de l'Achéron, avant que j'aie été soumise aux lois de l'hyménée, avant que les chants d'hymen aient résonné pour moi; c'est à l'Achéron que je vais être unie.

#### LE CHŒUR.

Quel éloge, quelle gloire ne remporterez-vous pas en pénétrant dans l'asile des morts, vous qui, sans être frappée d'une maladie funeste, sans être tombée sous le glaive, descendez libre et vivante dans le séjour de Pluton!

#### ANTIGONE.

Aux champs de la Phrygie, sur le sommet du mont Sipyle, je sais comme autrefois la fille de Tantale<sup>1</sup> subit le destin le plus funeste, et comme un rocher s'élevant autour d'elle, l'enveloppa de toutes parts avec la flexibilité du lierre. Aujourd'hui, dit-on, des neiges éternelles couvrent sa tête qui semble se fondre en torrents, et son visage est inondé de larmes qui ne tarissent jamais. Un sort pareil, un même lit m'est réservé.

1. Elle se nommait Niobé, et fut changée en rocher. Les Grecs n'avaient pas cru pouvoir mieux caractériser une grande douleur. Pausanias alla visiter le mont Sipyle en Phrygie, et trouva véritablement, dit-il, que cette montagne avait la figure d'une femme qui pleure. Combien de traditions pareilles ont été inventées ou ajustées d'après la configuration des lieux?

LE CHŒUR.

Niobé était déesse et fille d'un dieu; mais nous ne sommes tous que des mortels, issus d'une race mortelle. Quoi cependant de plus glorieux pour vous que d'entendre dire qu'en finissant votre carrière vous eûtes quelque chose de commun avec les dieux ?

ANTIGONE.

Hélas ! pourquoi cette ironie amère ? Au nom des dieux de mon pays, pourquoi m'insulter lorsque j'existe encore, et que je n'ai point disparu de la terre ! O ma patrie ! ô fortunés citoyens ! fontaines de Dirce, bois sacré de cette ville si fameuse par ses coursiers, je vous atteste tous, vous direz par quelles lois cruelles, privée des pleurs de mes amis, je vais m'ensevelir dans un cachot qui doit être ma tombe : hélas ! infortunée, je n'habiterai ni chez les hommes, ni chez les ombres, je ne serai ni parmi les vivants, ni parmi les morts.

LE CHŒUR.

Emportée par un excès de courage, vous vous êtes brisée contre le trône de la justice, et vous portez encore la peine des crimes de votre père.

ANTIGONE.

Ah ! vous renouvez le plus sensible de mes tourments en rappelant les malheurs trop fameux de l'auteur de mes jours, et les calamités de toute la maison des Labdacides. Hymen funeste de ma mère ! embrassements incestueux qui joignites un père déplorable à une mère infortunée, c'est à vous que je dois ma trop malheureuse existence. Chargée d'imprécations, privée des douceurs de l'hymen, je vais rejoindre ceux de qui je tiens la naissance. O mon frère<sup>1</sup>, ton union fatale a causé ta mort, et en mourant tu m'as entraînée dans le tombeau !

LE CHŒUR.

C'est une vertu sans doute que d'honorer les morts ; mais il faut respecter le pouvoir suprême dans quelque main qu'il soit déposé. La fierté de votre caractère vous a perdue.

ANTIGONE.

Sans amis, sans époux, et sans être pleurée, malheureuse ! je m'avance dans le sentier de mort qui m'est ouvert. Infortunée ! il ne me sera plus permis de voir ce soleil, cet œil sacré du jour : mon trépas ne sera point honoré par les larmes ni les gémissements de mes amis.

1. Polynice avait épousé la fille d'Adraste, roi d'Argos, et ce mariage lui avait procuré les moyens de venir assiéger Thèbes.

## SCÈNE V.

CRÉON, ANTIGONE, LE CHOEUR.

*CRÉON, aux gardes qui accompagnent Antigone.*

Qu'attendez-vous? Eh quoi, ne savez-vous pas que ces plaintes, ces lamentations qui précèdent le trépas ne finiraient jamais, si elles pouvaient servir à le retarder? Qu'on l'emène au plus tôt, qu'on l'enferme dans un tombeau couvert, ainsi que je l'ai ordonné; qu'on la laisse seule en cette demeure solitaire, soit qu'elle doive y mourir, soit qu'elle doive y conserver la vie; elle n'habitera pas du moins avec nous, et nos mains ne seront point souillées de sa mort.

ANTIGONE.

O tombeau! ô lit nuptial! ô demeure souterraine que je ne quitterai jamais, c'est dans votre sein que je rejoindrai la foule de ceux de mon sang que Proserpine a reçus parmi les morts. La dernière de ma famille et la plus misérable, je descends dans les enfers avant le terme marqué par la destinée; mais en y descendant, je nourris l'espoir que ma présence sera chère à mon père, ainsi qu'à vos regards, ô ma mère! et aux vôtres, mon frère, aussi; puisque ma main, après votre trépas, n'a point négligé ni les soins, ni les ablutions, ni les offrandes que je vous devais. Voilà cependant, ô mon cher Polynice! le prix que je reçois des devoirs dont je me suis acquittée: mais du moins les cœurs vertueux m'auront applaudie. En effet, si j'avais été mère, et que j'eusse perdu un fils, si j'avais eu à regretter un époux, jamais contre la volonté de la patrie, je n'aurais rien entrepris de pareil. Et quelle raison m'en eût dispensée? C'est qu'après la mort d'un époux, un autre le peut remplacer; que la naissance d'un fils peut dédommager de celui qu'on a perdu; mais lorsque les auteurs de nos jours sont ensevelis dans la tombe, on ne peut plus compter sur la naissance d'un frère. Voilà par quels sentiments, cher Polynice, je t'ai préféré à tout; j'ai tout osé, et n'ai pas craint de passer pour rebelle aux yeux de Créon. Viens donc, reçois-moi dans tes bras; conduis ta sœur qui, sans avoir éprouvé ni les douceurs de l'hymen, ni la tendresse d'un époux, ni les plaisirs de la maternité, seule, et privée d'amis, descend vivante dans le séjour des morts. Quel crime ai-je donc commis envers les dieux? Mais, hélas! infortunée, que me sert-il de jeter les yeux vers le ciel? quel secours puis-je implorer, lorsque, pour prix de ma piété,



je suis traitée en impie ? Si ceux qui m'ont condamnée sont approuvés des dieux, je m'avoue criminelle et leur pardonne mon supplice. Mais s'ils sont eux-mêmes coupables, qu'ils ne souffrent point d'autres maux que ceux qu'ils me font injustement souffrir.

LE CHŒUR, à Créon<sup>1</sup>.

Antigone est encore en proie aux mêmes vents furieux qui agitaient son âme.

CRÉON.

Il en pourra coûter cher à ceux qui la conduisent avec tant de lenteur.

ANTIGONE.

Hélas ! voilà donc ma dernière sentence de mort.

CRÉON.

Ne vous flattez point qu'elle demeure sans exécution.

ANTIGONE, emmenée par les gardes.

Murs de Thèbes, ô ma patrie ! ô dieux de mon pays ! c'en est fait on m'enlève : voyez votre reine seule et abandonnée, de quel outrage on l'accable ! et de quelles mains elle le reçoit, pour avoir été fidèle aux devoirs de la piété !

LE CHŒUR.

Dans une prison d'airain, Danaé<sup>2</sup> autrefois fut privée de la clarté du jour, et se vit ensuite enfermée dans une sorte de tombeau qui lui tint lieu de lit nuptial ; et cependant, ma fille, elle était d'une illustre origine, et portait dans son sein les germes de fécondité que Jupiter avait répandus sur elle en pluie d'or. Mais tel est le pouvoir de la destinée, il est terrible ; ni les murs, ni les remparts, ni la rapidité des vents, ni celle des vaisseaux poussés par la rame, ne peuvent en éviter le cours.

Enchaîné dans des liens de pierres, le violent fils de Dryas<sup>3</sup>, le roi des Edoniens éprouva la colère redoutable de Bacchus ; c'est ainsi que s'amortit l'impétuosité de sa folie. Il la connut cette folie, lorsqu'il outragea ce dieu par d'in-

1. On peut supposer que Créon est rentré dans le palais, après avoir donné ordre à ses gardes de ne plus différer à conduire Antigone au tombeau, et qu'il revient ensuite pour voir si ses ordres sont exécutés. Car comment imaginer qu'un homme de ce caractère écoute si patiemment la dernière plainte d'Antigone ?

2. Tout le monde sait l'histoire de Danaé, enfermée par son père Acrise dans une tour d'airain : quelques traditions ajoutent qu'elle fut mise dans un coffre et jetée à la mer. Ces deux événements réels ou fabuleux se sont succédés.

3. C'était Lycurgue, roi de Thrace. Homère en parle, et dit que Bacchus le rendit aveugle ; mais il ne parle point de sa prison, que le scoliaste de Sophocle raconte dans le sens naturel et dans le sens allégorique. Il paraît que ce prince voulut détruire les fêtes de Bacchus, et que cette entreprise lui coûta la liberté et la vie

solents discours, qu'il troubla les fêtes des Ménades, fit éteindre leurs flambeaux, et souleva les Muses qui chérissent l'harmonie.

Près des roches Cyanées, non loin du Bosphore<sup>1</sup> qui joint les deux mers, vers les rives du Salmydesse, le dieu Mars, du fond de son temple bâti par les Thraces, a vu la déplorable infortune des deux enfants de Phinée. Il a vu une épouse cruelle lui arracher les yeux, non avec le fer, mais avec ses mains armées de fuseaux<sup>2</sup>.

Malheureux, et séchés dans la douleur, ils pleuraient le funeste sort de leur mère et son funeste hymen, tandis que cette mère infortunée, dont l'antique origine remontait à Erechtee, était nourrie dans des antres écartés sur le sommet des plus hautes montagnes. Là, parmi les tempêtes qui composent l'empire de son père Borée, si fameux par sa vitesse, des douleurs éternelles l'assiégeaient sans cesse, ô ma fille!

1. Ce Bosphore était appelé le Bosphore de Thrace ; il communique de la Propontide au Pont-Euxin.

2. Phinée avait épousé Cléopâtre, fille de Borée et d'Orythie ; il la répudia. Les deux enfants qu'il en avait eus furent dans la suite les victimes d'une marâtre. Les traditions mythologiques varient beaucoup pour les noms et les circonstances.

## ACTE IV

---

### SCÈNE PREMIÈRE.

TIRÉSIAS, CRÉON, LE CHŒUR.

TIRÉSIAS.

Chefs des Thébains, je viens ici guidé par d'autres yeux que les miens ; car un aveugle ne peut marcher qu'avec son conducteur.

CRÉON.

Respectable vieillard, ô Tirésias ! Qu'y a-t-il donc de nouveau ?

TIRÉSIAS.

Je vais vous l'apprendre ; mais vous, obéissez au devin.

CRÉON.

Je ne me suis jamais écarté de vos avis.

TIRÉSIAS.

Et c'est pour cela que vous conduisez d'une main heureuse le gouvernail de cette ville.

CRÉON.

Les avantages que j'en ai recueillis en rendent témoignage.

TIRÉSIAS.

Songez à présent que vous êtes dans le sentier le plus glissant de la fortune.

CRÉON.

Qu'y a-t-il donc ? Vos paroles me font trembler.

TIRÉSIAS.

Vous le saurez quand vous aurez entendu les indices que mon art m'a donnés. Retiré dans l'antique asile où j'ai coutume d'observer le vol de la multitude d'oiseaux qui s'y rassemblent, j'en ai entendu quelques-uns qui, avec fureur, poussaient des cris sauvages que je ne connaissais pas, et qui, de leurs serres ensanglantées se déchiraient les uns les autres (je m'en aperçus aisément au bruit affreux de leurs ailes). Rempli de crainte, je voulus examiner les vic-



times qui étaient sur les foyers des autels ; mais la flamme ne brillait plus : les chairs, presque réduites en cendre, étaient couvertes d'une sorte de moisissure qui fumait et bouillonnait par intervalles ; les parties supérieures des entrailles étaient éparpillées, et les cuisses des victimes s'étaient séparées de la graisse qui les enveloppait<sup>1</sup>. Voilà les présages funestes que cet enfant m'a communiqués pour les mystères de mon art ; car c'est cet enfant qui me guide, et c'est moi qui guide les autres ; et voilà ce que je vous en rapporte. L'arrêt que vous avez rendu a mis la ville en danger. Les autels, les foyers sacrés sont remplis des chairs ensanglantées du malheureux fils d'Œdipe, que les oiseaux et les chiens y apportent de toutes parts. Les dieux ne reçoivent plus ni nos prières, ni notre encens, ni la fumée de nos sacrifices. Les oiseaux, abreuvés de sang humain, ne font plus entendre que des cris funestes. Songez-y donc, mon fils, l'erreur est commune à tous les mortels ; mais lorsqu'un homme se trompe, il est sage, il est heureux s'il remédie au mal qui l'a surpris, et s'il ne demeure point inébranlable. La présomption nous condamne à l'ignorance. Cessez donc de poursuivre un mort, ne frappez pas ce qui n'existe plus. Quel courage y a-t-il à triompher d'un cadavre ? Mon cœur ne veut que votre bien, et ma bouche vous le montre : quand les avis nous sont utiles, il est doux de les écouter.

CRÉON.

Vieillard, vous ne cessez point, ni vous ni vos pareils, de lancer vos traits contre moi<sup>2</sup> ! Ce n'est pas d'aujourd'hui que vous m'avez tous vendu et trahi ; mais dût votre avidité vous procurer tout l'or de l'Inde, et les richesses de Sardes, vous ne parviendrez jamais à inhumer Polynice ; quand les aigles de Jupiter iraient jusque sur son trône porter les lambeaux sanglants de son cadavre, la crainte d'une telle souillure ne pourrait m'engager à le laisser inhumer. Je sais trop bien qu'il n'est pas au pouvoir des mortels de souiller les dieux. Vieillard, les hommes les plus habiles s'exposent à des chutes honteuses, lorsque l'appât du gain leur fait tenir de honteux discours.

TIRÉSIAS.

Hélas ! quel homme connaît assez ! Quel homme peut concevoir...

CRÉON.

Quoi ? Qu'est-ce que cette exorde annonce encore ?

1. C'était un usage dans les sacrifices de couper les cuisses des victimes par morceaux, et de les couvrir de graisse ; Homère en fournit une foule d'exemples.

2. Le texte ajoute : « ainsi que des archers contre le but »

TIRÉSIAS.

Combien la prudence est au-dessus des richesses!

CRÉON.

D'autant plus, ce me semble, que l'imprudence est le plus grand des maux.

TIRÉSIAS.

Et voilà le mal dont vous êtes maintenant atteint.

CRÉON.

Je ne veux point rendre à un devin injures pour injures.

TIRÉSIAS.

C'est vous qui m'outragez en accusant mes prédictions de fausseté.

CRÉON.

C'est que l'amour de l'argent domine chez toute la race des devins.

TIRÉSIAS.

Et l'amour des profits honteux chez celle des tyrans.

CRÉON.

Savez-vous que vous parlez à vos maîtres?

TIRÉSIAS.

Je le sais ; car c'est à moi que vous devez le trône et le salut de la ville<sup>1</sup>.

CRÉON.

Vous avez les lumières d'un habile devin ; mais vous vous plaisez dans l'injustice.

TIRÉSIAS.

Vous me forcerez à découvrir ce que mon cœur voulait cacher.

CRÉON.

Découvrez ; mais que l'intérêt ne vous fasse pas parler.

TIRÉSIAS.

Je parais donc bien intéressé à vos yeux?

CRÉON.

Sachez que vous ne me tromperez pas.

TIRÉSIAS.

Sachez, à votre tour, qu'avant que le char du soleil ait fini sa carrière, un fruit de votre sang compensera par son trépas le destin de celle que, toute vivante, vous enfermez indignement dans un tombeau, et de celui que, tout mort qu'il est, vous retenez au dieu des morts, en le privant de

1. Créon, suivant le conseil de Tirésias, avait sacrifié un de ses fils au salut de l'état, ou plutôt à son ambition. Il en sera question vers la fin de la pièce.

la sépulture et des honneurs des funérailles. C'est un pouvoir que vous usurpez et que les dieux du ciel même n'ont pas ; et c'est pour vous en punir que les furies des enfers et des dieux, ces vengeresses à qui nul crime enfin n'échappe, s'apprentent à vous surprendre, et vous destinent un sort pareil. Voyez à présent si la vénalité a dicté mon langage. Avant qu'il soit peu, des hommes et des femmes rempliront ces lieux de gémissements. Partout où les hôtes des bois, les chiens et les oiseaux ont porté les lambeaux immondes du corps de Polynice ; partout où les autels ont été souillés de cette odeur impure, les villes devenues vos ennemies se soulèveront contre vous. Voyez (car vous m'y avez forcé) voyez si, comme un archer habile, j'ai su bien adresser tous mes traits au fond de votre cœur : vous ne pourrez en éviter l'atteinte. Enfant, guide mes pas. Qu'il apprenne désormais à signaler sa colère contre de plus jeunes que moi, à régler son esprit et à modérer sa langue.

## SCÈNE II.

LE CHŒUR, CRÉON.

LE CHŒUR.

Ah, Prince ! quelles horribles prédications il a laissées ici en partant. Pendant le cours des années qui ont changé la couleur de mes cheveux, j'ai trop bien reconnu la vérité de ces oracles.

CRÉON.

Et moi-même aussi je l'ai su reconnaître ; mon âme se sent troubler. Il est affreux pour moi de céder, et cependant si je lui résiste, je cours risque de voir incessamment mon cœur froissé par l'infortune.

LE CHŒUR.

Consultez la prudence, fils de Ménécée.

CRÉON.

Que faut-il faire ? parlez, j'obéirai.

LE CHŒUR.

Allez, tirez la princesse de sa prison souterraine, et faites dresser un tombeau à Polynice.

CRÉON.

Voilà donc les conseils que vous me donnez, et les complaisances qu'il me faut avoir ?



LE CHŒUR.

Ne perdez pas un moment ; la vengeance des dieux vient d'un pas léger fondre sur les coupables.

CRÉON.

Hélas ! qu'avec peine je m'y détermine ! qu'il m'en coûte à renoncer à ma première résolution ! mais il faut céder à la nécessité.

LE CHŒUR.

Allez donc, et ne remettez pas ce soin à d'autres qu'à vous-même.

CRÉON.

J'y cours. Esclaves, présents ou absents, volez, la hache en main, vers la caverne désignée ; c'est moi qui y fis jeter Antigone, c'est moi qui veux l'en délivrer. Je reprends de nouveaux sentiments. Je crains qu'il n'y ait du péril à changer les lois établies.

*(Il sort).*

LE CHŒUR.

O toi qu'on adore sous différents noms ! toi, la gloire et l'honneur de la fille de Cadmus<sup>1</sup>, fils du dieu du tonnerre, toi qui te plais dans les champs de la fertile Italie, toi qui, dans les bras de Cérès, daignes protéger la ville d'Eleusis, ouverte à tous les mortels, Bacchus ! toi qui habites la métropole des bacchantes, la cité de Thèbes, bâtie sur les rives de l'Isménus, qui furent ensemencées des dents d'un dragon cruel<sup>2</sup>, c'est toi que regarde<sup>3</sup> l'épaisse fumée des sacrifices, qui s'élève sur la montagne au double sommet, d'où s'épanchent les flots de Castalie, et que les nymphes de Corycie, les bacchantes aiment à parcourir ; toi, qui des montagnes de Nysa<sup>4</sup>, dont le lierre couronne les lieux les plus escarpés, et où les pentes douces sont couvertes de vignes verdoyantes, viens visiter les murs de Thèbes au bruit des hymnes immortels qu'on y chante en ton honneur !

Tu chéris cette ville entre toutes les autres ; et ta mère, victime de la foudre, ne la chérissait pas moins. Aujourd'hui qu'un danger pressant menace cette cité, viens, fran-

1. Sémélé était fille de Cadmus, et mère de Bacchus.

2. Tous les mythologues parlent de la fable de Cadmus, qui, ayant tué un serpent fameux, lui arracha les dents et les sema sur la terre, d'où sortirent aussitôt les nouveaux habitants de sa ville.

3. On s'est attaché ici, comme dans beaucoup d'autres endroits, à conserver la métaphore de l'original.

4. Le scoliaste observe qu'il y avait en Éthiopie une ville de Nysa, où Bacchus avait un temple.

chis d'un pas secourable les coteaux du Parnasse, ou les rivages bruyants de l'Eubée.

O toi, qui présides au chœur des astres étincelants de feux, et à l'harmonie des hymnes nocturnes, fils de Jupiter, viens t'offrir à nos yeux avec les filles de Naxos, les Thiades qui marchent à ta suite, et qui, dans leur divine fureur, dansent pendant le cours de la nuit en l'honneur de leur souverain.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

## ACTE V

### SCÈNE PREMIÈRE.

UN MESSAGER, LE CHOËUR.

LE MESSAGER.

Concitoyens de Cadmus, habitants des murs d'Amphion, il n'est pour les mortels aucun état dans la vie que je voulusse envier ou plaindre ; la fortune tour à tour renverse l'homme heureux, et relève l'infortuné. Ces événements sont au-dessus de la science des devins. Combien Créon ne me paraissait-il pas digne d'envie ! il avait sauvé la terre de Cadmus, il avait hérité du gouvernement suprême de toute la contrée ; il jouissait de sa puissance et de la gloire d'avoir des enfants généreux. A présent tout a disparu ; car lorsque la joie abandonne les mortels, leur vie n'est plus rien à mes yeux, ce ne sont plus que des cadavres animés. Créon, si vous voulez, possède dans son palais d'immenses richesses, il peut vivre revêtu de tout le faste de son rang ; mais si, au milieu de tous ces biens, le bonheur le fuit, je ne voudrais pas payer d'une ombre de fumée tant d'avantages sans plaisir.

LE CHOËUR.

Quel malheur arrivé à nos maîtres venez-vous donc ici nous annoncer ?

LE MESSAGER.

Ils sont morts, et ceux qui vivent encore ont causé leur perte.

LE CHOËUR.

Qui a frappé ? qui est mort ? expliquez-vous.

LE MESSAGER.

Hémon n'est plus, il a péri de sa main.

LE CHOËUR.

De la sienne, ou de celle de son père ?

LE MESSAGER.

De la sienne même, transporté de fureur contre son père pour la mort d'Antigone.



LE CHŒUR.

O Tirésias ! vous n'avez que trop bien prophétisé.

LE MESSAGER.

Dans un si grand malheur songeons du moins à pourvoir au reste.

LE CHŒUR.

Voici l'épouse de Créon, la déplorable Eurydice, que le hasard amène, ou qui sort de son palais sur la nouvelle de la mort de son fils.

## SCÈNE II.

EURYDICE, LE MESSAGER, LE CHŒUR.

EURYDICE.

Citoyens, j'ai entendu votre voix au moment où je sortais pour aller porter mes prières au temple de Pallas : j'ouvre la porte, et le bruit de quelque malheur domestique est venu frapper mon oreille ; la crainte me saisit, je tombe presque évanouie entre les bras de mes femmes. Que disiez-vous ? Répétez-le moi. J'ai assez éprouvé de maux pour avoir la force de vous écouter.

LE MESSAGER.

O ma chère maîtresse, je vous dirai ce dont j'ai été témoin, je ne déguiserai point la vérité. Eh ! que me servirait de l'adoucir, je serais bientôt convaincu de mensonge : la vérité ne périt jamais. J'avais suivi les pas du roi jusqu'au milieu du champ où était encore le cadavre infortuné de Polynice, que les chiens dévoraient. Nous adressons nos prières à Proserpine et à Pluton ; nous leur demandons de laisser calmer leur courroux ; nous versons sur Polynice les eaux lustrales ; nous rassemblons ses déplorables restes sur des rameaux nouvellement coupés, et nous nous servons de la terre même du champ pour lui dresser une tombe pyramidale ; aussitôt nous marchons vers le rocher où la princesse a trouvé le lit nuptial qui l'unit au trépas. Soudain du fond de ce tombeau privé d'obsèques, un de nous entend résonner au loin de douloureux gémissements ; il en fait part au roi, qui, en approchant de plus près, distingue bientôt lui-même ces accents plaintifs, sans en connaître la cause. Cependant, jetant un cri lamentable : « Malheureux ! dit-il, mes sentiments seraient-ils véritables ? n'est-ce point au plus grand des malheurs que mes pas me conduisent ? La voix

de mon fils a retenti à mon oreille. Esclaves, courez, volez vers le tombeau d'Antigone, voyez de près la pierre qui le ferme, plongez vous-même dans l'ouverture qui en forme l'entrée, dites-moi si c'est la voix de mon fils que j'entends, ou si quelque dieu m'a trompé ». Nous exécutons les ordres de notre maître éperdu : nous voyons Antigone suspendue à la voûte de ce souterrain, sa ceinture était le lien dont elle avait enlacé son cou. Hémon la serrait dans ses bras par le milieu du corps, déplorant la perte de ses amours, la cruauté de son père, et le destin de son amante. Créon, à ce spectacle, s'avance, et poussant des cris, des gémissements affreux : « O mon fils ! Que faites-vous ? Où laissez-vous égarer vos esprits ? A quel désespoir vous abandonnez-vous ? Sortez, mon fils, sortez, c'est moi qui vous en supplie ». Mais Hémon, jetant sur lui un œil farouche, et le regardant avec horreur, sans rien répondre, tire son épée à deux tranchants. Créon fuit et se dérobe à ses coups. Tournant aussitôt sa colère contre lui-même, l'infortuné, le bras tendu, plonge son épée dans son sein, et, conservant encore son amour, il presse Antigone de ses bras mourants, jette les derniers soupirs, et rougit de son sang, qui sort avec ses sanglots, les joues livides de son amante. Ainsi ces deux époux réunis dans la demeure des morts, sont couchés l'un près de l'autre, pour enseigner aux humains que l'imprudence est le plus funeste de tous les maux.

## SCÈNE III.

LE MESSAGER, LE CHOEUR.

LE CHOEUR.

Ciel ! Que faut-il penser ? La reine a disparu sans qu'aucune parole soit sortie de sa bouche.

LE MESSAGER.

Mon étonnement est égal au vôtre. J'aime à croire qu'ayant entendu le malheur de son fils, elle aura craint de laisser éclater ses gémissements aux yeux des Thébains, et qu'elle aura porté sa douleur dans le palais, pour pouvoir s'y abandonner à loisir au milieu de ses femmes. elle connaît trop la prudence pour rien faire qui soit indigne d'elle.

LE CHOEUR.

Je ne sais ; un trop grand silence me paraît à craindre. Les cris immodérés n'ont point de fâcheux effets.

LE MESSAGER.

Nous verrons bientôt en entrant dans ce palais, si son cœur médite en secret quelque chose de funeste. Un silence trop profond doit alarmer.

## SCÈNE V.

LE CHOEUR.

Voici le roi lui-même qui s'avance, tenant entre ses mains, si j'ose le dire, un monument, non des fautes d'autrui, mais des siennes propres.

## SCÈNE V.

LE CHOEUR, CRÉON.

CRÉON.

Oh, trop cruels et trop funestes égarements de mon esprit coupable ! Voyez, Thébains, parmi ceux du même sang l'assassin et la victime. O déplorable arrêt ! O mon fils ! mon fils ! Hélas ! Au printemps de ton âge tu as péri d'une mort prématurée, non par ton imprudence, mais par la mienne.

LE CHOEUR.

Hélas ! La justice s'est montrée bien tard à vos yeux.

CRÉON.

Ah ! je la connais enfin par mes malheurs. Armé d'un fléau terrible, un dieu a frappé sur ma tête, il m'a précipité dans des abîmes épouvantables, et d'un pied cruel a renversé l'édifice de mon bonheur. Hélas ! hélas ! que de tourments réservés aux mortels ?

## SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, UN ESCLAVE.

L'ESCLAVE.

O mon maître ! Avec les malheurs que vous avez éprouvés, que vous avez sous vos yeux, que vous portez avec vous, il vous en reste encore de bien douloureux à rencontrer dans votre maison !



CRÉON.

Quels maux peuvent ajouter à l'horreur de ceux que j'éprouve ?

L'ESCLAVE.

La mère de ce fils que vous pleurez, la reine est morte : mère infortunée, elle expire frappée d'un coup mortel.

CRÉON.

Insatiable abîme de Pluton ! Hélas ! Pourquoi veux-tu consommer ma perte ! Et toi, qui viens m'apporter de si funestes nouvelles, qu'as-tu dit ?

LE CHŒUR.

Hélas ! Malheureux ! Tu viens accabler un mort.

CRÉON.

Que dis-tu ? Quel événement viens-tu m'apprendre ! La mort de ma femme après celle de mon fils !

L'ESCLAVE.

Vous pouvez en juger par vos yeux. La reine n'était point encore parvenue dans l'intérieur du palais.

CRÉON.

Hélas ! le voilà cet autre objet de douleurs ! A quel destin, grands dieux ! suis-je encore réservé ? Malheureux ! je tiens dans mes bras mon fils qui vient d'expirer ; j'ai sous mes yeux le corps sanglant de mon épouse : ah ! mère infortunée !... ah ! mon fils !...

L'ESCLAVE.

Elle a commencé par déplorer la mort illustre et prématurée de son fils Mégarée<sup>1</sup>, et le destin d'Hémon ; elle éclate ensuite en imprécations contre vous, qu'elle regarde comme l'assassin de son fils, et se frappant d'un fer aiguilé, tombe aux pieds de l'autel, et ferme les yeux à la lumière.

CRÉON.

Ciel ! ah, dieux ! tous mes sens sont glacés d'horreur ! que ne me plonge-t-on une épée dans le sein ! Infortuné ! je suis tombé dans un abîme de calamités.

L'ESCLAVE.

Elle vous regardait en mourant comme le seul auteur de tant de maux.

CRÉON.

Mais de quelle manière a-t-elle fini ses jours ?

L'ESCLAVE.

En se frappant elle-même aussitôt qu'elle a su la déplorable destinée de son fils.

1. Il paraît certain, suivant l'opinion de Triclinius, qu'il est ici question de Mégarée, fils d'Eurydice, et non de son premier époux qui portait le même nom. Ce fils, qui se nomma dans la suite Ménécée, se dévoua à la mort pour sauver son pays.

CRÉON.

Hélas ! c'est moi seul entre les mortels, c'est moi seul qui suis cause de tant de malheurs. Infortuné ! c'est moi qui t'ai donné la mort. Esclaves, ôtez-moi de ces lieux, qu'on m'emène au plus tôt comme ne vivant plus, comme n'étant plus rien.

LE CHŒUR.

Ce que vous demandez est un avantage pour vous, s'il en est dans les maux. Pour abréger ceux qu'on a sous les yeux, le parti le meilleur est de les fuir.

CRÉON.

Qu'il paraisse, qu'il vienne donc ce moment désiré qui doit terminer ma carrière ; qu'il vienne, que je ne voie plus la clarté du jour.

L'ESCLAVE.

Ces vœux sont pour l'avenir ; mais pour le présent que faut-il faire ? C'est à ceux que ce soin regarde qu'il convient de s'en occuper.

CRÉON.

Je ne demande que la mort, je ne désire qu'elle.

L'ESCLAVE.

Cessez de désirer : il n'est pas au pouvoir des mortels d'éviter l'infortune que leur réserva le destin.

CRÉON.

Emmenez-moi donc, emmenez cet insensé, qui, malgré lui, t'a fait périr, ô mon fils ! et vous aussi, chère épouse ! Infortuné, je ne sais plus où porter ni mes yeux, ni mes pas : tout a fui de mes mains ; et un malheur au-dessus de mes forces est venu fondre sur ma tête.

## SCÈNE VII.

LE CHŒUR.

Combien la sagesse n'est-elle pas préférable à la fortune ! Il faut craindre d'offenser les dieux. L'éclatante vanité des hommes présomptueux leur attire souvent d'éclatants supplices, qui leur apprennent, mais trop tard, à connaître la sagesse.

FIN.

ÉLECTRE

*Tragédie*





## AVANT-PROPOS

Agamemnon ayant été tué par Egisthe et Clytemnestre, Electre, fille d'Agamemnon, sauve le jeune Oreste, son frère, pour réserver un vengeur à son père.

Mais Electre craint que son frère n'oublie la promesse qu'il lui a faite. Informée par sa sœur, Chrysothémis, d'un songe de Clytemnestre, ce songe paraît lui annoncer quelque chose d'heureux, et le Chœur la confirme dans cette disposition; mais l'arrivée du gouverneur d'Oreste, qui lui apprend la mort de celui-ci, la plonge dans une profonde douleur. Bientôt après, en recevant l'urne de son frère, elle reconnaît ce frère même qu'elle croyait mort et qui exécute la vengeance de son père. Enfin Egisthe, qui, instruit de la mort d'Oreste, accourait avec transport pour en recueillir les cendres, trouve Clytemnestre étendue sous le voile qui semblait couvrir ce prince infortuné, et tombe lui-même sous la main d'Oreste.

## PERSONNAGES

ORESTE.

PYLADE.

LE GOUVERNEUR D'ORESTE.

ÉLECTRE.

CHRYSOTHÉMIS.

CLYTEMNESTRE.

ÉGISTHE.

LE CHOEUR, composé de jeunes filles de Mycènes.

*La scène est devant le palais du roi, à Mycènes.*



# ÉLECTRE

TRAGÉDIE

---

## ACTE PREMIER

---

### SCÈNE PREMIÈRE.

LE GOUVERNEUR, ORESTE, PYLADE.

LE GOUVERNEUR.

Fils d'Agamemnon, de ce roi qui commandait l'armée des Grecs dans les champs troyens, Oreste, vos yeux peuvent enfin jouir d'une vue qu'ils ont longtemps désirée. Voilà cette ancienne cité d'Argos<sup>1</sup> que vous demandiez, voici le bois sacré de la fille d'Inachus<sup>2</sup>; c'est ici qu'est la place publique où préside Apollon Lycéen : ce temple que vous voyez à notre gauche est le fameux temple de Junon : la ville où nous entrons est l'opulente Mycènes<sup>3</sup> : ce palais est la fatale demeure des Pélopidés<sup>4</sup>. C'est là que je vous reçus des bras de votre sœur pour vous dérober aux meur-

1. Argos était dans le voisinage de Mycènes, et ce voisinage fut cause que les poètes tragiques confondaient ensemble ces deux villes. (Voyez Strab. l. viii.)

2. La Fable dit que Junon, jalouse d'Io, fille d'Inachus, la changea en génisse.

3. Ville voisine d'Argos, et souvent confondue avec elle dans les tragédies, parce qu'Agamemnon fut le premier roi de l'une et de l'autre. Il y tenait sa cour.

4. D'où Péloponèse,

triers de votre père ; mes mains vous ont enlevé, vous ont conservé, vous ont nourri jusqu'à l'âge où vous êtes, pour punir ses assassins. Oreste, et vous Pylade, le plus cher de ses amis, voici l'instant de délibérer promptement sur ce que nous avons à faire. Déjà les astres de la nuit ont disparu, et la clarté des cieux, annonçant le soleil, éveille le chant matinal des oiseaux. Concertons nos desseins avant que les habitants sortent de leurs maisons : songez qu'au point où nous sommes, il n'est plus temps de balancer, il faut agir.

## ORESTE.

O le plus cher de tous ceux qui me furent attachés, que je reconnais bien cette fidélité que vous m'avez toujours fait paraître ! Ainsi qu'un coursier généreux, qui ne perd point en vieillissant le courage qu'il montrait dans les dangers, c'est vous qui m'excitez et qui êtes le premier à me suivre. Je vais donc vous instruire du projet que j'ai formé ; prêtez à mes discours une oreille attentive ; et si je m'égare, éclairez-moi. Lorsqu'au temple de Delphes j'allai demander au dieu qui l'habite quels moyens je devais employer pour punir les assassins de mon père, voici ce qu'Apollon me répondit : « Sans soldats, sans nul appareil, et par la seule ruse, satisfais en secret ta juste vengeance ». Nous avons, Pylade et moi, entendu cet oracle. Allez donc, et dès que vous en trouverez l'occasion, pénétrez dans ce palais, sachez ce qui s'y passe, et venez nous en instruire. Après une si longue absence, blanchi par les années, ils ne pourront vous reconnaître, ni même soupçonner votre présence. Vous direz que vous êtes un étranger venu de Phocide de la part de Phanote<sup>1</sup>. C'est en effet le plus cher de leurs alliés. Annoncez-leur, avec serment, qu'Oreste, précipité de son char dans les jeux Pythiens, a fini ses jours par un destin funeste. Tel sera le sujet dont vous les entretiendrez, tandis que nous irons à la tombe de mon père, ainsi qu'il nous l'est ordonné, et que nous couvrirons son tombeau de nos libations et des dépouilles de nos cheveux. Nous reviendrons ensuite, portant dans nos bras l'urne d'airain que nous avons, comme vous le savez, cachée dans le bois voisin. Nous les abuserons par nos discours, et nous leur donnerons cette agréable nouvelle que mon corps, déjà consumé par les flammes du bûcher, a été réduit en cendres. Que m'importe en effet de mourir en paroles, si je puis en réalité sauver ma vie et ma gloire ! Il n'est point pour moi de

1. Malgré l'assertion du scoliaste, il n'est pas douteux que Phanote est ici un nom d'homme et non de ville.

parole de mauvais augure, sitôt qu'elle devient utile<sup>1</sup>. Combien d'hommes renommés par leur sagesse, ont passé pour morts, qui, revenus dans leurs foyers, n'en ont été que plus considérés<sup>2</sup>! C'est ainsi (du moins je m'en flatte), que sortant de la nuit où je vais m'envelopper, je me montrerai avec éclat à mes ennemis, comme un astre funeste pour eux. O ma patrie! ô dieux de mon pays! et vous aussi palais de mes pères, vous, où les dieux m'ont envoyé accompagné de la justice, pour vous purifier, recevez-moi tous sous des auspices favorables, comme le maître et le restaurateur de ce palais; et ne me renvoyez point sans honneur loin de cette terre chérie. J'ai tout dit. Vous, vieillard, allez, occupez-vous des soins dont vous êtes chargé; et nous, sortons. L'occasion nous presse; l'occasion décide de toutes les actions des hommes.

## SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, ÉLECTRE.

ÉLECTRE.

Hélas! hélas! infortunée!

LE GOUVERNEUR.

O mon fils! je crois entendre la voix de quelque esclave gémissante sous ce portique.

ORESTE.

Ne serait-ce point la malheureuse Electre? Souffrez que nous demeurions un moment pour écouter ces plaintes.

LE GOUVERNEUR.

Non, non. Votre premier devoir est d'obéir à l'oracle et d'aller verser des libations sur le tombeau de votre père; voilà ce qui doit vous donner la victoire, et la force nécessaire pour l'obtenir.

1. Les Anciens redoutaient beaucoup, soit dans les sacrifices, soit dans la vie civile, les paroles qu'ils croyaient de mauvais augure; toute l'antiquité est remplie des témoignages de cette sorte de superstition.

2. Le scoliaste prétend qu'il est question ici de Pythagore, qui, s'étant enfermé dans une caverne, chargea sa mère de dire partout qu'il était mort, et revint ensuite en imposer à la superstition et à la crédulité.



## SCÈNE III.

## ÉLECTRE.

Pure lumière du jour, espace immense de l'air dont la terre est environnée, combien de fois, sitôt que l'obscurité de la nuit a disparu, m'avez-vous entendue pousser de tristes lamentations, et frapper à coups redoublés mon sein ensanglanté ! Combien de fois, durant la nuit, dans cet odieux séjour, mon lit, arrosé de mes larmes, ne m'a-t-il pas vu déplorer le destin d'un père infortuné, que Mars, ce Dieu sanguinaire, a épargné sur des rives barbares, et que ma mère, accompagnée d'Egisthe, son amant, a frappé d'une hache sanglante, ainsi qu'un bûcheron frappe un chêne dans les forêts ! Je suis la seule ici, mon père, qui gémissé sur votre mort, sur cette mort si lamentable et si barbare ! cependant je ne mettrai point de terme à mes gémisséments ni à mes pleurs, tant que je verrai les astres de la nuit poursuivre leur carrière, tant que je verrai briller le jour ; ainsi que la plaintive Philomèle<sup>1</sup>, privée de ses petits, je ferai retentir mes douleurs devant le palais de mon père. Séjour de Proserpine et de Pluton, Mercure souterrain, et vous, filles des dieux, respectables Furies, redoutable déesse de l'imprécation<sup>2</sup>, jetez les yeux sur des victimes si cruellement immolées. Voyez ces complots adultères, venez, secourez-nous ; vengez la mort d'un père. Envoyez-moi mon frère ; je ne puis plus désormais supporter seule le poids des douleurs qui m'accablent.

## SCÈNE IV.

## ÉLECTRE, LE CHŒUR.

## LE CHŒUR.

Fille d'une trop coupable mère, Electre, pourquoi vous consumer ainsi dans des plaintes éternelles sur la mort

1. Fille de Pandion, et sœur de Procné, femme de Térée. Le poète prend ici, et dans la scène suivante, le rossignol pour Procné. Car ce fut Procné, et non Philomèle, qui servit son fils Itys à Térée, pour venger l'outrage qu'il avait fait à sa sœur. Voyez Ovide, MÉTAMORPH. l. 6. v. 413. Eschyle, Sophocle, Euripide et Aristophane supposent que ce fut Procné qui fut changée en rossignol.

2. Némésis.

d'Agamemnon ? Un long espace de temps s'est écoulé, depuis qu'il s'est enveloppé dans les perfides embûches d'une femme impie, il a succombé sous sa main barbare. Ah ! s'il m'est permis d'en former le vœu, périsse l'auteur d'un pareil complot.

ELECTRE.

Généreuses filles de pères généreux, vous voulez dans mes tourments me donner quelque consolation, je le sais, je le vois ; mais quelles que soient mes douleurs, je ne veux point m'en priver, ni cesser de pleurer un père malheureux... Ah ! pour me rendre le prix de l'amitié qui m'unit à vous, laissez-moi toute à mon désespoir. Hélas ! hélas ! je vous en supplie.

LE CHŒUR.

Ni vos gémissements, ni vos imprécations ne pourront arracher votre père des gouffres de Pluton où tout va s'engloutir ; cependant votre vie se consume dans des regrets immodérés et toujours nouveaux. Pourquoi vous livrer à de si douloureuses peines, lorsque vos maux sont sans remède ?

ELECTRE.

Malheur à quiconque pourrait oublier la mort d'un père si cruellement immolé ! Messagère des dieux, plaintive Philomèle, vous qui, sans cesse gémissante, répétez Itys, Itys, vos douleurs sont celles qui conviennent à mon âme. Oh ! malheureuse Niobé<sup>1</sup> qui, revêtue d'une enveloppe de marbre, n'avez point encore cessé de pleurer, c'est à vos douleurs que je vous reconnais pour immortelle.

LE CHŒUR.

Mais vous n'êtes pas la seule dans l'univers, ô ma fille ! que ce malheur regarde ; pourquoi donc vos regrets sont-ils si différents des douleurs de ceux avec qui le sang vous lie ? Considérez Chrysothémis, Iphianasse, et ce frère qui, dans l'affliction et l'obscurité, consume les jours de son jeune âge.

ELECTRE.

Heureux ce généreux frère, quand l'illustre contrée de Mycènes le recevra, conduit ici par la main prudente des dieux ! Infortunée que je suis ! Consumée par ma douleur, noyée dans mes larmes, ne poussant que des gémissements inutiles, sans hymen, sans postérité, je ne me lasse point de l'attendre ; tandis qu'il oublie tout ce que j'ai fait pour lui, tout ce que je lui ai mandé. Combien de messages

1. Niobé, fille de Tantale, reine de Thèbes. Apollon tua ses sept fils et ses sept filles. Les poètes croient qu'elle fut changée en statue. Voyez Ovide MÉTAM., l. 6, v. 144.

trompeurs n'ai-je pas reçus de sa part ! Il brûle de se montrer, et cependant il ne paraît point !

LE CHŒUR.

Rassurez-vous, ma fille, rassurez-vous : il est un Dieu dans le ciel qui voit et qui gouverne tout ; laissez-lui le soin de votre vengeance, et sans trop vous emporter contre vos ennemis, songez à la peine qui leur est due : le Temps est un dieu dont on peut tout obtenir. Ce mortel qui dans la Phocide, habite les fertiles rivages de Crisa, le fils d'Agamemnon, et le dieu qui règne sur l'Achéron, ne se sont pas éloignés de vous sans retour.

ELECTRE.

Et cependant la plus grande partie de ma vie s'est écoulée dans le désespoir ! je n'existe plus qu'à peine ; je me consume dans les regrets ; sans parents, sans amis qui viennent me consoler, je vis ainsi qu'une étrangère au sein de la maison paternelle, et couverte de ces indignes vêtements, je prends mes repas à une table solitaire !

LE CHŒUR.

Quels cris lamentables ont suivi le retour d'Agamemnon ! que de gémissements près du lit paternel, quand le bruit des haches d'airain dont il était frappé retentit à vos oreilles ! La perfidie prépara le forfait, le coupable amour l'exécuta ; l'un et l'autre ourdirent cette indigne trame, soit qu'un dieu, soit qu'un homme ait consommé le crime.

ELECTRE.

O le plus déplorable de tous les jours de ma vie ! ô nuit ! ô festin barbare ! ineffable désastre, trépas horrible qu'a subi mon père sous les coups de deux assassins qui m'ont ravi le jour, et ont anéanti mon existence ! Puisse le dieu souverain de l'Olympe leur en faire subir la peine ; puissent-ils, souillés d'un si grand crime, ne plus jouir d'un instant de bonheur.

LE CHŒUR.

Craignez de faire entendre votre voix : ne voyez-vous pas de quel état vous êtes descendue, et dans quelle affreuse situation vous êtes indignement précipitée ? Vous avez entassé sur vous de nouveaux malheurs, et votre inflexibilité n'a engendré pour vous que des peines nouvelles. Vous combattez imprudemment contre de plus puissants que vous.

ELECTRE.

Sans doute mon état n'est que trop déplorable, je le sais ; je connais aussi toute ma violence ; mais dans ce même état horrible où je suis, je continuerai mes imprécations tant que je respirerai : et qui, chères compagnes, quel cœur pénétré de ma situation voudrait me consoler ?



Cessez, cessez de l'entreprendre. Mes imprécations n'auront point de fin, et mes gémissements seront éternels comme mes douleurs.

LE CHŒUR.

Mais c'est mon cœur seul qui vous parle, comme ferait celui d'une tendre mère ; craignez de voir vos plaintes en engendrer de nouvelles.

ELECTRE.

Et quel terme, dites-moi, puis-je mettre à mon désespoir ? Comment pourrais-je avec honneur oublier ceux que la mort m'a ravis ? Quels mortels ont adopté ces maximes ? S'il en est, puissé-je n'être jamais estimée d'eux. Puissé-je de même, à la rencontre d'un homme de bien, être repoussée loin de son cœur, si je réprimais dans le mien ces élans de douleurs aiguës consacrées à honorer les morts. Périront à jamais parmi les hommes, et la prudence et la piété, si celui qui ne vit plus demeure abandonné comme une cendre insensible, et si ses meurtriers ne subissent point enfin la peine de leur attentat.

LE CHŒUR.

Mais, ô ma fille ! c'est par intérêt pour vous, ainsi que pour moi-même, que je suis venue en ces lieux ; si j'ai tort de vous tenir ce langage, triomphez de nos raisons, nous nous soumettons aux vôtres.

ELECTRE.

Je rougis, chères compagnes, de me livrer devant vous à des douleurs qui vous paraissent immodérées ; mais un sentiment plus fort que moi m'y contraint : daignez le pardonner. Et quelle fille généreuse se conduirait autrement, après l'affreux complot dont mon père a été la victime, et qui, nuit et jour, loin de s'effacer à mes yeux, semble s'y retracer avec plus de force ? Celle de qui je tiens le jour, ma mère, n'est-elle pas devenue ma plus cruelle ennemie ? Ne suis-je pas réduite à vivre dans mon propre palais avec les assassins de mon père ? Je suis sous leur empire ; c'est d'eux seuls que je dois tout attendre, et les biens et les privations. Quels jours pensez-vous donc que je mène quand je vois Egisthe s'asseoir au trône de mon père, porter les mêmes vêtements que ce roi, et dans le sein de ses foyers, verser des libations aux mêmes lieux où mon père fut immolé de sa main ! Lorsqu'enfin, pour comble d'indignités, je vois son assassin partager le lit paternel avec ma trop coupable mère, si je puis donner le nom de mère à celle qui repose dans les bras de son complice ? A quelle audace faut-il qu'elle soit parvenue pour former de tels liens avec cet infâme criminel ? Elle brave la vengeance des Furies ; elle semble s'applaudir ce qu'elle a fait ; et lorsque chaque mois

ramène le jour où sa main assassina mon père engagé dans ses pièges, elle ordonne des danses et des sacrifices qu'elle offre aux dieux conservateurs. Et moi, malheureuse, à ce spectacle, je pleure, je me consume dans ma retraite; je gémis seule et sans témoins, sur ces festins barbares, qu'ils ont nommé les festins d'Agamemnon<sup>1</sup>: encore ne puis-je, autant que je le voudrais, me livrer à la douceur de répandre des larmes. Bientôt j'entends cette femme, qui n'est fière que dans ses discours, m'accabler d'outrages. «*Objet de ma haine et de la vengeance céleste, dit-elle, es-tu la seule dont le père ait cessé de vivre? Nul autre mortel n'a-t-il éprouvé d'afflictions?... Pêris dans le désespoir, et qu'aucun des dieux infernaux ne fasse cesser le cours de tes gémissements* ». C'est ainsi qu'elle m'outrage. Mais au moindre bruit qui se répand qu'Oreste doit revenir, elle ne se possède plus, elle me cherche, et s'écrie : «*Voilà donc ce que tu m'as préparé! Voilà ton ouvrage; toi qui, nous déroband Oreste, l'as soustrait à mon pouvoir! Sois sûre que tu en porteras la juste peine* ». Des hurlements accompagnent ces mots : et pour aiguillonner ses fureurs, elle a près d'elle son illustre amant, ce lâche, ce scélérat, ce prodige d'infamie, qui ne sait combattre qu'avec des femmes. Et moi, j'attends Oreste pour me délivrer de tant d'outrages, et je meurs en l'attendant! En différant toujours il a détruit mes espérances présentes et passées. Dans un tel état je ne puis plus conserver ni modération, ni piété : lorsque le mal est au comble, on est forcé de s'abandonner au mal.

LE CHŒUR.

Mais dites-nous, madame, quand vous vous expliquez si librement, Egisthe est-il ici, ou est-il absent de ce palais?

ÉLECTRE.

Il est absent, n'en doutez pas. Et comment, s'il eût été dans ces lieux, aurais-je pu passer le seuil de cette porte? Il est maintenant dans les champs voisins.

LE CHŒUR.

S'il est ainsi, j'oserai avec plus de confiance m'entretenir avec vous.

ÉLECTRE.

Parlez avec la liberté que l'absence d'Egisthe peut vous donner.

LE CHŒUR.

Eh bien donc, que pensez-vous d'Oreste? Doit-il bientôt paraître, doit-il différer encore?

ÉLECTRE.

Il parle de son retour, il l'annonce, et n'exécute rien.

1. Insultante allusion au souper où ils tuèrent Agamemnon.



LE CHŒUR.

Quand on médite un grand projet, on prend du temps pour délibérer.

ELECTRE.

Je n'en pris point quand il fallut le sauver.

LE CHŒUR.

Rassurez-vous, il est généreux, et capable de secourir ses amis.

ELECTRE.

J'aime à le croire, autrement je n'aurais pas si longtemps vécu.

LE CHŒUR.

Gardez le silence, je vois Chrysothémis, votre sœur, qui s'avance hors du palais ; elle porte en ses mains des offrandes pareilles à celles que l'on destine aux morts.

## SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS, CHRYSOTHÉMIS.

CHRYSOTHÉMIS.

Pourquoi, ma sœur, sortir de ce palais, et faire ainsi retentir ce portique de vos plaintes ? Après un si long temps ne voulez-vous point enfin apprendre à ne plus nourrir avec complaisance des ressentiments sans effets ? Je sens comme vous combien tout ce qui m'entoure doit m'affliger, et si j'en avais la puissance, je montrerais bien l'indignation que j'en ressens. Mais au milieu de l'orage, je pense qu'il convient d'y céder, et qu'il ne faut point se proposer d'agir quand on ne peut rien exécuter. Voilà l'exemple que je voudrais vous voir suivre. S'il ne faut consulter que la justice, elle est sans doute beaucoup moins dans mes discours que dans vos sentiments. Mais s'il m'importe de conserver ma liberté, je dois obéir à ceux qui ont le pouvoir en main.

ELECTRE.

Quelle honte pour vous, vous fille d'un si grand roi, d'oublier un tel père, et de ne vous occuper que de celle dont vous tenez le jour ! Car tous ces conseils que vous me donnez viennent d'elle, et non de vous : choisissez donc maintenant de paraître insensée ou ingraté envers vos amis. Vous affectez de me dire que si vous aviez quelque pouvoir, vous feriez éclater votre indignation, vous qui, loin de vous unir à moi lorsque je veux venger un père, ne songez qu'à m'en détourner ! N'est-ce pas joindre à tous vos maux ceux d'un



cœur faible et timide ? Enseignez-moi donc quel avantage je retirerais d'étouffer mes gémissements, ou daignez l'apprendre de moi. Ne suis-je pas encore vivante ? Ma vie est déplorable, je le sais, mais elle me suffit ; et du moins les tourments que je cause à mes ennemis sont autant d'honneurs que je rends à celui qui est dans le tombeau, si quelque chose peut encore flatter les morts. Pour vous, qui nous parlez de votre haine, vous ne haïssez qu'en paroles, et vous vous unissez en actions avec les assassins de votre père. Que m'importe ici tous ces présents qui flattent votre vanité, et l'on verra ce qu'ils pourront sur moi. Gardez vos festins somptueux, et la mollesse où vous vivez, mes larmes feront ma seule nourriture. Je ne veux point de tous vos honneurs ; et si vous aviez quelque sentiment, vous n'en voudriez pas vous-même, vous qui pouvant être appelée la digne fille d'un père illustre, aimez mieux être celle d'une mère coupable, et sembler aux yeux de l'univers partager ses crimes, en trahissant à la fois et vos amis, et l'auteur de vos jours.

LE CHŒUR.

Au nom des dieux, modérez votre colère ; les discours que vous tenez l'une et l'autre pourraient vous être de quelque utilité, vous, Electre, si vous écoutiez votre sœur, et si de son côté elle voulait vous entendre.

CHRYSOTHÉMIS.

Filles de Mycènes, je suis depuis longtemps accoutumée à son langage, et je l'oublierais aisément si je n'avais appris l'affreux malheur dont elle est menacée, et qui doit bientôt mettre fin à ses larmes.

ELECTRE.

Parlez, quel est ce malheur ? Si vous pouvez m'en annoncer de plus grands que ceux que j'éprouve, je n'aurai plus rien à répondre.

CHRYSOTHÉMIS.

Je vous dirai ce que je puis savoir. Si vous ne suspendez vos plaintes, ils ont le dessein de vous envoyer dans des lieux où vous ne verrez plus la clarté du jour. Bannie de dessus la terre, et enfermée vivante dans une caverne sombre, c'est là que désormais vous déplorerez vos peines. Songez-y donc ; et lorsque vous subirez votre arrêt, ne m'accusez pas de vous l'avoir caché : vous pouvez encore le prévenir.

ELECTRE.

Voilà donc ce qu'ils ont projeté contre moi !

CHRYSOTHÉMIS.

Sans doute ; et ils l'exécuteront dès qu'Égisthe sera de retour.

ELECTRE.

Ah ! qu'il viennent donc au plus tôt.

CHRYSOTHÉMIS.

Infortunée ! quels vœux cruels osez-vous faire ?

ELECTRE.

Qu'il hâte son retour, s'il a le projet que vous m'annoncez.

CHRYSOTHÉMIS.

Pour vous livrer au supplice ? quelle est votre pensée ?

ELECTRE.

Pour m'éloigner de ces lieux autant que je puis l'être.

CHRYSOTHÉMIS.

Méprisez-vous ainsi la vie quand vous pouvez en jouir encore ?

ELECTRE.

Ma vie est bien douce, en effet, et mérite qu'on l'admire !

CHRYSOTHÉMIS.

Mais elle le serait, si vous saviez vous modérer.

ELECTRE.

Vous ne m'apprendrez point à trahir mes amis.

CHRYSOTHÉMIS.

Je ne veux vous apprendre qu'à céder à ceux qui sont ici les maîtres.

ELECTRE.

Rampez devant eux, ce n'est pas là mon caractère.

CHRYSOTHÉMIS.

Il est insensé de périr victime de son imprudence.

ELECTRE.

Je périrai, s'il le faut ; mais j'aurai vengé mon père.

CHRYSOTHÉMIS.

Mais, ce père même (j'en suis assurée) pardonnera vos égards.

ELECTRE.

Voilà des discours dignes d'être approuvés des méchants.

CHRYSOTHÉMIS.

Vous ne vous laisserez point fléchir ? vous ne céderez point à mes conseils ?

ELECTRE.

Non. Loin de mon esprit un tel égarement.

CHRYSOTHÉMIS.

Je vais donc où l'on m'ordonna d'aller.

ELECTRE.

En quels lieux ? où portez-vous ces offrandes ?

CHRYSOTHÉMIS.

Ma mère envoie ces libations au tombeau de mon père.

ELECTRE.

Que dites-vous ? à celui de tous les mortels qui lui fut le plus odieux !

CHRYSOTHÉMIS.

Qu'elle assassina de sa main; car c'est ce que vous voulez dire.

ELECTRE.

Et qui de ses amis lui donna ce conseil? qui lui inspira cette pensée?

CHRYSOTHÉMIS.

Un songe de cette nuit; du moins je me l'imagine.

ELECTRE.

O Dieux de mon pays! vous venez donc enfin nous secourir!

CHRYSOTHÉMIS.

Et quelle confiance ses alarmes peuvent-elles vous donner?

ELECTRE.

Je vous le dirai quand vous m'aurez appris quel est ce songe.

CHRYSOTHÉMIS.

Ce que j'en puis connaître sera dit en peu de mots.

ELECTRE.

Dites ce que vous savez: peu de mots souvent suffisent pour renverser ou relever la fortune des mortels.

CHRYSOTHÉMIS.

On rapporte qu'elle a vu cette nuit votre père et le mien revenir au jour, et s'entretenir encore avec elle; prendre ensuite le sceptre de ses aïeux, qu'il portait autrefois, et qui est maintenant entre les mains d'Egisthe, le prendre et l'enfoncer en terre; et du haut de ce sceptre, elle a vu s'élever une tige florissante dont l'ombrage a couvert toute la contrée des Mycéniens. Voilà ce que j'ai su de quelqu'un qui était présent, et qui l'avait entendue elle-même lorsqu'elle racontait au soleil<sup>1</sup> le songe de cette nuit. Je n'ai rien appris davantage, sinon que, frappée d'épouvante, elle m'envoie au tombeau d'Agamemnon. Au nom des dieux, auteurs de notre race, ma sœur, cédez à mes conseils, je vous en conjure, et ne devenez pas la victime de votre imprudence. Si vous repoussez à présent mes avis, l'excès de vos maux vous y fera revenir.

ELECTRE.

Ah! ma sœur! ces présents que vous tenez entre les mains, gardez-vous de les porter au tombeau d'Agamemnon. Il est contre la justice, il est contre la piété, d'offrir à mon père les offrandes et les libations d'une femme qu'il abhorre. Abandonnez-les plutôt aux vents, ou cachez-les dans quelque

1. C'était un usage chez les Grecs de prendre pour confident de ses peines secrètes, le soleil, ou la lune, ou les astres. On en voit des exemples dans l'Iphigénie en Tauride, et dans la Médée d'Euripide.



fosse profonde : ne souffrez pas qu'ils pénètrent jusqu'au lit de mort de mon père : sous le sable enfouis, qu'ils soient réservés pour elle quand elle ne sera plus. Eh quoi ! si Clytemnestre n'était pas la plus audacieuse de toutes les femmes, eût-elle jamais osé préparer ces odieuses offrandes pour celui qu'elle a immolé ? Avec quelle bienveillance pensez-vous que cet illustre mort recevra sur son tombeau les présents de celle qui le massacra ignominieusement comme un vil ennemi, lui coupa les extrémités des membres<sup>1</sup> ; et, pour se purifier, essuya sur les cheveux de son époux le fer sanglant qui l'avait immolé ? Pensez-vous que par ces libations elle puisse expier un pareil crime ? Non, cela ne peut être : rejetez-les, ma sœur ; et coupant les boucles flottantes de vos cheveux, recevant aussi les dépouilles des miens, de ma chevelure négligée (hélas ! malheureuse, le présent est peu de chose, mais je donne ce que j'ai) prenant encore cette ceinture, simple et sans ornements, prosternez-vous au tombeau de mon père, demandez-lui de nous être favorable, et de venir du sein de la terre nous secourir contre nos ennemis. Demandez que son fils Oreste revienne en vainqueur les fouler à ses pieds, afin que nos mains enrichies puissent un jour couronner sa tombe d'offrandes plus précieuses. Ah ! je le vois, ma sœur, je le vois, ce n'est pas sans dessein qu'il a envoyé ce funeste songe à Clytemnestre. Suivez donc les conseils que je vous donne, et qui peuvent nous devenir utiles, à vous, à moi, à notre père, au plus cher de tous les mortels qui repose dans le sein de la mort.

LE CHŒUR.

Ces conseils sont dictés par la piété, ma fille ; vous les suivrez si vous écoutez la raison.

CHRYSOTHÉMIS.

Je les suivrai ; il n'est pas juste de soutenir seule son sentiment contre deux personnes qui le combattent. Il vaut mieux céder et se hâter d'agir. Mais tandis que je vais exécuter ce que ma sœur me recommande, au nom des Dieux, mes amies, gardez-m'en le secret : si ma mère venait à en être instruite, croyez qu'elle me ferait payer cher ce que j'ose tenter.

LE CHŒUR.

Si les prédictions que je fais ne sont pas vaines, si mon esprit ne s'égare point dans de fausses conjectures, la justice s'annonce, elle approche, elle tient en ses mains la vic-

1. Les anciens croyaient qu'en coupant les extrémités des membres de celui qu'ils avaient assassiné, et les cachant sous les aisselles du mort, ils ôtaient à ces morts la puissance de se venger.

toire; le temps où elle doit paraître n'est plus éloigné. Le récit de ce songe, agréable à mes oreilles, a ranimé ma confiance; car ni ce roi qui fut votre père, et qui régnait dans la Grèce, ni cette hache d'airain à deux tranchants qui fit tomber sur sa tête la mort la plus ignominieuse, n'ont oublié ce forfait. Erynnis aux pieds d'airain, la terrible Erynnis, qui a cent pieds et cent bras, s'avance par des routes secrètes : elle fut témoin de ces noces sanguinaires qui n'eurent ni flambeaux, ni couche nuptiale, et que toutes les lois condamnaient. Voilà les garants qui m'assurent que jamais, jamais un tel prodige n'eût paru s'il n'était un signe de condamnation pour les auteurs du crime et leurs complices. Que deviendraient pour les hommes les prédictions des songes et des oracles, si l'apparition de cette nuit n'annonçait pas quelque heureux succès?

Voyage de Pélops, voyage trop malheureux, que tu es devenu fatal à cette contrée! Hélas! depuis le jour que Myrtille<sup>1</sup>, précipité dans les flots du haut de son char brillant, termina sa carrière par un trépas funeste, il n'est point d'infortune qui n'ait assiégé cette maison.

1. Myrtille était le cocher d'Œnomaüs. Ce prince, père d'Hippodamie, pour se dispenser de la marier, à cause de l'oracle qui lui avait dit de se garder d'un gendre, la promettait à quiconque la surpasserait dans une course de chars, à condition toutefois de faire mourir le prétendant, s'il était vaincu. Ceux qui hasardèrent cette entreprise y perdirent la vie, excepté Pélops; celui-ci gagna le cocher d'Œnomaüs par de grandes promesses, de façon que Myrtille trahit son maître, et n'arrêta point les roues de son char avec des chevilles. Le char fut brisé; et Pélops, devenu possesseur d'Hippodamie, se dégagea de ses promesses, en précipitant dans la mer le cocher qui l'avait si bien servi : ce qui fut cause que Mercure, père de Myrtille, vengea la mort de son fils sur les descendants de Pélops.

## ACTE II

---

### SCÈNE PREMIÈRE.

CLYTEMNESTRE, ELECTRE, LE CHOËUR.

CLYTEMNESTRE.

Vous voilà donc maintenant errante dans ces lieux en pleine liberté, madame; c'est montrer assez qu'Egiste est absent, lui qui savait si bien vous empêcher d'aller hors de ce palais vous répandre en invectives contre nous. Depuis qu'il est éloigné, mon pouvoir ne vous impose guère; vous ne cessez de dire partout que mon autorité injuste et tyrannique s'élève avec orgueil contre vous et les vôtres. Je n'ai point d'orgueil; mais je vous rends injures pour injures. Votre père, car c'est là votre prétexte ordinaire, votre père est mort de ma main, de ma propre main, je le sais, et ne prétends point le nier. Mais ce n'est pas moi seule qui l'ai fait périr, c'est la Justice, oui, la Justice, avec qui vous vous seriez unie, si la raison avait quelque empire sur vous, puisqu'enfin ce père, que vous ne cessez de pleurer, osa seul entre les Grecs, sacrifier aux dieux ma fille<sup>1</sup>, dont la naissance lui avait moins coûté quand il lui donna l'être, qu'à moi quand je lui donnai le jour. En effet, dites-moi, pour qui fit-il ce sacrifice? serait-ce pour les Grecs? Mais quels droits ces Grecs avaient-ils d'immoler ma fille? Est-ce pour son frère Ménélas? Quoi donc, bourreau des miens, ne dût-il pas en porter la peine? Ménélas n'avait-il pas deux enfants<sup>2</sup>? n'était-il pas plus juste de les sacrifier, puisqu'ils étaient nés d'une mère pour qui les Grecs allaient assiéger Troie? Le dieu des enfers était-il plus altéré de mon sang que du sien? Non; mais ce père barbare avait étouffé dans son cœur la tendresse paternelle, et Ménélas l'avait conservée. Ne fut-il donc pas le plus insensé et le plus cruel des pères? je ne crains pas de le dire, quoique vos sentiments soient contraires aux miens. Iphigénie le dirait comme moi, si elle

1. Iphigénie.

2. Hermione et Nicostratus, suivant Hésiode, car Homère ne lui donne qu'Hermione.



pouvait prendre la parole. Je ne saurais enfin me repentir de ce que j'ai fait. Si mes sentiments vous semblent injustes, prenez ceux que vous inspire la justice, et faites tomber le blâme sur d'autres que sur moi.

ELECTRE.

Après ce que je viens d'entendre de votre bouche, vous n'aurez pas lieu de dire aujourd'hui que c'est moi qui vous outrage la première; cependant, si vous me le permettez, je vais parler à la fois et pour ma sœur et pour mon père.

CLYTEMNESTRE.

Je vous le permets: si vous aviez toujours eu de pareils égards en commençant vos discours avec moi, vous eussiez eu moins à vous plaindre de la dureté des miens.

ELECTRE.

Je parlerai donc. Vous avez tué mon père, vous l'avouez. Mais que sa mort fût juste, ou non, est-il un aveu plus horrible? Cependant, je le dirai, ce ne fut point par un sentiment de justice, mais par la séduction du criminel avec qui vous vivez. Demandez à Diane qui elle voulait punir quand elle enchainait les vents en Aulide; ou bien je vous le dirai moi-même, puisqu'il ne nous est pas permis de l'apprendre d'elle. Mon père (c'est ainsi qu'on me l'a raconté) s'amusant à quelques jeux dans un bois sacré de la déesse, en fit partir un cerf remarquable par la hauteur de son bois et les taches de son corps; il l'atteint, le renverse, et s'applaudissant de sa victoire, laisse échapper je ne sais quelles paroles. La fille de Latone en fut irritée, et retint les Grecs dans le port jusqu'à ce que mon père eût sacrifié sa propre fille, en expiation du sang de l'animal égorgé. Telle fut la véritable cause de ce sacrifice: L'armée n'avait plus d'espoir ni d'aller à Troie, ni de retourner dans sa patrie. Mon père résista longtemps; mais enfin forcé par ces motifs, et non par sa complaisance pour Ménélas, il consentit en soupirant à sacrifier sa fille. Mais en admettant, avec vous, que l'envie de servir son frère l'ait porté à cette action, deviez-vous pour cela l'égorger de votre main? Qui vous en donna le droit? Craignez qu'en établissant un droit pareil chez les hommes, vous ne vous prépariez à vous-même un sujet de repentir et de peines. Si le sang doit être le prix du sang, le vôtre est le premier que la justice ordonnera de répandre. Mais considérez le peu de fondement du prétexte dont vous vous servez. Daignez m'apprendre pourquoi, foulant aux pieds toute honte, vous partagez votre lit avec ce même complice dont le bras aida le vôtre à massacrer mon père? pourquoi vous cultivez les gages de cette union infâme, tandis que vous rejetez les enfants généreux qu'un hymen

sacré vous avait donnés? Comment pourrais-je approuver tant d'horreurs? Direz-vous encore que c'est votre fille que vous voulez venger? Vous ne pourriez sans honte tenir un pareil langage. C'est une action bien noble en effet d'épouser son ennemi<sup>1</sup> pour la cause de sa fille. Mais il faut cesser mes reproches, ou vous répéteriez à grands cris que nous blasphémons contre une mère. Cependant c'est moins une mère que je vois en vous qu'une impérieuse maîtresse, moi qui, condamnée à des jours déplorables, ne cesse d'éprouver mille indignités de votre part et de celle de votre époux; tandis que mon frère, le malheureux Oreste, échappé de vos mains avec tant de peines, traîne dans l'exil une vie infortunée. C'est lui que vous m'avez souvent accusée d'avoir élevé pour vous punir un jour. Sachez que je l'eusse déjà fait moi-même, si j'en avais eu la force. Maintenant, allez publier partout que la méchanceté, l'emportement, l'imprudence est mon partage. S'il est vrai que cela soit, je ne déshonore guère le sang que j'ai reçu de vous.

LE CHŒUR.

Elle n'écoute que sa fureur, je le vois; mais a-t-elle raison de l'écouter? c'est ce que je ne puis connaître encore.

CLYTEMNESTRE.

De quelle connaissance avez-vous besoin pour condamner celle qui, dans un âge si jeune, ose insulter ainsi sa mère? Eh! ne voyez-vous pas assez à quel emportement elle s'est abandonnée sans honte?

ELECTRE.

Ah! croyez-moi, cette honte je la ressens plus que vous ne pensez; je sais trop bien que mes discours ne conviennent ni à mon sexe, ni à mon âge; mais ces discours outrageants c'est votre inimitié, ce sont vos actions qui me forcent à les tenir: c'est en voyant des actions honteuses qu'on apprend à les imiter.

CLYTEMNESTRE.

Fille dénaturée, c'est donc moi, ce sont mes paroles, ce sont mes actions qui vous inspirent de si insolents discours!

ELECTRE.

C'est vous qui les dites, et non pas moi, puisque c'est vous qui commettez l'action, et que ce sont les actions qui inspirent les paroles.

CLYTEMNESTRE.

Ah! j'en jure par Diane, sitôt qu'Egisthe sera de retour, tu subiras la peine que mérite ton audace.

1. Egisthe était fils de Thyeste, et à ce titre il était l'ennemi naturel de la maison d'Agamemnon.



ELECTRE.

Vous le voyez, vous m'avez permis de m'expliquer en liberté, et cependant vous n'écoutez que votre colère, et n'avez pas la force de m'entendre.

CLYTEMNESTRE.

Quoi donc, parce que je t'ai permis de t'expliquer librement, ne me laisseras-tu pas offrir mon sacrifice sans l'interrompre par de sinistres paroles ?

ELECTRE.

Offrez-le, je vous laisse ; cessez d'accuser ma bouche, je ne dirai rien de plus.

CLYTEMNESTRE.

Venez, vous qui marchez à ma suite, apportez ces offrandes de fruits, que je puisse adresser à ce dieu des prières efficaces, pour me délivrer des terreurs dont je suis assiégée. O toi qui présides aux portes de ce palais, Apollon, entends ma voix que je n'ose élever. Je ne suis point ici au milieu de mes amis ; Electre est trop près de moi pour qu'il me soit permis de développer au jour les vœux de mon cœur : bientôt sa langue effrénée irait les répandre avec malignité dans le sein de la ville entière. Entends donc mes accents étouffés, puisque c'est ainsi seulement que je puis m'expliquer. Souverain Apollon, si le songe obscur que j'ai vu cette nuit doit m'être favorable, daigne en assurer l'accomplissement. Si c'est un songe funeste, fais-le retomber sur mes ennemis, et ne souffre pas qu'au milieu de ma prospérité je devienne la victime des complots qu'on pourrait former contre moi : fais que je puisse couler des jours exempts de peines ; fais que je possède en paix la maison et le sceptre des Atrides, au sein de cette douce union qui me lie avec ceux qui me sont chers, et avec ceux de mes enfants dont je n'ai point à craindre ni malveillance, ni reproches amers. Ecoute, Apollon Lycéen, écoute favorablement ma prière, et accorde-nous ce que nous te demandons. Pour le reste, je le tais, et, malgré mon silence, tu es un dieu, tu dois m'entendre. Rien ne doit échapper aux regards des fils de Jupiter.

## SCÈNE II.

CLYTEMNESTRE, LE CHOEUR, ÉLECTRE,  
LE GOUVERNEUR D'ORESTE.

LE GOUVERNEUR.

Filles d'Argos, ne puis-je savoir si c'est ici la demeure d'Egisthe ?



LE CHŒUR.

Vous la voyez, étranger, vous ne vous trompez pas.

LE GOUVERNEUR.

Est-cè là l'épouse de ce roi ? Son aspect annonce une reine.

LE CHŒUR.

Oui, sans doute, c'est elle qui est devant vos yeux.

LE GOUVERNEUR.

Salut, ô reine ! Je viens au nom d'un ami qui vous est cher, vous donnez d'agréables nouvelles, à vous, ainsi qu'à Egisthe.

CLYTEMNESTRE.

J'en accepte l'augure ; mais je voudrais savoir avant tout quel est celui qui vous envoie.

LE GOUVERNEUR.

C'est Phanote le phocéén, il veut vous informer d'un grand événement.

CLYTEMNESTRE.

Quel événement ? expliquez-vous, étranger. Je sais que de la part d'un tel ami vous ne pouvez nous apporter que de douces paroles.

LE GOUVERNEUR.

Oreste est mort ; ce mot renferme tout.

ELECTRE.

O malheureuse ! ce jour voit mon trépas.

CLYTEMNESTRE.

Que dites-vous ? Etranger, que dites-vous ? N'écoutez point cette femme.

LE GOUVERNEUR.

Je ne puis que répéter ce que j'ai dit, Oreste ne vit plus.

ELECTRE.

Infortunée ! je succombe, je meurs.

CLYTEMNESTRE.

Occupez-vous de ce qui vous regarde. Mais vous, étranger, racontez-moi avec vérité de quelle manière il a fini ses jours.

LE GOUVERNEUR.

C'est le principal objet de mon message, et je vais y satisfaire. Dans l'assemblée solennelle où la Grèce célèbre les jeux pythiens, Oreste se présente. A peine a-t-il entendu le héros annoncer à haute voix le jeu de la course, qui devait précéder tous les autres jeux, qu'il entre dans la lice ; sa beauté fixe sur lui tous les regards ; et bientôt, d'un seul élan, franchissant l'intervalle des deux bornes, il sort de la carrière en remportant le prix honorable de la victoire. Il me serait difficile de vous détailler en peu de mots tous ses combats et tous ses triomphes ; sachez seulement qu'autant

les juges proclamèrent de jeux, parmi les combats qui, suivant l'usage, composent le Pentathle<sup>1</sup>, autant Oreste remporta de prix. On applaudissait à sa fortune, on proclamait avec éloges Oreste l'argien, fils d'Agamemnon, de ce roi qui avait commandé autrefois l'armée des Grecs. Telle était alors sa gloire; mais quand un dieu veut nous perdre, quel mortel est assez puissant pour se dérober à ses coups? Le jour suivant amenait le combat des chars. Sitôt que le soleil eut commencé à paraître, Oreste entra dans la lice conduisant des coursiers légers. Plusieurs rivaux s'y présentent avec lui. Le premier était d'Achaïe, le second de Sparte; après eux, deux Libyens, habiles à conduire des chars: le cinquième avait amené des caavales de Thessalie. Le sixième était OEtolien, et conduisait des juments alezannes. Le septième était de Magnésie; le huitième, qui avait des chevaux blancs, était né dans les murs d'Ænia<sup>2</sup>; le neuvième était d'Athènes, de cette ville que les dieux ont bâtie; le dixième enfin était de la Béotie. Tous rangés à la barrière, suivant l'ordre que les juges, conformément aux lois du sort, leur avaient prescrit, ils s'élancent à la fois au son de la trompette d'airain, ils poussent leurs chevaux, ils les animent de la voix, leurs mains secouent les rênes; l'air retentit du bruit des chars roulants dans la carrière; un nuage de poussière s'élève; tous ces rivaux mêlés et confondus frappent à l'envi les flancs de leurs coursiers: heureux qui peut devancer l'essieu du char, ou l'épaisse haleine des coursiers d'un rival; car le dos et les roues des chars qui se suivaient, étaient couverts d'une blanche écume que le souffle des chevaux y répandait. Oreste, tournant toujours par la gauche autour de la colonne qui était à l'extrémité de la lice, effleurait de son essieu, et lâchant la bride du cheval qui était à droite, savait habilement retenir l'autre. Tous les chars des concurrents étaient encore debout; mais quand les coursiers fongueux de la ville d'Ænia, n'obéissant plus au frein, vinrent à s'emporter, et que tournant pour la sixième fois autour de la colonne, ils recommencèrent le septième tour, on les vit donner du front contre les coursiers de Libye; l'un et l'autre char sont à la fois brisés et renversés par ce choc violent, et la carrière est toute semée des débris de leur naufrage. L'Athénien voit leur chute, et, savant dans l'art de manier les rênes, les évite, s'écarte et laisse derrière lui ce fracas

1. Ces jeux étaient le saut, le disque, le trait, la course et la lutte.

2. Il y avait deux villes de ce nom, l'une dans la Thesprotie, et l'autre dans une contrée de la Macédoine, appelée Crossæa.

de chars et de chevaux ensemble confondus. Oreste le suivait de près, et, ménageant ses coursiers pour la fin de la carrière, il n'avait pas encore cherché à le devancer ; mais lorsqu'il vit qu'il ne lui restait plus que cet Athénien à vaincre, il fit raisonner des sifflements aigus aux oreilles de ses coursiers, il les anime, il poursuit, il atteint son rival. Les deux chars volent de front, et leurs chevaux, tour à tour, ne se devançant que de la longueur de la tête. Le malheureux Oreste, debout sur son char encore entier, avait six fois, sans accident, parcouru la lice ; mais lorsque tournant la borne, il laissa par mégarde échapper la rêne du cheval qui était à la gauche, le moyeu du char vint frapper la colonne et se brise. Oreste est renversé, il tombe embarrassé dans les rênes, et ses chevaux, effrayés de sa chute, le traînent çà et là au milieu de la carrière. A peine le voit-on précipité de son char, que tout le peuple en pousse des cris de douleur ; on déplore son destin : quel triste sort après tant de victoires ! On le voit traîné dans la poussière, tantôt le visage contre terre, et tantôt vers le ciel. Ses compagnons enfin arrêtant avec peine l'impétuosité des chevaux, le débarrassent des rênes, mais expiré, couvert de sang et dans un état affreux, qui l'eût rendu méconnaissable aux yeux de ses propres amis. Aussitôt on lui dresse un bûcher, la flamme le consume, et des Phocéens sont chargés de vous remettre l'urne qui, dans un petit espace, renferme les déplorables restes d'un si grand prince. Ils vous l'apportent, pour que ses cendres du moins puissent obtenir dans sa patrie les honneurs de la tombe. Voilà, Madame, ce que j'avais à vous raconter. Ce récit sans doute est cruel ; mais combien le spectacle d'un si grand malheur était-il plus douloureux pour ceux qui, comme nous, en ont été les témoins !

LE CHŒUR.

Hélas ! hélas ! voilà donc la race antique de mes maîtres détruite jusqu'en ses fondements.

CLYTEMNESTRE.

O Jupiter ! que dirai-je ? appellerai-je cet événement heureux ou malheureux ? Sans doute il m'offre des avantages ; mais à quel prix ils sont achetés, si c'est par de tels malheurs que je puis conserver ma vie !

LE GOUVERNEUR.

Quel est donc, madame, cet abattement qui vous saisit au récit que je viens de vous faire ?

CLYTEMNESTRE.

Que les sentiments maternels ont un grand pouvoir ! quelque sujet qu'on ait de se plaindre de ses enfants, on ne saurait encore les haïr.



LE GOUVERNEUR.

Mon message était donc inutile.

CLYTEMNESTRE.

Inutile ! cessez de l'appeler de ce nom, lorsque vous êtes venu m'apporter de fidèles témoignages de la mort de celui qui, né de mon sang, a fui les soins maternels, et le sein qui l'avait allaité; de ce fils qui s'est éloigné de nous; qui, une fois sorti de sa patrie, n'a plus cherché à me revoir, et qui, me reprochant sans cesse le meurtre de son père, me menaçait d'un destin funeste. Il troublait nuit et jour mon sommeil et mon repos; chaque instant de ma vie semblait avancer ma perte : maintenant que ce jour me délivre des craintes que lui et sa sœur ne cessaient de me donner, car c'est elle qui, demeurant avec moi, était devenue le plus grand fléau de ma vie, et consumait ainsi le plus pur de mon sang, maintenant, dis-je, que nous sommes affranchis de ses menaces, nous allons couler d'heureux jours.

ELECTRE.

Ah ! malheureuse ! c'est à présent que je dois gémir sur ton infortune, cher Oreste, puisqu'après un destin si déplorable tu ne reçois de ta mère que des outrages ! est-ce donc là le digne sort...

CLYTEMNESTRE.

Il est cruel pour vous ; mais il est digne de lui.

ELECTRE.

Ecoute, Némésis, écoute celui que la mort vient de m'enlever.

CLYTEMNESTRE.

Elle a écouté ceux qu'elle devait entendre, et elle a favorisé leurs désirs.

ELECTRE.

La fortune vous rit, insultez les malheureux.

CLYTEMNESTRE.

Enfin, vous et votre Oreste, vous mettez un terme à vos plaintes.

ELECTRE.

Notre terme est venu ; mais il n'a point amené le vôtre.

CLYTEMNESTRE.

Quelles obligations ne vous devons-nous pas, étranger, si vous avez mis fin à ses importunes clameurs !

LE GOUVERNEUR.

Puisque mon devoir est rempli, je vais me retirer.

CLYTEMNESTRE.

Gardez-vous-en bien, j'aurais lieu de m'en plaindre, autant que celui qui vous envoie. Entrez dans ce palais, et laissez-la gémir ici en liberté sur ses malheurs et sur ceux de ses amis.

## SCÈNE III.

ÉLECTRE, LE CHOEUR.

ELECTRE.

La cruelle ! ne vous semble-t-elle pas bien affligée, bien accablée, de la mort d'un fils qui a péri si misérablement ? Elle nous quitte, et fait éclater des ris insultants ! malheureuse que je suis ! O mon cher Oreste ! ta mort me fait mourir ; elle arrache à mon cœur les seules espérances qui me restaient : j'espérais que tu reviendrais ici venger ton père et mes infortunes. Où irai-je à présent, seule et privée d'un père et de toi ? Me faudra-t-il encore servir en esclave ceux de tous les mortels qui me sont le plus odieux, et ramper sous les assassins de mon père ? Quelle noble destinée pour Electre ! Non, je ne veux plus désormais habiter avec eux ; mais, privée de mes amis, je veux, étendue devant cette porte, y consumer mes jours. Puissent ceux qui règnent en ce palais s'en irriter et m'en punir en me donnant la mort ; le trépas me semblera une faveur : la vie n'a plus de charmes à mes yeux, elle n'est plus pour moi qu'un supplice...

## SCÈNE IV.

ÉLECTRE, LE CHOEUR.

LE CHOEUR.

Où sont donc les foudres de Jupiter, où sont les feux brûlants du soleil, si, voyant de tels forfaits, ils se taisent et demeurent tranquilles !

ELECTRE.

Hélas ! hélas !

LE CHOEUR.

Ma fille, que servent vos pleurs ?

ELECTRE.

Ah ! dieux.

LE CHOEUR.

Réprimez vos cris.

ELECTRE.

Vous me déchirez le cœur.

## ÉLECTRE

LE CHŒUR.

Comment ?

ELECTRE.

Vous voyez que mes amis sont descendus chez les morts, et vous voulez que je conserve quelque espérance ? c'est vouloir m'accabler encore, lorsque je n'existe qu'à peine.

LE CHŒUR.

Songez que le roi Amphiaraüs fut trompé par les artifices dont un collier d'or était le prix, et que maintenant dans les enfers...

ELECTRE.

Ah !

LE CHŒUR.

Il règne sur les ombres.

ELECTRE.

Hélas !

LE CHŒUR.

Cent fois hélas !... Son épouse fut homicide.

ELECTRE.

Mais elle fut punie.

LE CHŒUR.

Sans doute.

ELECTRE.

Je le sais ; car celui dont on pleurait la mort trouva un vengeur<sup>1</sup> ; et moi je n'en puis plus espérer. Le vengeur que j'attendais a disparu de la terre, le sort me l'a pour jamais ravi.

LE CHŒUR.

Infortunée ! dans quels malheurs vous êtes tombée.

ELECTRE.

Je connais, je connais trop bien cette longue suite de maux horribles, épouvantables, enchaînés les uns aux autres.

LE CHŒUR.

Nous n'ignorons point le sujet de vos plaintes.

ELECTRE.

Ne cherchez donc plus à me consoler, lorsque...

LE CHŒUR.

Que dites-vous ?

ELECTRE.

Il ne me reste plus rien de ces espérances qui faisaient le soutien du cœur généreux d'un frère et d'une sœur.

LE CHŒUR.

L'homme est né pour mourir.

1. Alcéméon, fils d'Amphiaraüs.



ELECTRE.

Est-ce pour mourir, comme cet infortuné, sur des débris de chars, enveloppé dans ses rênes !

LE CHŒUR.

Les malheurs ne peuvent se prévoir.

ELECTRE.

Hélas ! il est trop vrai ; et qui l'eût dit que dans une terre étrangère, loin de mes mains secourables...

LE CHŒUR.

Hélas !

ELECTRE.

Sans recevoir le tribut de mes pleurs, sans obtenir de tombeau, il nous serait enlevé ?

FIN DU SECOND ACTE.

## ACTE III

---

### SCÈNE PREMIÈRE.

CHRYSOTHÉMIS, ÉLECTRE, LE CHOEUR.

CHRYSOTHÉMIS.

Je vole à vous, ma sœur, transportée de joie, et négligeant toute réserve ; car je vous apporte le bonheur et la fin des peines qui vous ont tant fait gémir.

ÉLECTRE.

Et où auriez-vous pu trouver quelque soulagement à des maux pour lesquels il n'est plus de remède ?

CHRYSOTHÉMIS.

Oreste est ici, croyez-en mes discours ; il y est aussi certainement que vous me voyez.

ÉLECTRE.

Quel délire vous égare, infortunée ! venez-vous donc à la fois insulter à vos maux et aux miens ?

CHRYSOTHÉMIS.

Ah ! j'en jure par les foyers paternels, je suis loin d'un pareil outrage ; mais je vous annonce Oreste comme s'il était présent à nos yeux...

ÉLECTRE.

Malheureuse que je suis !... et de qui tenez-vous cette nouvelle à laquelle vous ajoutez tant de foi ?

CHRYSOTHÉMIS.

Ce n'est point d'un autre, c'est de moi que je tiens les signes évidents qui ont mérité ma confiance.

ÉLECTRE.

Eh ! qu'avez-vous donc vu qui vous en ait tant inspiré ? Qu'avez-vous aperçu qui ait allumé dans votre esprit un feu si hors de saison ?

CHRYSOTHÉMIS.

Au nom des dieux, écoutez-moi, et vous saurez bientôt si mes discours sont insensés ou raisonnables.

ÉLECTRE.

Parlez donc, puisque vous le voulez.

CHRYSOTHÉMIS.

Je ne vous dirai que ce que j'ai vu. A peine avais-je passé l'entrée de l'antique monument où mon père repose, que j'aperçois, vers le haut de la tombe, des flots de lait nouvellement épanchés, et des fleurs de toute espèce attachées en guirlande autour du cercueil. A cet aspect je demeure étonnée ; je regarde autour de moi si personne ne m'observe : assurée que tout est tranquille, je m'approche, je vois à l'extrémité de la tombe des boucles de cheveux nouvellement coupés : infortunée ! à cet aspect, une image que j'ai toujours conservée est venue frapper mon âme ; j'ai cru reconnaître des indices de la présence du plus chéri de tous les mortels, de notre cher Oreste ; je les prends dans mes mains, sans proférer aucune parole qui pût être de mauvais augure, et la joie remplit mes yeux de larmes. J'ai cru, et je le crois encore, qu'une telle offrande ne pouvait venir que de lui. Excepté vous et moi, quel autre que lui eût pu la présenter ? Ce n'est pas moi, je le sais ; ni vous non plus. Eh ! comment l'auriez-vous pu faire, vous à qui il n'est pas permis, même pour invoquer les dieux, de sortir impunément de ce palais ? Pour ma mère, des soins pareils sont bien loin de sa pensée, et une telle action de sa part n'eût pas été secrète. Ah ! c'est Oreste seul qui a pu honorer ainsi la tombe de mon père. O, ma sœur ! rassurez donc vos esprits ; le destin n'est pas toujours constant à persécuter les malheureux. Il nous fut jusqu'à présent bien cruel, et peut-être ce jour va devenir pour nous le gage d'un nouveau bonheur.

ELECTRE.

Insensée ! que je vous plains !

CHRYSOTHÉMIS.

Quoi donc, ce récit ne vous comble pas de joie ?

ELECTRE.

Hélas ! vous ne savez point à quelle erreur votre esprit et vos sens sont livrés.

CHRYSOTHÉMIS.

Quoi ! je ne sais point ce que j'ai vu devant mes yeux ?

ELECTRE.

Il est mort, malheureuse, et tous les secours que vous pouviez en attendre ont péri avec lui ; n'en espérez plus rien.

CHRYSOTHÉMIS.

Hélas ! infortunée ! Et de qui tenez-vous cette nouvelle ?

ELECTRE.

D'un témoin de sa mort.

CHRYSOTHÉMIS.

Où est-il ce témoin ? Dans quel étonnement je demeure plongée !



## ÉLECTRE

ELECTRE.

Il est dans ce palais ; et sa présence, loin d'affliger une mère, est bien douce à ses yeux.

CHRYSOTHÉMIS.

Ah ! malheureuse ! Et quelle main a donc présenté ces offrandes sur le tombeau d'un père.

ELECTRE.

Quelque ami, sans doute, en mémoire d'Oreste, aura rempli ce devoir.

CHRYSOTHÉMIS.

Malheureuse cent fois ! moi qui, n'écoutant que ma joie, m'empressais de vous porter cette nouvelle, j'ignorais l'infortune où nous étions plongées ; et quand j'arrive, je trouve nos peines premières augmentées par des peines récentes.

ELECTRE.

Il n'est que trop vrai ; mais si vous daignez me croire, vous pourrez alléger le poids de tant de maux.

CHRYSOTHÉMIS.

Pourrai-je rappeler les morts à la vie ?

ELECTRE.

Ce n'est pas ce que je veux dire ; mon esprit est loin d'un pareil égarement.

CHRYSOTHÉMIS.

Qu'ordonnez-vous dont je puisse être capable ?

ELECTRE.

D'exécuter ce que je vais vous conseiller.

CHRYSOTHÉMIS.

Si je puis vous être utile, je ne m'y refuserai point.

ELECTRE.

Pensez-y bien. Il n'est point d'heureux succès sans quelque peine.

CHRYSOTHÉMIS.

J'y pense, et je vous seconderais de tout mon pouvoir.

ELECTRE.

Ecoutez donc à présent ce que j'ai résolu d'exécuter. Vous savez que nous n'avons plus d'amis, que le dieu des morts nous les a tous enlevés, qu'enfin nous sommes seules et dans l'abandon. Tant que j'ai vu mon frère plein de jeunesse et de vie, j'espérais qu'il viendrait venger la mort de son père : à présent qu'il n'est plus, c'est sur vous que je jette les yeux, dans l'espoir que vous n'hésitez pas à vous unir à votre sœur pour immoler Egisthe, l'assassin de votre père ; en effet je ne dois plus rien vous dissimuler. Jusqu'à quand demeurerez-vous dans cette paisible indolence ! Quelle espérance peut vous soutenir encore, vous à qui il ne reste plus qu'à pleurer, qu'à gémir le reste de vos jours, privée de l'héritage paternel, et à vieillir loin des douceurs de l'amour

et de l'hymen ? Car ne vous flattez pas qu'il vous soit jamais permis d'en jouir. Egisthe n'est pas assez imprudent pour souffrir qu'il puisse naître de vous ou de moi des enfants, qui un jour assureraient sa perte. Mais, si vous suivez mes conseils, votre premier avantage sera de signaler votre piété envers un père et un frère chéris ; le second, de vous montrer telle que vous êtes née, libre des liens de l'esclavage, et d'obtenir un hymen digne de vous ; car les âmes généreuses ont le privilège d'attirer vers elles tous les regards. Eh, ne voyez-vous point quels éloges, quelle gloire, en suivant mes conseils, vous ferez rejaillir sur vous et sur moi ? Quel citoyen, quel étranger à notre aspect ne nous accueillera point avec ces louanges flatteuses : « Amis, voyez ces deux sœurs qui ont sauvé la maison de leur père, et qui, exposant généreusement leur vie, ont su donner la mort à des ennemis que la fortune avait longtemps favorisés : voilà les dignes objets de notre respect et de notre amour ; celles qu'il faut, pour prix de leur courage, distinguer par des honneurs particuliers au milieu de nos fêtes et de nos assemblées ». Ainsi tous les mortels s'empressant de nous honorer, notre gloire ne saurait périr, pendant notre vie, ni après notre mort. Suivez donc mes conseils, ô ma sœur ; unissez-vous aux vœux d'un père ; joignez-vous à votre frère ; faites cesser mes peines ; faites cesser les vôtres ; et songez que pour des âmes bien nées, c'est une honte de vivre lorsqu'on vit dans l'infamie et dans l'opprobre.

LE CŒUR.

C'est ici que la prudence est d'un grand secours et pour celui qui parle et pour celui qui écoute.

CHRYSOTHÉMIS.

O mes amies ! si avant que de parler quelque égarement n'eût point troublé ses esprits, elle eût conservé autant de prudence qu'elle montre de témérité ; car, dites-moi, ma sœur, où portez-vous vos regards pour vous armer de tant d'audace et m'engager à vous suivre ? Quoi ! ne voyez-vous point et la faiblesse de votre sexe, et la supériorité de vos ennemis ? La fortune chaque jour est fidèle à leurs vœux, tandis qu'elle trahit les vôtres et nous abandonne. Comment donc, voulant assassiner Egisthe, pensez-vous pouvoir impunément exécuter un tel complot ? Craignez que si on vous écoutait, vos discours n'ajoutassent quelques nouveaux malheurs à ceux dont nous sommes accablés. De quoi nous peut servir de former de glorieux projets, et de mourir ensuite d'une mort honteuse ? Ce qu'il y a de plus horrible n'est point de subir la mort, mais de la désirer et de ne pouvoir l'obtenir. J'ose donc vous en supplier, ma sœur, avant que de voir notre perte consommée, et notre maison

détruite sans ressource, modérez vos ressentiments : tout ce que vous m'avez confié, je veux l'oublier, ou ne le regarder que comme des paroles vaines. Mais vous, ma sœur, rappelez votre raison, et dans l'impuissance où vous êtes, apprenez enfin à vous soumettre à ceux qui sont ici les maîtres.

LE CHŒUR.

Cédez à ses conseils ; la prévoyance et la sagesse sont les plus grands biens que les hommes puissent posséder.

ELECTRE.

Je m'attendais à votre réponse : Je savais bien que vous rejetteriez ce que je vous proposais ; mais c'est moi, c'est ma main seule qui se chargera de cette entreprise, et qui ne la laissera pas imparfaite.

CHRYSOTHÉMIS.

Que n'étiez-vous capable de telles pensées, quand on assassina mon père, vous eussiez tout prévenu !

ELECTRE.

J'en étais capable par mon caractère ; mais mon esprit était alors au-dessous de l'entreprise.

CHRYSOTHÉMIS.

Efforcez-vous, ma sœur, de le maintenir longtemps encore dans cette infériorité.

ELECTRE.

Un tel conseil vient d'un cœur qui ne veut point se joindre à moi.

CHRYSOTHÉMIS.

C'est qu'une mauvaise entreprise n'est jamais suivie que d'un mauvais succès.

ELECTRE.

J'envie votre prudence ; mais je hais votre lâcheté.

CHRYSOTHÉMIS.

Je supporterai vos discours, en attendant que vous en teniez de meilleurs.

ELECTRE.

Il ne dépendra pas de moi que votre attente ne soit trompée.

CHRYSOTHÉMIS.

C'est ce que le temps fera connaître.

ELECTRE.

Laissez-moi, puisque je n'ai rien à espérer de vous.

CHRYSOTHÉMIS.

C'est que vous ne voulez rien apprendre de moi.

ELECTRE.

Allez, et de nos débats instruisez votre mère.

CHRYSOTHÉMIS.

Croyez-vous que j'aie pour vous tant de haine ?



ELECTRE.

Voyez cependant à quel déshonneur vous voulez m'amener.

CHRYSOTHÉMIS.

Ce n'est point au déshonneur, mais à la prudence.

ELECTRE.

Quoi ! ce que vous regardez comme juste, je devrai m'y soumettre ?

CHRYSOTHÉMIS.

Quand vous suivrez la raison, vous dirigerez la nôtre.

ELECTRE.

C'est une chose étrange que de parler si bien, et de se conduire si mal.

CHRYSOTHÉMIS.

Le reproche que vous me faites est celui qu'on pourrait vous faire.

ELECTRE.

Quoi donc, ce que je dis ne vous semble-t-il pas conforme à la justice ?

CHRYSOTHÉMIS.

Il est des temps où la justice apporte toujours quelque dommage avec soi.

ELECTRE.

C'est sous de telles lois que je ne veux point vivre.

CHRYSOTHÉMIS.

Si vous suivez votre projet, vous louerez ma prudence.

ELECTRE.

Je le suivrai sans que vous puissiez m'intimider.

CHRYSOTHÉMIS.

Il est donc vrai que mes avis ne peuvent rien sur vous ?

ELECTRE.

C'est que rien n'est plus odieux que de lâches conseils.

CHRYSOTHÉMIS.

Vous rejetez tout ce que je vous dis.

ELECTRE.

Ce n'est pas d'aujourd'hui, c'est depuis longtemps que ma résolution est arrêtée.

CHRYSOTHÉMIS.

Je me retire, puisque vous ne pouvez approuver mes discours, et que je ne puis louer votre conduite.

ELECTRE.

Allez, allez, je ne marcherai jamais sur vos traces, quel que désir que vous en puissiez avoir ; c'est folie de poursuivre ce qu'on ne peut atteindre.

CHRYSOTHÉMIS.

Eh bien ! soyez donc seule sage et sensée autant que vous

croyez l'être : quand vous serez tombée dans le malheur, vous connaîtrez le prix de mes discours.

(*Chrysothémis se retire*).

LE CŒUR.

Pourquoi, voyant dans les airs des oiseaux plus sages que nous, et qui prennent soin de nourrir ceux dont ils ont reçu la vie<sup>1</sup> et des secours, ne les imitons-nous pas ? Mais, j'en atteste les foudres de Jupiter, et la céleste justice, notre ingratitude ne reste pas impunie. O renommée souterraine des morts, fais entendre ta voix lamentable aux Atrides, et raconte-leur tout l'opprobre de leur maison.

Dis les malheurs où elle est plongée ; dis encore que la dissension s'est élevée entre deux sœurs, et ne leur permet plus les douceurs de l'amitié. Electre abandonnée, Electre seule oppose son courage à la tempête ; semblable à la gémissante Philomèle, elle ne cesse de pleurer son père ; elle dédaigne les dangers où elle expose sa vie ; elle est prête à mourir, si elle peut frapper les deux objets de sa haine : fut-il jamais un cœur aussi généreux que le sien ?

Jamais dans l'éclat d'un rang distingué, ma fille, on n'eut le courage d'en laisser ternir la splendeur, en se condamnant à une vie obscure et malheureuse ; et cependant, cette vie pleine d'amertume et de larmes, est celle que vous avez choisie ; et repoussant ce qui vous paraissait contraire à l'honneur, vous avez voulu emporter à la fois un renom de sagesse et de courage.

Puisse votre fortune et votre bras vous élever autant au-dessus de vos ennemis, que vous êtes à présent abaissée au-dessous d'eux ; vous que j'ai vue toujours en butte au plus funeste destin, vous qui conservez avec la piété qu'on doit aux dieux, les sentiments sacrés dont la nature nous a fait une loi.

1. Aristote, l. ix, ch. 43, de l'*Histoire des Animaux*, raconte comme un bruit vulgaire, que les cygognes nourrissent leurs pères ainsi qu'elles en ont été nourries. C'était une opinion reçue en Grèce parmi le peuple, et qui avait suffi pour établir une dénomination particulière tirée du nom de la cygogne, et dont l'objet était de caractériser les soins que les enfants rendaient à leur père.

## ACTE IV

### SCÈNE PREMIÈRE.

ORESTE, PYLADE, ÉLECTRE, LE CHŒUR.

ORESTE.

Filles d'Argos, nous a-t-on bien instruits ? sommes-nous en effet arrivés où nous voulions aller ?

LE CHŒUR.

Quel dessein conduit ici vos pas ? que cherchez-vous ?

ORESTE.

La demeure d'Égisthe ; nous la demandons depuis longtemps.

LE CHŒUR.

Elle est devant vos yeux ; celui qui vous l'indiqua ne vous a point trompés.

ORESTE.

Qui de vous pourrait aller dans ce palais annoncer notre arrivée, qu'on y désire depuis longtemps ?

LE CHŒUR, *montrant Electre.*

C'est elle, si c'est aux plus proches parents de se charger de ce message.

ORESTE.

Allez donc, et en entrant dites que des Phocéens demandent Égisthe.

ELECTRE.

Infortunée que je suis ! N'apportez-vous point des indices qui confirment le récit que nous avons entendu ?

ORESTE.

Je ne sais de quel récit vous voulez parler ; mais un vieillard, qu'on nomme Strophius<sup>1</sup>, m'a chargé de ce message concernant Oreste.

ELECTRE.

Quel est-il ce message ? Mes sens sont glacés d'effroi.

1. Roi de Crissa, et père de Pylade, chez qui Oreste était demeuré caché, après avoir été sauvé par Electre.



## ÉLECTRE

ORESTE.

Dans cette urne légère que vous voyez, nous apportons les faibles restes de ce prince qui n'est plus.

ELECTRE.

Malheureuse ! Il n'est donc que trop véritable, je vois sans en pouvoir douter le triste objet de ma douleur !

ORESTE.

Si vous déplorez les malheurs d'Oreste, sachez que ce vase enferme tout son corps.

ELECTRE.

O étranger ! Au nom des dieux, s'il est vrai que cette urne le renferme, permettez-moi de la prendre en mes mains ; que je puisse, arrosant sa cendre de mes pleurs, gémir sur mon infortune, sur la sienne, et sur celle de notre maison.

ORESTE, *à sa suite.*

Approchez, et remettez-lui ce vase : quelle qu'elle puisse être, ce n'est point comme ennemie qu'elle nous fait une pareille demande, et le sang ou l'amitié l'unit sans doute avec nous.

ELECTRE, *prenant l'urne.*

Restes derniers du mortel que j'ai le plus aimé, cher Oreste ! Combien l'état où je te reçois est loin des espérances que j'avais quand je t'éloignai de ces lieux ! Tu n'es plus à présent qu'une cendre vaine que je porte en mes bras ; et lorsque je t'envoyai hors de ce palais, cher enfant, tu étais tout brillant de force et de santé. Ah ! Que n'ai-je perdu la vie avant de t'avoir dérobé au trépas pour t'envoyer dans une terre étrangère ! Tu serais mort en ce funeste jour, mais du moins tu aurais été renfermé dans le tombeau de ton père. Aujourd'hui fugitif et banni, tu meurs loin de ton pays, loin des bras de ta sœur. Malheureuse que je suis ! Mes mains n'ont point répandu sur ton corps les eaux lustrales ! Je n'ai point recueilli sur ton bûcher ce déplorable poids de tes cendres : des mains étrangères t'ont rendu ce triste devoir. Infortuné ! Tu reviens dans mes bras, et tu n'es plus qu'un poids léger dans une urne légère. Malheureuse ! Que sont devenus les soins que je pris de ton enfance, ces soins habituels qui me coûtaient de si douces peines ? Car tu n'étais pas alors plus cher au cœur de ta mère que tu l'étais au mien. Aussi je ne me reposais sur personne du soin de ta nourriture ; c'était moi qui m'en étais chargée ; c'était moi que tu nommais toujours ta sœur. Hélas ! Tout avec toi a disparu dans un jour : ta mort, comme un funeste orage, m'a tout ravi dans un moment. Mon père est mort, tu péris, et je meurs. Nos ennemis triomphent ; une mère, une marâtre, s'enivre de

joie ; et cependant combien de fois tes secrets messages m'avaient-ils promis que tu viendrais la punir ! Mais une divinité, ennemie de tes jours et des miens, nous a ravi cette vengeance ; c'est elle qui, au lieu de ces traits chéris dont ton image occupait ma pensée, m'envoie une ombre et une cendre vaine. Hélas ! Hélas ! Déplorables restes ! Quel funeste retour ce dieu cruel t'a procuré ! C'est toi, mon cher frère, c'est toi qui reviens ainsi pour m'ôter, pour m'arracher la vie ! Reçois-moi donc dans ton dernier séjour, joins une ombre à une ombre ; que nous puissions à jamais l'habiter ensemble. Tant que tu vis la lumière, j'aimais à la partager avec toi : à présent je ne souhaite plus que le trépas pour partager ton tombeau : les morts ne sont plus malheureux.

LE CHŒUR.

Songez, Electre, songez que votre père était mortel, qu'Oreste l'était aussi ; modérez donc vos gémissements : la mort est un tribut que nous devons tous payer.

ORESTE, *à part.*

Hélas ! Que lui dirai-je ? Quels discours lui dois-je adresser dans le trouble où je suis ? Je ne puis plus commander à mes transports.

ELECTRE.

Quelle peine vous tourmente, et d'où vient ce langage ?

ORESTE.

Quoi ! c'est Electre que je vois, cette Electre si renommée !

ELECTRE.

Elle-même, et dans un état bien misérable.

ORESTE.

Hélas ! affreuse destinée !

ELECTRE.

Etranger, qui vous fait ainsi gémir sur mon infortune ?

ORESTE.

Princesse déplorable ! Dans quel état d'avilissement et de profanation elle est réduite !

ELECTRE.

Voilà cependant mon sort, voilà le sort affreux d'Electre.

ORESTE.

Quelle vie malheureuse, sans époux et sans secours !

ELECTRE.

Pourquoi donc, étranger, me regardez-vous ainsi en soupirant ?

ORESTE.

Je ne connaissais pas encore tous mes malheurs.

ELECTRE.

Et comment avez-vous appris à les connaître ?

ORESTE.

Par l'aspect des maux dont je vous vois accablée.

ELECTRE.

Vous n'en voyez cependant qu'une faible partie.

ORESTE.

Peut-il en être de plus cruels à mes yeux ?

ELECTRE.

Sans doute, lorsque je passe mes jours avec les meurtriers...

ORESTE.

Les meurtriers ! De qui ?... Quelle horreur m'allez-vous annoncer ?

ELECTRE.

De mon père ; et la nécessité m'a réduite à être leur esclave.

ORESTE.

Et qui d'entre les mortels vous y a pu contraindre ?

ELECTRE.

Une mère, trop indigne de ce nom.

ORESTE.

Et qu'a-t-elle employé ? La violence, ou les persécutions journalières ?

ELECTRE.

Les persécutions, la violence, et tous les tourments imaginables.

ORESTE.

Et vous n'avez point d'ami qui s'y oppose, qui vienne vous secourir ?

ELECTRE.

Non. Je n'en eus qu'un seul, et c'est celui dont vous m'apportez la cendre.

ORESTE.

O trop infortunée princesse, que votre vue excite ma pitié !

ELECTRE.

Hélas ! De tous les mortels vous êtes le seul qui ayez eu pitié de moi.

ORESTE.

Aussi suis-je le seul qui soit venu pour prendre part à vos peines.

ELECTRE.

De quels lieux ? Eh quoi ! Le sang vous unit-il avec nous ?

ORESTE.

Je vous le dirais, si j'étais sûr de la bienveillance de celles qui nous écoutent.



ELECTRE.

Vous pouvez y compter, elles me sont attachées.

ORESTE.

Laissez cette urne ; je vais tout vous apprendre.

ELECTRE.

Etranger, au nom des Dieux, gardez-vous de me l'enlever.

ORESTE.

Croyez-moi, vous n'aurez pas lieu de vous en repentir.

ELECTRE.

Ah ! Ne me privez pas du bien qui m'est le plus cher<sup>1</sup>.

ORESTE.

Je ne souffrirai pas...

ELECTRE.

Infortunée que je suis ! Mon cher Oreste ! Quoi ! Je serais privée du monument où tu reposes ?

ORESTE.

Supprimez ce funeste langage, votre douleur est sans fondement.

ELECTRE.

Quoi ! c'est sans fondement que je gémiss sur un frère qui n'est plus !

ORESTE.

Il ne vous convient plus de tenir ce langage.

ELECTRE.

Suis-je donc indigne d'une si chère ombre ?

ORESTE.

Vous êtes digne de tout ; mais ce n'est pas...

ELECTRE.

N'ai-je point dans mes mains la cendre d'Oreste ?

ORESTE.

Ce n'est point celle d'Oreste ; elle n'en a que le nom.

ELECTRE.

Et dans quels lieux est le monument de cet infortuné ?

ORESTE.

Il n'en a point : les vivants n'ont point de tombeau.

ELECTRE.

Ah, ciel ! qu'avez-vous dit ?

ORESTE.

La vérité.

ELECTRE.

Il est vivant !

1. Le grec dit : *par votre menton* : Electre, suivant la manière des suppliants, portait en ce moment la main au menton d'Oreste.

ORESTE.

Si je le suis.

ELECTRE.

Quoi! seriez-vous Oreste?

ORESTE.

Jetez les yeux sur l'anneau de mon père, et voyez s'il vous reste encore quelque doute.

ELECTRE.

O lumière à jamais chérie!

ORESTE.

Ah! bien chérie, sans doute!

ELECTRE.

O douce voix, tu es enfin venue...

ORESTE.

C'est elle-même.

ELECTRE.

C'est toi, cher Oreste, que j'embrasse!

ORESTE.

Puissiez-vous posséder ainsi tous les objets de vos désirs.

ELECTRE.

O mes chères compagnes, citoyennes de Mycènes, voyez enfin Oreste qu'un stratagème a fait périr pour le rendre à la vie.

LE CHŒUR.

Nous le voyons, ma fille; et ce bonheur inattendu fait couler de nos yeux des larmes de joie.

ELECTRE.

O fils, ô rejeton d'un père si chéri! te voilà donc enfin arrivé! je t'ai retrouvé, tu es revenu, tu revois ceux que tu avais désiré revoir!

ORESTE.

C'est moi-même qui suis devant vos yeux; mais gardez le silence.

ELECTRE.

Comment?

ORESTE.

Le silence est important, craignez qu'on ne vous entende en ce palais.

ELECTRE.

Ah! j'en jure par Diane, par cette déesse toujours vierge, je n'ai plus rien à redouter. Ce palais n'est rempli que d'une vaine troupe de femmes.

ORESTE.

Prenez garde, vous savez que Mars se trouve quelquefois parmi les femmes: vous ne l'avez que trop éprouvé.

ELECTRE.

Hélas ! hélas ! tu remets sans voile devant mes yeux tous les maux que j'ai soufferts, ces maux que rien ne peut effacer, que rien ne pourra bannir de ma mémoire.

ORESTE.

J'en connais l'étendue : un jour, plus à loisir, vous en entretiendrez votre frère.

ELECTRE.

Il n'est point de temps, il n'en est point où je ne puisse les publier avec justice, puisque ma voix enfin a recouvré sa liberté.

ORESTE.

Je l'avoue ; mais songez à la conserver.

ELECTRE.

Que faut-il faire ?

ORESTE.

Ne pas trop parler de ce que les circonstances nous ordonnent de taire.

ELECTRE.

Eh ! qui pourrait avec raison m'imposer silence, quand tu reparais à mes yeux, quand je te vois, contre toute apparence, contre tout espoir ?

ORESTE.

Je suis revenu vers vous lorsque les dieux ont ramené mes pas.

ELECTRE.

Ciel ! quel bonheur ! quelle félicité plus grande tu viens de m'annoncer encore ! un dieu t'a conduit en ce palais ! ah ! sans doute, c'est une faveur digne d'un immortel.

ORESTE.

Il m'en coûte de contraindre votre joie en ces moments ; mais c'est à présent même que je crains de vous y voir trop abandonnée.

ELECTRE.

O toi, qui par un retour si longtemps désiré, viens enfin de te montrer à mes yeux, daigne, après les maux que j'ai soufferts...

ORESTE.

Que voulez-vous ?

ELECTRE.

Ne me pas priver des transports que me cause une si chère vue.

ORESTE.

Ah ! loin de vous en priver, je ne le pardonnerais point à qui voudrait l'entreprendre.

ELECTRE.

Tu les approuves donc ?



ORESTE.

Eh ! le puis-je autrement ?

ELECTRE.

O mes amis ! quoi ! j'aurai entendu cette voix que je n'espérais plus entendre, et je pourrais en l'écoutant, ne point faire éclater mes transports et mes cris !... Mon frère, enfin, je te possède, tu reparais avec ces traits si chers, dont au milieu des plus grands maux je conservais encore l'image.

ORESTE.

Laissons des discours superflus ; ne me parlez point des cruautés d'une mère ; ne me dites point comme Egisthe épuise les trésors de la maison paternelle, les disperse et les consume : le moment n'est guère propre à un pareil entretien ; dites-moi plutôt ce qui convient aux circonstances ; dites comment, nous tenant cachés, ou nous montrant à découvert, nous pourrons pénétrer dans ce palais, et y faire cesser la joie insolente de nos ennemis : comment, lorsque nous y entrerons, vous pourrez empêcher que la gaieté peinte sur votre visage, ne vous trahisse aux yeux de votre mère. Recommencez à gémir, comme vous faisiez auparavant, sur ma mort faussement annoncée ; et lorsque la fortune aura favorisé notre entreprise, alors nous ferons éclater en liberté notre bonheur et nos transports.

ELECTRE.

O mon frère ! je ne puis vouloir que ce que vous voulez ; c'est de vous que je tiens ma joie, elle n'est point à moi, et je ne voudrais pas, au prix du plus grand bien, vous causer la moindre peine ; ce serait mal servir le dieu qui nous assiste aujourd'hui. Mais vous savez ce qui se passe dans ce séjour, pourriez-vous l'ignorer ? Sans doute on vous a dit qu'Egisthe est absent, et que ma mère est dans le palais. Ne craignez point qu'elle aperçoive sur mon visage le sourire du bonheur ; une haine invétérée a trop bien desséché mon cœur ; et depuis que je vous ai vu, je ne puis encore m'empêcher de mêler des larmes à ma joie. Et comment pourrais-je m'en abstenir, moi qui, dans le même jour, vous ai vu mort et vivant ? Ce retour inattendu a tellement frappé mes esprits, que si on me disait que mon père est revenu à la lumière, je le croirais sans peine, et ce ne serait plus à mes yeux un prodige. Mais puisqu'enfin un si heureux retour vous a rendu à nos vœux, conduisez-nous comme vous le souhaitez. Si j'eusse été seule, mon choix était fait ; j'aurais su glorieusement ou me délivrer, ou périr.

ORESTE.

Encore une fois, gardez le silence ; j'entends quelqu'un sortir de ce palais.

ELECTRE.

Allez, étrangers ; portez dans cette demeure ce qu'on va s'empreser d'y recevoir, mais ce qu'on ne recevra pas sans douleur.

## SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, LE GOUVERNEUR D'ORESTE

LE GOUVERNEUR.

Imprudents ! insensés que vous êtes ! la vie n'est-elle donc plus rien pour vous ? Votre esprit est-il assez aveuglé pour ne pas voir que vous n'êtes pas seulement aux approches, mais au milieu des plus grands périls ? Ah ! si je n'avais eu soin de veiller à cette porte, il y a déjà longtemps que vos projets eussent pénétré ici avant vous : j'ai eu soin d'écarter de vous ce malheur. Laissez donc enfin les longs discours, et ces cris de joie immodérés ; entrez, dans la circonstance où vous êtes, c'est vous perdre que de différer. Voici le moment d'agir.

ORESTE.

Comment dans ce palais tout est-il disposé pour me recevoir ?

LE GOUVERNEUR.

Bien ; puisqu'en effet il vous suffit d'y être inconnu.

ORESTE.

Vous avez sans doute annoncé que je n'existais plus.

LE GOUVERNEUR.

Soyez sûr qu'on vous croit au nombre des morts.

ORESTE.

Et ils s'en applaudissent ? Quels sont donc leurs discours ?

LE GOUVERNEUR.

Le projet achevé, je pourrai vous le dire : pour le moment leur situation est à la fois heureuse d'un côté, et terrible de l'autre.

ELECTRE.

Quel est cet étranger, mon frère ? au nom des dieux, daignez m'en instruire.

ORESTE.

Vous ne vous le rappelez point ?

ELECTRE.

Mon esprit n'en conserve aucune idée.

ORESTE.

Vous ne reconnaissez point celui à qui vos mains m'ont confié ?

ELECTRE.

Qui donc ? que dites-vous ?

ORESTE.

Celui que votre prévoyance choisit pour me conduire en secret au pays des Phocéens ?

ELECTRE.

Quoi ! c'est lui ; c'est cet ami qui, depuis la mort de mon père, m'est seul resté fidèle !

ORESTE.

C'est lui-même : n'en demandez pas davantage.

ELECTRE.

O douce et consolante vue ! cher et unique sauveur de la race d'Agamemnon, comment êtes-vous venu ? Quoi, c'est vous-même, vous qui avez dérobé mon frère à tant de périls ! Que vos mains me sont précieuses ! Que vos pieds ont bien servi mes vœux ! pourquoi vous être si longtemps caché à mes regards ? comment, sans vous faire connaître, m'avez-vous accablée par vos discours, tandis que vous m'apportiez une si douce joie ? Salut, ô mon père ! car c'est un autre père que je crois voir en vous, salut. Vous avez été pour moi dans un même jour, et le plus odieux et le plus cher des mortels.

LE GOUVERNEUR.

Il suffit, Electre ; croyez-moi, vous aurez assez de jours et de nuits pour achever vos entretiens, et donner un libre cours à vos sentiments. Tout ce que je puis vous dire à vous deux qui m'écoutez : voici le moment d'agir ; Clytemnestre est seule, aucun homme en cet instant ne se montre en ce palais ; songez, si vous différez encore, que vous aurez bientôt à combattre des adversaires plus redoutables et plus nombreux.

ORESTE.

Laissons ces longs discours ; Pylade, agissons. Entrons, après avoir embrassé les statues des dieux paternels qui habitent ces portiques.

ELECTRE.

Apollon, entends leur prière, entends surtout ma voix, toi dont souvent mes suppliantes mains, autant que je l'ai pu, ont enrichi ton autel : à présent, dieu souverain, en t'offrant le peu que je possède, je te supplie, je t'implore, je tombe à tes genoux ; daigne, par ton heureux secours, appuyer nos projets ; montre aux hommes quel est le prix que les dieux réservent à l'impiété.



LE CHŒUR *seul.*

Voyez de quel côté s'élançe l'invincible dieu Mars, soufflant le sang et le carnage. Elles s'avancent ces furies inévitables qui poursuivent les attentats, elles pénètrent dans l'intérieur du palais. L'accomplissement des présages de mon esprit ne sera pas longtemps suspendu.

Le vengeur des morts, armé d'un fer nouvellement aiguisé, s'avance d'un pied trompeur dans ce séjour, dans cette antique demeure d'un père. Le fils de Maïa, Mercure, enveloppant de ténèbres son stratagème, le conduit au terme de sa route; il est près d'arriver.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

## ACTE V

---

### SCÈNE PREMIÈRE.

ÉLECTRE, ORESTE, CLYTEMNESTRE, LE CHŒUR.

ELECTRE.

O mes amies, ils achèvent en ce moment leur entreprise, demeurez en silence.

LE CHŒUR.

Comment donc ? que font-ils ?

ELECTRE.

Elle prépare l'urne pour la porter dans la tombe ; ils sont à côté d'elle.

LE CHŒUR.

Et vous êtes sortie ! à quel dessein ?

ELECTRE.

Pour épier Egisthe, et empêcher qu'il ne revienne sans être aperçu.

### SCÈNE II

LES PRÉCÉDENTS, CLYTEMNESTRE.

CLYTEMNESTRE, *derrière le théâtre.*

Ciel ! ô ciel ! ô palais privé de mes amis et rempli d'assassins !

ELECTRE.

Quelqu'un ici jette des cris : mes amies, ne les entendez-vous pas ?

LE CHŒUR.

J'entends des cris funestes, et qui font frémir.

CLYTEMNESTRE, *derrière le théâtre.*

Malheureuse que je suis ! hélas ! Egisthe, où êtes-vous ?

ELECTRE.

Ecoutez, les cris redoublent.

CLYTEMNESTRE, *derrière le théâtre.*

O mon fils, mon fils ! prends pitié de ta mère.

ELECTRE.

Vous n'en eûtes pas pour lui, ni pour son père.

LE CHŒUR.

O ville ! ô race infortunée ! voici le jour où ton destin s'achève.

CLYTEMNESTRE, *derrière le théâtre.*

O ciel ! je suis frappée !

ELECTRE.

Redouble, si tu peux.

CLYTEMNESTRE, *derrière le théâtre.*

O ciel ! encore !

ELECTRE.

Ah ! qu'Egisthe n'est-il percé du même coup !

LE CHŒUR.

Les imprécations sont accomplies. Ceux qui étaient dans le tombeau sont revenus à la lumière : les morts ont à grands flots versé le sang de leurs assassins.

### SCÈNE III.

ÉLECTRE, ORESTE, LE CHŒUR.

ELECTRE.

Les voici : leur main dégoutte du sang de la victime immolée par le fer. Eh bien, Oreste, que dirai-je... comment a réussi...

ORESTE.

Tout a bien réussi dans ce palais, si Apollon a bien prophétisé ; elle a expiré, la malheureuse ; ne craignez plus de vous voir outragée par l'orgueil d'une mère.

LE CHŒUR.

Faites silence, j'aperçois Egisthe.

ELECTRE.

O mes enfants, retirez-vous. Le voyez-vous qui s'approche : il rentre dans ses murs tout triomphant de joie.

LE CHŒUR.

Retirez-vous au plus tôt vers le portique : vous avez réussi, songez à réussir encore.

ORESTE.

Rassurez-vous. Nous allons achever comme vous le désirez.



ÉLECTRE

ELECTRE.

Hâtez-vous.

ORESTE.

M'y voici arrivé.

ELECTRE.

J'aurai soin de tout ici.

LE CHŒUR.

Songez, pour le précipiter en aveugle vers le combat que lui prépare la justice, de ne lui adresser que quelques mots doux et modestes.

## SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS, ÉGISTHE.

EGISTHE.

Qui de vous pourra me dire où sont ces Phocéens, qui, dit-on, nous ont annoncé qu'Oreste était mort dans un combat de chars ? (*Il s'adresse à Electre*). Ce sera vous, sans doute, vous-même, vous qui, jusqu'à présent, avez fait éclater tant de hardiesse, et qui, comme plus intéressée à cette mort, devez mieux savoir et me dire ce que je veux apprendre.

ELECTRE.

Je le sais, en effet, et comment pourrais-je l'ignorer ? serais-je donc étrangère à des malheurs si sensibles pour moi ?

EGISTHE.

Où sont ces Phocéens, il faut m'en instruire.

ELECTRE.

Dans ce palais : ils y ont trouvé une amie qui leur a donné l'hospitalité.

EGISTHE.

Ont-ils annoncé comme une vérité qu'Oreste était mort ?

ELECTRE.

Ils ne l'ont pas seulement annoncé, ils l'ont fait voir.

EGISTHE.

Puis-je aussi m'en instruire par mes yeux ?

ELECTRE.

Vous pouvez jouir de ce spectacle, qu'on ne saurait guère vous envier.

EGISTHE.

Combien vos paroles, contre votre ordinaire, me causent de joie !

ELECTRE.

Goûtez donc cette joie, si vous croyez avoir lieu d'en ressentir.

EGISTHE.

Qu'on fasse silence, et que ces portes s'ouvrent aux regards des habitants de Mycènes et d'Argos : si quelqu'un d'entre eux avait pu se livrer à de vaines espérances, qu'il sache, en voyant le cadavre d'Oreste, se soumettre au frein de mon autorité, et ne pas attendre pour devenir sage que mon bras vengeur l'y ait contraint.

ELECTRE.

Ah ! j'en donne bien l'exemple ; le temps m'a rendue trop prudente pour ne pas me soumettre aux volontés de mes maîtres.

## SCÈNE V.

ORESTE, PYLADE, LE GOUVERNEUR, SUITE, ÉLECTRE,  
LE CHOEUR, EGISTHE.

EGISTHE.

O Jupiter ! Quel heureux spectacle est étalé devant mes regards ! Je le dis sans blesser l'envie : mais si Némésis est présente, je me tais. Levez le voile qui le cache à mes yeux, qu'il puisse, au nom du sang qui nous lie, recevoir de moi le tribut de mes larmes.

ORESTE.

Levez vous-même ce voile ; c'est à vous, non à moi, qu'il convient de contempler ces déplorables restes, en leur adressant les regrets de l'amitié.

EGISTHE.

J'approuve vos raisons, et je m'y rends. Cependant faites venir Clytemnestre, si elle est dans ce palais.

ORESTE.

Elle est près de vous, ne la cherchez point ailleurs.

EGISTHE, *soulevant le voile.*

O ciel ! que vois-je !

ORESTE.

D'où naît votre frayeur ? Qui peut causer votre surprise ?

EGISTHE.

Quelles mains ont dressé ces embûches où je suis tombé ? Malheureux que je suis !

## ÉLECTRE

ORESTE.

Quoi ! Ne t'es-tu pas encore aperçu que tu parles à des vivants comme s'ils étaient morts ?

EGISTHE.

Ah ! j'entends trop bien ce discours, et ce ne peut être un autre qu'Oreste qui me tienne ce langage.

ORESTE.

Comment t'es-tu trompé si longtemps, toi qui excelles dans l'art de la divination ?

EGISTHE.

Infortuné ! C'est fait de moi. Laisse-moi du moins te parler encore un moment.

ELECTRE.

Mon frère, au nom des dieux, ne le souffrez point, ne lui permettez pas de plus longs discours. Lorsqu'un homme est prêt à mourir, quel avantage y a-t-il pour lui d'obtenir un délai mêlé d'amertume ? Hâtez-vous de l'immoler et de l'abandonner, loin de nos regards, à ceux qui doivent l'ensevelir<sup>1</sup> ainsi qu'il le mérite : c'est l'unique dédommagement des maux que j'ai si longtemps soufferts.

ORESTE.

Allons, et sans différer, entre dans ce palais ; il ne s'agit plus de discourir, mais de mourir.

EGISTHE.

Pourquoi me forcer d'entrer dans ce palais ? Si ma mort est une action si belle, pourquoi chercher les ténèbres ? Pourquoi ne pas m'immoler à l'instant ?

ORESTE.

Cesse de commander : va expirer au même lieu où tu as égorgé mon père.

EGISTHE.

Il faut donc que ce triste séjour soit témoin des maux présents et des maux à venir réservés aux Pélopidés ?

ORESTE.

Oui, des tiens ; et tu verras que je ne suis pas un mauvais prophète.

EGISTHE.

Ce talent dont tu te vantes, n'était pas celui de ton père<sup>2</sup>.

ORESTE.

Ah ! c'est trop de discours ; tu veux retarder ton supplice, mais marche.

1. En abandonnant son corps aux chiens et aux vautours, c'est ce que désigne l'expression d'Electre.

2. Egisthe, conservant son caractère, brave encore Oreste, en lui remettant sous les yeux le meurtre de son père.



Conduis mes pas.  
EGISTHE.

Marche devant moi.  
ORESTE.

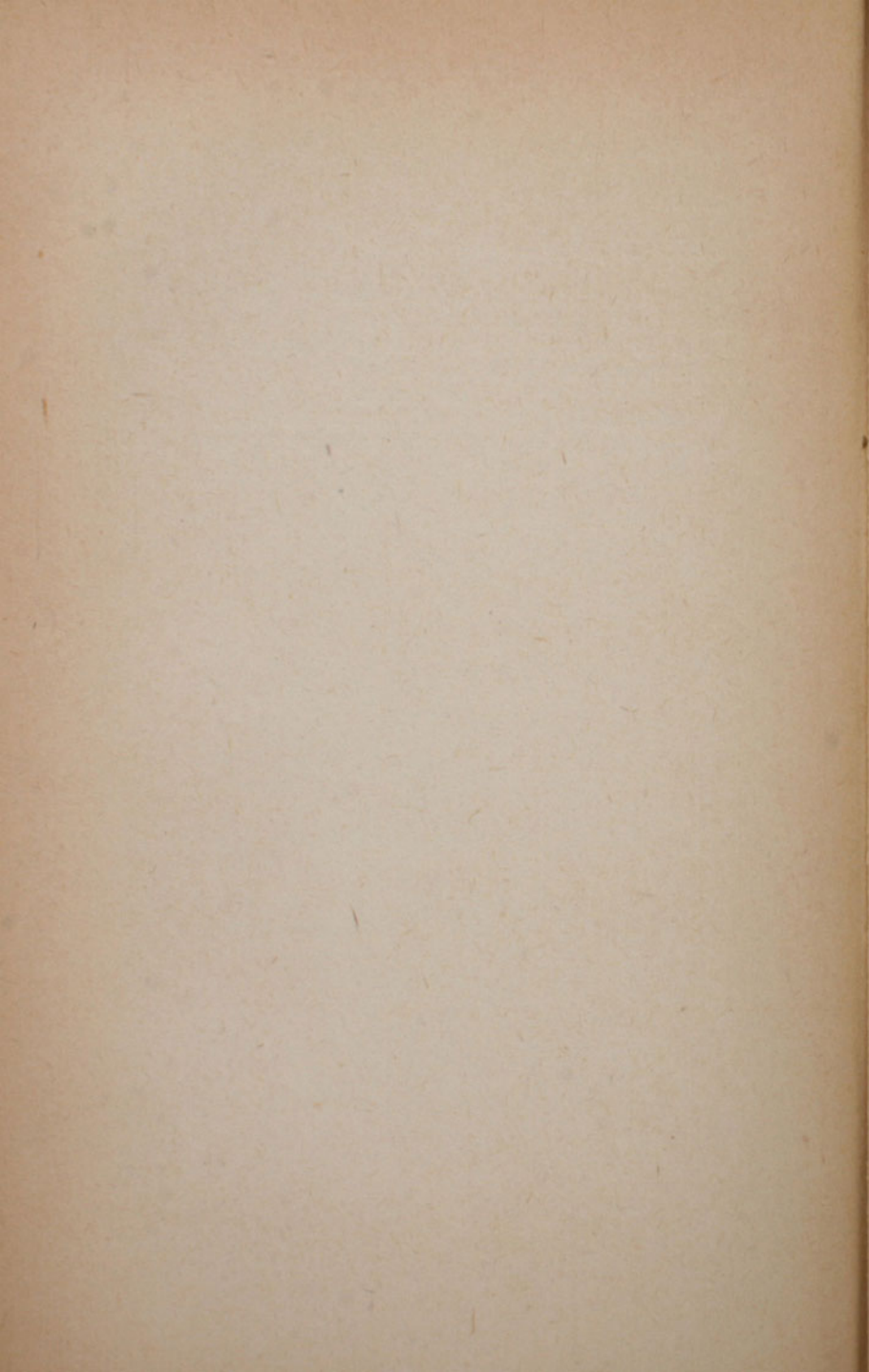
Crains-tu que je ne t'échappe ?  
EGISTHE.

ORESTE.  
Je veux te refuser la satisfaction que tu demandes, pour donner plus d'amertume à ton trépas : la mort devrait être le prix de quiconque ose transgresser les lois ; les crimes alors seraient moins nombreux.

LE CHŒUR.

O race d'Atrée, combien de maux vous avez soufferts avant d'avoir enfin, par ce coup heureux, recouvré votre liberté !

FIN.



# LES TRACHINIENNES

*Tragédie*





## AVANT - PROPOS

Le sujet de cette pièce est la mort d'Hercule et la scène est supposée à Trachine, ville de la Thessalie ; comme le Chœur est une assemblée de jeunes filles du pays, la pièce en a tiré son nom.

Déjanire seule ouvre la scène en faisant un tableau détaillé de ses propres infortunes ; elle fait connaître qu'elle se trouve reléguée loin de sa patrie, à Trachine, avec ses fils, et c'est sur cet exil qu'elle soupire. Il lui devient d'autant plus dur, qu'elle ne sait depuis plus d'une année ce qu'est devenu Hercule. Un écrit qu'il lui a laissé en partant augmente encore son inquiétude.

Sur cela il paraît une de ses femmes qui, pour soulager sa douleur, se hasarde à lui donner le conseil d'envoyer Hyllus, fils aîné d'Hercule, chercher les traces de son père.

Hyllus revient dans le palais, après avoir été lui-même s'informer du sort de son père ; ce sont les informations qu'il a recueillies qu'il rapporte ensuite à sa mère. Mais l'arrivée d'un message annonçant à Déjanire que son époux revient comblé de gloire lui donne la joie la plus vive. Le Chœur partage les sentiments de sa reine. Le spectacle des jeunes captives amenées par Lichas, officier d'Hercule, augmente encore cette joie. La manière dont Déjanire interroge la jeune Iole qui se trouve parmi les captives, la part qu'elle prend à sa situation, servent à augmenter l'intérêt que les spectateurs ont pris à l'épouse d'Hercule. La joie de Déjanire, et la bienveillance qu'elle fait paraître, vont rendre plus sensibles les coups affreux dont elle sera frappée quand le messager lui apprendra que cette jeune fille est l'amante d'Hercule. Déjanire presse Lichas de l'instruire des desseins d'Hercule sur Iole ; maîtresse, en quelque sorte, de sa douleur, elle ne veut employer contre Hercule qu'un philtre amoureux dont elle espère les plus grands succès. Mais Hyllus vient raconter les terribles effets de ce prétendu philtre envoyé par Déjanire ; et cette malheureuse épouse, qui voit le mal qu'elle a fait par le stratagème innocent qu'elle avait employé, se retire sans rien répondre, mais absorbée dans une douleur muette qui fait assez présumer tout ce qui doit arriver. Alors

la tragédie s'avance et marche d'horreurs en horreurs. On apprend la manière affreuse dont Déjanire a fini ses jours. Ce ne sont plus actuellement des récits douloureux qui vont occuper le spectateur, c'est le spectacle même des plus affreux tourments auxquels le plus grand des héros est en proie.

---

## PERSONNAGES

HERCULE.

DÉJANIRE, épouse d'Hercule.

HYLLUS, fils d'Hercule et de Déjanire.

UN VIEILLARD, trachinien.

LICHAS.

LA NOURRICE de Déjanire.

UNE ESCLAVE de Déjanire.

UN MESSAGER.

LE CHOEUR, composé de jeunes filles de Trachine.

*La scène est à Trachine, ville de Thessalie.*



# LES TRACHINIENNES

TRAGÉDIE

---

## ACTE PREMIER

---

### SCÈNE PREMIÈRE.

DÉJANIRE, UNE ESCLAVE.

DÉJANIRE.

C'est une maxime reçue depuis longtemps parmi les hommes, que personne, avant sa dernière heure, ne peut savoir si sa vie a été heureuse ou malheureuse ; pour moi je sais trop bien, même avant de descendre chez les morts, que la mienne n'est que douleur et qu'infortune ; moi qui, nourrie dans les murs de Pleuron<sup>1</sup>, au palais de mon père Œnée, redoutais le joug de l'hymen plus qu'aucune femme d'Étolie ! En effet, j'avais pour amant le fleuve Achéloüs<sup>2</sup>, qui, sous trois formes différentes, venait me demander à mon père ; tantôt sous l'aspect d'un taureau superbe, tantôt sous celui d'un serpent à longs replis tachetés, tantôt enfin avec le corps d'un homme et la tête d'un bœuf : des torrents d'eau vive sortaient de sa barbe touffue, ainsi que d'une source abondante. Dans l'attente d'un pareil hymen, malheureuse ! je faisais des vœux pour mourir avant que

1. Ville d'Étolie.

2. Achéloüs, roi d'Étolie, fut, dit-on, noyé dans le Thoas, fleuve qui prend sa source au Pinde et partage l'Étolie et l'Acarnanie, auquel il donna son nom.

d'être réduite à partager sa couche ; et cependant cet instant fatal était arrivé, quand l'illustre fils de Jupiter et d'Alcmène<sup>1</sup> parut à mes regards satisfaits, et combattant contre Achéloüs, me délivra de ses poursuites. Que d'autres fassent le récit de ce combat, s'ils ont pu sans frémir en être spectateurs ; pour moi je ne pourrais jamais en raconter les circonstances, tant mes esprits étaient confondus et troublés, par la crainte que ma beauté ne me coûtât bien des maux. Enfin Jupiter, qui préside aux combats, couronna cette lutte d'un succès heureux, si je puis le nommer ainsi, moi qui, devenue le prix et l'épouse d'Hercule, nourris au fond de mon cœur de continuelles alarmes pour cet époux. Chaque nuit repousse et ramène tour à tour de nouvelles inquiétudes. J'ai mis au jour plusieurs gages de sa tendresse ; mais il n'est guère pour eux que ce qu'est un laboureur pour un champ éloigné dont il devient propriétaire, et qu'il ne visite qu'au temps des semences et de la moisson. A peine rentré dans sa maison, il en sort pour consacrer sa vie au service de je ne sais quel roi. Maintenant que ses travaux semblent finis, mes alarmes n'ont fait que s'accroître encore ; car depuis le jour qu'il ôta la vie à Iphitus, obligées de chercher un asile à Trachine, nous y vivons auprès de l'hôte secourable<sup>2</sup> qui nous a reçues ; mais personne n'a pu savoir en quels lieux Hercule a porté ses pas. Il a disparu en me laissant dans le cœur des douleurs amères, et j'ai lieu de soupçonner qu'il n'est pas lui-même exempt de peines ; car ce n'est pas depuis un jour, c'est depuis quinze mois que je n'en reçois aucunes nouvelles. Quelque affreux malheur lui est survenu. Voilà l'écrit qu'il m'a laissé en partant ; combien, depuis que je l'ai reçu, n'ai-je pas prié les dieux qu'il ne me devint pas funeste !

#### L'ESCLAVE.

O ma maîtresse ! ô Déjanire ! je vous ai déjà vue souvent versant des larmes amères sur la longue absence d'Hercule ; cependant s'il est permis à une esclave de donner des conseils à ses maîtres, si je puis parler enfin, comment ayant près de vous plusieurs enfants dont vous êtes mère, n'en envoyez-vous pas quelqu'un à la recherche de votre époux, et Hyllus, entre autres, si (comme on doit le penser) il prend quelque intérêt au bonheur d'un père ? Mais le voici lui-même qui rentre au palais à pas pressés. Si mes conseils ne vous semblent point déplacés, voilà le moment d'en faire usage auprès de lui.

1. Hercule.

2. Célyx, neveu d'Amphytrion.

## SCÈNE II.

DÉJANIRE, HYLLUS, UNE ESCLAVE.

DÉJANIRE.

O mon fils, mon cher fils ! il peut sortir d'excellents conseils de la bouche des gens de basse extraction ; cette femme, tout esclave qu'elle est, m'ouvre un avis généreux.

HYLLUS.

Quel avis ? daignez m'en instruire, s'il m'est permis de l'apprendre.

DÉJANIRE.

En voyant la longue absence de votre père, elle regarde comme une honte que vous n'alliez pas vous informer de ce qu'il est devenu.

HYLLUS.

Mais je ne l'ignore pas, si je puis en croire les bruits publics.

DÉJANIRE.

En quels lieux de la terre vous a-t-on dit qu'il s'était arrêté ?

HYLLUS.

On dit qu'il a employé une année entière au service d'une femme de Lydie<sup>1</sup>.

DÉJANIRE.

Si Hercule a essuyé un tel opprobre, à quoi ne doit pas s'attendre le reste des mortels ?

HYLLUS.

Mais j'entends dire qu'il est délivré de cet esclavage.

DÉJANIRE.

Dans quels climats enfin est-il ou vivant ou mort ?

HYLLUS.

On assure qu'il est dans l'Eubée, et qu'il y assiège, ou y doit assiéger la ville d'Eurytus<sup>2</sup>.

DÉJANIRE.

Oh mon fils ! savez-vous qu'il m'a laissé d'importantes prédictions sur cette contrée ?

HYLLUS.

Quelles prédictions, ma mère ? je n'en ai jamais entendu parler.

1. Omphale, reine de Lydie.

2. Cette ville se nommait OEchalie ; il y avait aussi en Thessalie une ville de ce nom.



DÉJANIRE.

Il doit y trouver le terme de sa vie ; ou, remportant cette dernière victoire, il va désormais couler des jours heureux. Dans ces circonstances décisives, ô mon fils ! n'irez-vous pas joindre vos efforts aux siens, puisque le salut ou la perte d'un père doit nous faire vivre ou mourir avec lui ?

HYLLUS.

J'y vole, et il y a déjà longtemps que je serais auprès de lui, si j'avais su plus tôt ces prédictions. Maintenant, quoique l'heureux destin qui a toujours accompagné mon père ne nous permette pas de trembler et de nous alarmer pour lui, informé de ce que je viens d'entendre, je ne négligerai rien pour savoir bientôt la vérité.

DÉJANIRE.

Courez donc, ô mon fils ! quelque tardive que puisse être une heureuse nouvelle, on n'en retire pas un moindre fruit au moment où l'on vient à l'apprendre.

## SCÈNE III.

DÉJANIRE, LE CHŒUR.

LE CHŒUR.

O toi, que tour à tour la nuit victorieuse ramène, donne et enlève au monde, astre resplendissant de lumière, toi dont les regards règnent sur la nature, soleil ! c'est toi que j'interroge : dis-nous quelle contrée, quelles mers retiennent encore le fils d'Alcmène ?

Je sais trop combien cette beauté disputée jadis par deux rivaux, Déjanire, le cœur dévoré d'amertume, ainsi que la plaintive Philomèle, ne permet guère au sommeil de fermer ses yeux mouillés de larmes, mais tremblante et occupée sans cesse de l'absence de son époux, se consume tristement dans son lit solitaire, et n'attend plus désormais qu'un destin funeste.

Comme on voit au souffle infatigable des aquilons ou des autans, les vastes flots de la mer de Crète courir et s'élever en se succédant sans cesse, ainsi s'élève et s'écoule la vie laborieuse du descendant de Cadmus ; mais un dieu le soutient incessamment et le défend contre les pièges de la mort.

Ainsi, condamnant vos douleurs<sup>1</sup>, mes discours pourront à la fois vous contredire et vous plaire. Cessez, vous dirai-

1. Le chœur s'adresse à Déjanire, qui est restée sur la scène.

je, de rejeter une douce espérance ; le souverain de l'univers, Jupiter, n'a pas voulu qu'aucun homme sur la terre fût exempt de peines ; mais pareille au char de l'ourse qui tourne sans cesse, la vie de l'homme roule continuellement de la peine au plaisir, et du plaisir à la peine.

La nuit semée d'étoiles ne règne pas toujours ; les destins, la fortune, tout change. Le bonheur et les privations se succèdent. O reine ! que ces pensées restent dans votre esprit pour nourrir vos espérances. Vit-on jamais Jupiter abandonner ses enfants ?

DÉJANIRE.

Vous avez appris mes chagrins ; et autant que j'en puis juger, voilà ce qui vous amène auprès de moi. Puissiez-vous ne connaître jamais par vous-même combien mes peines sont amères. Vous l'ignorez encore. Dans la retraite paisible où vit la jeunesse, la rigueur des saisons, la fureur des vents et des orages ne la tourmentent guère ; sa vie, exempte de peines, ne connaît que les plaisirs, jusqu'au jour où, quittant le nom de fille, elle prend celui de femme et d'épouse, et avec ce nom tous les tourments qui l'accompagnent, et qui, durant la nuit, la font trembler tour à tour pour un fils ou pour un époux. C'est alors que, considérant ses propres peines, elle jugera mieux des maux dont je suis accablée. Ceux que j'ai déjà soufferts m'ont fait verser bien des larmes ; cependant il m'en reste un plus cruel à redouter, et dont je vais vous faire part. Le jour où Hercule partit pour son expédition dernière, il laissa dans son palais d'anciennes tablettes, où il avait écrit ses dispositions, que jamais, lorsqu'il me quittait pour tant d'autres entreprises, il n'avait auparavant songé à me communiquer. Il semblait alors s'éloigner pour aller seulement combattre, et non pas pour mourir. Cette fois-ci, comme s'il n'était bien-tôt plus, il m'a engagée à reprendre ce qu'il m'assigna jadis pour la possession de mon lit ; il a déterminé les partages que ses enfants devaient avoir dans la succession paternelle : si après un an d'absence, a-t-il dit, il passait encore trois mois éloigné de son pays, le destin alors voulait qu'il mourût, ou que, surmontant cette époque fatale, il vécût désormais dans le sein du bonheur et de la tranquillité. C'était là le terme que les dieux avaient assigné aux travaux d'Hercule, et que dans la forêt de Dodone, le hêtre antique lui avait prophétisé par la voix des deux colombes. Le temps est arrivé où cette prédiction doit être accomplie. Jugez donc si je puis goûter les douceurs du sommeil, sans en être arrachée subitement par la pensée que mon époux, le plus grand des héros, m'est peut-être enlevé pour jamais.

LE CHŒUR.

Ecartez ces funestes présages; j'aperçois un messager qui s'avance, la couronne sur le front, et qui sans doute vous apporte quelqu'une heureuse nouvelle.

## SCENE IV.

UN MESSAGER, DÉJANIRE, LE CHŒUR.

LE MESSAGER.

O ma maîtresse! ô Déjanire! c'est moi qui aurai le bonheur de vous délivrer le premier de vos alarmes. Apprenez que le fils d'Alcmène est vivant, qu'il est victorieux, qu'il revient, et rapporte du combat des prémices de sa victoire pour les Dieux de la patrie.

DÉJANIRE.

Vieillard, qu'avez-vous dit?

LE MESSAGER.

Que cet époux tant désiré, Hercule, couronné de gloire, vous reverra bientôt.

DÉJANIRE.

De qui l'avez-vous appris? d'un étranger ou d'un citoyen?

LE MESSAGER.

Lichas, ce héraut qui marche à sa suite, en a publié la nouvelle dans la prairie voisine; je l'ai entendue, et j'ai couru vous l'annoncer, pour mériter de votre part quelque gage de reconnaissance.

DÉJANIRE.

Mais pourquoi, si Hercule est victorieux, Lichas ne se montre-t-il pas lui-même?

LE MESSAGER.

Il n'en a guère eu le loisir encore; les habitants de Mélie<sup>1</sup> l'environnent, le pressent et l'interrogent sans lui permettre d'aller plus loin; chacun d'eux désirant s'informer de ce qu'il lui importe d'apprendre, ne le quitte point qu'il ne soit instruit par sa bouche. Ainsi Lichas, malgré lui, est obligé de céder à leur empressement; mais vous le verrez bientôt paraître.

DÉJANIRE.

O Jupiter! toi qui règnes sur les prairies sacrées du mont OËta, tu nous donnes enfin le bonheur que j'ai long-

1. Ville de Thessalie, près de Trachine.



temps attendu. O vous qui marchez à ma suite, publiez, soit dans ce palais, soit hors des murs, que l'œil favorable et inespéré de la renommée s'est enfin levé pour nous, et est venu nous consoler.

LE CHŒUR.

Jeunes vierges, remplissez de vos cris de joie vos demeures solitaires; et vous, jeunes citoyens, faites retentir cette ville de vos acclamations. Célébrez le dieu qui vous protège, Apollon au carquois d'or. Chantez Péan! Péan! Chantez, jeunes vierges, célébrez la déesse d'Ortygie, Diane sa sœur, perçant un cerf de ses traits, ou tenant dans l'une et l'autre main des flambeaux allumés. Célébrez les nymphes ses compagnes. Je bondis, je m'élève, je m'abandonne aux sons de la flûte... ô souverain de mon âme...

Voilà le thyrses des Ménades; il m'enivre, il m'entraîne aux bachiques combats: Péan! Péan! voyez, reine, voyez les transports de joie qui succèdent à nos peines.

FIN DU PREMIER ACTE.

## ACTE II

---

### SCÈNE PREMIÈRE.

DÉJANIRE, LE CHŒUR, LICHAS.

DÉJANIRE.

Je les vois, mais en même temps mes yeux n'ont point été assez distraits pour ne pas apercevoir cette troupe qui s'avance. Héraut de mon époux, vous que j'ai longtemps désiré, soyez heureux, s'il est vrai que vous m'apportiez d'heureuses nouvelles.

LICHAS.

Princesse, notre retour est heureux; votre accueil ne l'est pas moins, il est digne du succès de notre expédition. Les applaudissements sont le prix des grands exploits.

DÉJANIRE.

O le plus chéri des mortels, dites-moi d'abord ce que je veux apprendre : Hercule est-il vivant?

LICHAS.

Je l'ai laissé plein de force, de vie et de santé.

DÉJANIRE.

En quel lieu? dans quelle contrée, grecque ou barbare?

LICHAS.

Vers un promontoire de l'Eubée; Hercule y dresse un autel, et circonscrit un bois sacré en l'honneur de Jupiter Cénéen.

DÉJANIRE.

Est-ce un vœu qu'il a fait? est-ce quelque oracle qui le lui a prescrit?

LICHAS.

C'est un vœu qu'il promet d'accomplir au moment où, par la force de ses armes, il subjuguera la patrie de ces femmes que vous voyez devant vous.

DÉJANIRE.

Au nom des dieux, qui sont-elles? et quel est leur

maître? Hélas! Qu'elles sont à plaindre, si j'en juge par leur destinée.

LICHAS.

Hercule, après avoir renversé leur ville, les a choisies, les unes pour en faire ses esclaves, les autres pour les consacrer aux dieux.

DÉJANIRE.

Quoi! tant de jours écoulés depuis son absence, les a-t-il employés au pied des murs de cette ville?

LICHAS.

Hélas! madame, la plus grande partie de ce temps, il l'a consommée chez les Lydiens, non en homme libre, mais, comme il l'avoue lui-même, en esclave vendu. Et que pourrait la malignité contre un tel aveu, quand c'est Jupiter qui a tout conduit? Ainsi vendu à la reine Omphale, à une barbare, il a rempli auprès d'elle le cercle d'une année, et ne craint pas de le dire. Piqué jusqu'au vif d'un si cruel affront, il jura de réduire en servitude l'auteur de cet outrage, avec sa femme et ses enfants. Le serment n'a pas été vain. Sitôt qu'il eut expié le meurtre dont il s'était souillé<sup>1</sup>, il assembla une armée, et marcha vers la ville d'Eurytus. C'était lui seul en effet que votre époux regardait, entre les mortels, comme l'auteur de l'humiliation qu'il avait soufferte; lui qui, lorsque Hercule vint le visiter comme son ami et son ancien hôte, ne chercha qu'à l'irriter par des paroles injurieuses. Tantôt il lui disait que tout inévitables que fussent les flèches qu'il portait, ses fils sauraient lui disputer le prix de l'arc. Tantôt il lui reprochait d'avoir, ainsi qu'un esclave, essayé les plus indignes traitements de la part d'un homme libre. Enfin, profitant d'un moment d'ivresse qui avait surpris Hercule dans un repas, Eurytus le chassa de son palais. Irrité de tant d'outrages, un jour qu'Iphitus<sup>2</sup> vint sur les montagnes de Tirynthe, et que d'un œil et d'un esprit distraits il suivait la trace de quelques chevaux errants dans les pâturages, Hercule le précipita du haut d'un rocher élevé. Le souverain de l'Olympe, Jupiter irrité, ne put souffrir que son fils eût ainsi, par un indigne artifice, arraché la vie à un homme seul et sans défense; et pour l'en punir, il le fit vendre comme un esclave. Si Hercule l'eût combattu à force ouverte, l'attaque eût été juste, et Jupiter le lui eût pardonné; car les dieux sont ennemis des

1. Il s'agit du meurtre d'Iphitus, qu'Hercule avait fait périr de la manière dont nous l'allons voir dans la suite.

2. Iphitus suivant Hésiode, cité par le scoliaste, était fils d'Eurytus et d'Antioche. Eurytus eut encore d'Antioche deux autres fils et la belle Iole.



outrages. Cependant les insolents qui avaient aiguisé contre lui leur langue maligne, sont aujourd'hui habitants des enfers, et leur ville est réduite en esclavage. Ces femmes que vous voyez tombées du sein de la prospérité dans l'infortune, viennent se remettre entre vos mains : c'est votre époux qui vous les envoie ; et moi, fidèle à ses ordres, j'accomplis ses volontés. Pour lui, aussitôt qu'il aura consommé le sacrifice qu'il offre à son père, en l'honneur de sa victoire, soyez sûre de le voir paraître. De tout ce que j'avais à vous dire, voilà, sans doute, la plus agréable nouvelle à vous apprendre.

LE CHŒUR.

O reine ! Après ce que vous venez d'entendre, et ce que vous voyez, vous pouvez sans crainte faire éclater votre joie.

DÉJANIRE.

Et comment pourrai-je avec justice, ne pas y abandonner mon cœur, en apprenant les succès de mon époux ! Je dois sans doute me réjouir quand mon époux est heureux. Cependant il est de la prudence de craindre que l'infortune ne suive la prospérité. O mes amies ! Une vive pitié s'empare de moi à la vue de ces captives infortunées, transportées loin de leur famille et de leur patrie dans une terre étrangère, libres autrefois et maintenant esclaves. O toi qui présides aux revers des mortels, ô Jupiter ! puissé-je ne te voir jamais approcher ainsi de mes enfants ; ou si tu les frappes, que ce ne soit du moins qu'après que j'aurai perdu la vie. Quelles craintes la vue de ces captives n'a-t-elle pas excitées en mon cœur ! Infortunée ! (*Elle s'adresse à Iole*). Qui êtes-vous ? Etes-vous encore sans époux ? Etes-vous mère ? Si j'en juge par votre air, l'hymen vous est inconnu ; mais vous êtes d'un sang noble. Lichas, quelle est cette étrangère ? A quels parents doit-elle le jour ? Parlez, c'est entre ces captives celle que je plains davantage, en voyant combien elle se distingue de ses compagnes par le sentiment qu'elle paraît avoir de ses maux.

LICHAS.

Que me demandez-vous, Madame, et que puis-je vous dire ? Il est vraisemblable qu'elle n'est pas d'un sang obscur.

DÉJANIRE.

Serait-elle de la race des rois ? Serait-ce une fille d'Eurytus ?

LICHAS.

Je l'ignore ; je me suis peu informé de ce qui la regardait.

DÉJANIRE.

Quoi ! N'avez-vous pas même appris par ses compagnes quel est son nom ?

LICHAS.

En aucune manière. J'ai rempli mon devoir en silence.

DÉJANIRE, à Iole.

Infortunée, parlez donc vous-même, puisque c'est un malheur pour moi d'ignorer qui vous êtes.

LICHAS.

Rien ne pourra l'engager à parler plus qu'elle n'a fait encore. Elle n'a pas proféré un seul mot depuis qu'elle a quitté sa malheureuse patrie ; mais gémissante sous le poids de ses douleurs, l'infortunée ne cesse de verser des larmes. Son obstination est sans doute un tort, mais il est bien pardonnable.

DÉJANIRE.

Eh bien, cessons de la contraindre, et qu'à son gré elle se retire dans ce palais : n'ajoutons pas des peines nouvelles aux peines qu'elle éprouve ; c'est assez de ce qu'elle a souffert. Retirons-nous tous ensemble, vous pour aller où vos soins vous appellent ; moi, pour donner ici les ordres nécessaires.

## SCÈNE II.

LE MESSAGER, DÉJANIRE, LE CHOEUR.

LE MESSAGER.

Demeurez un moment, madame ; et dans l'absence de ces étrangers, apprenez qui sont ceux à qui vous donnez asile : il faut que vous soyez instruite de ce qu'on ne vous a pas dit encore. Je sais tout.

DÉJANIRE.

Par quelle raison arrêter ainsi mes pas ?

LE MESSAGER.

Demeurez, écoutez : si ce qu'on vient de vous dire vous a intéressée, ce que j'ai à vous apprendre ne vous intéressera pas moins.

DÉJANIRE.

Rappellerons-nous ces étrangères, ou ne voulez-vous parler que devant moi et ces femmes ?

LE MESSAGER.

Rien n'empêche que je ne m'explique devant vous et devant elles : pour les autres laissez-les aller.

DÉJANIRE.

Les voilà parties, vous pouvez vous expliquer.

LE MESSAGER.

Dans tous les discours de Lichas, il n'est rien qu'on ne puisse taxer de fausseté ; car ou il vous trompe, ou il nous a trompés.

DÉJANIRE.

Comment ? Expliquez-moi nettement votre pensée. Ce que vous venez de me dire, je ne saurais le comprendre.

LE MESSAGER.

J'ai entendu moi-même Lichas assurer au milieu d'une foule de témoins, que c'était pour la possession de cette jeune beauté qu'Hercule avait triomphé d'Eurytus, et des superbes remparts d'OEchalie ; que l'amour était le seul des dieux qui l'eût engagé dans cette guerre ; que ce n'était point ce qu'il avait éprouvé chez les Lydiens, ni les peines qu'il avait souffertes dans son esclavage auprès d'Omphale, ni la mort d'Iphitus précipité par ses mains qui l'y eût déterminé. Voilà ce qu'il nous a dit, et qu'il dément à présent. Il ajoutait que, n'ayant pu résoudre le père de cette jeune princesse à la lui livrer, et à lui permettre de former avec elle des nœuds clandestins, il avait saisi le plus léger prétexte pour motiver sa fureur, et attaquer la patrie de celle qu'il aimait. C'était là, nous a-t-il dit, qu'Eurytus avait établi le siège de son empire. Hercule fait périr ce roi, le père de son amante, et détruit ses remparts : et maintenant, comme vous voyez, madame, il a de bons motifs pour envoyer devant lui cette princesse en ces lieux, non pas comme esclave, sans doute, gardez-vous de le croire ; peut-on le supposer, connaissant la passion qui le dévore ? O reine ! J'ai cru devoir vous découvrir sans déguisement tout ce que j'ai appris de Lichas lui-même. Beaucoup d'autres citoyens, au milieu de l'assemblée, l'ont entendu comme moi, et peuvent servir de témoins. Si je vous afflige par ce discours, c'est avec regret ; mais au moins j'ai dit la vérité.

DÉJANIRE.

Malheureuse ! Où suis-je ? Quel fléau ai-je reçu dans ma maison ? Infortunée ! C'est donc là cette fille dont on ignorait le nom, comme le jurait celui qui l'a conduite ? Ah ! Son regard et son air ne font que trop connaître ce qu'elle est.

LE MESSAGER.

Née du sang d'Eurytus, on l'appelle Iole : c'est elle dont Lichas, disait-il, n'avait pas seulement cherché à connaître les parents.



## SCÈNE III.

DÉJANIRE, LE CHŒUR.

LE CHŒUR.

Périsset avant tous les méchants, celui qui se rend en secret l'artisan des plus indignes trames.

DÉJANIRE.

Que dois-je faire? ce que je viens d'entendre a glacé mes sens.

LE CHŒUR.

Aller trouver Lichas et l'interroger. Si vous le forcez de parler, il faudra bien qu'il s'explique sans détour.

DÉJANIRE.

J'approuve ce conseil; j'y vais.

LE CHŒUR.

Demeurerons-nous? que faut-il faire?

DÉJANIRE.

Demeurez; voici Lichas qui sort du palais, et qui, sans être mandé, vient ici de lui-même.

## SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS, LICHAS.

LICHAS.

Que pourrai-je, madame, retournant auprès d'Hercule, lui dire de votre part? Daignez me l'apprendre, vous me voyez prêt à partir.

DÉJANIRE.

Après vous être fait si longtemps attendre, vous nous quittez bien vite, sans nous laisser le loisir de vous entretenir encore!

LICHAS.

Est-il quelque chose que vous désiriez me demander? me voici prêt à vous satisfaire.

DÉJANIRE.

Savez-vous rendre hommage à la vérité ?

LICHAS.

Sur tout ce que je puis avoir appris ; j'en atteste le grand Jupiter.

DÉJANIRE.

Quelle est cette femme que vous amenez ici ?

LICHAS.

L'Eubée est sa patrie. Ses parents, je les ignore.

DÉJANIRE.

Lichas, regardez-moi. A qui pensez-vous parler ?

LICHAS.

Pour quel sujet me faites-vous cette demande ?

DÉJANIRE.

Si vous êtes prudent, sachez répondre à ma question.

LICHAS.

C'est à la reine que je parle, à Déjanire, la fille d'OEnée, l'épouse d'Hercule, enfin à ma maîtresse, si mes yeux ne me trompent point.

DÉJANIRE.

C'est ce que je voulais savoir de vous. Ne dites-vous pas que je suis votre maîtresse ?

LICHAS.

Et avec justice.

DÉJANIRE.

Quelle peine croiriez-vous mériter si on vous trouvait injuste envers elle ?

LICHAS.

Comment injuste ? quel piège me tendez-vous ?

DÉJANIRE.

Ce n'est pas moi qui en prépare ici, c'est vous-même.

LICHAS.

Je vous quitte. (A part) J'étais bien insensé de vous écouter si longtemps.

DÉJANIRE.

Non, non ; il faut que vous répondiez auparavant à certaines questions.

LICHAS.

Parlez tant que vous voudrez, (à part), car vous êtes peu silencieuse.

DÉJANIRE.

Cette captive que vous avez amenée ici, la connaissez-vous ?

LICHAS.

Je dis... Mais pourquoi cette demande ?

DÉJANIRE.

N'avez-vous pas assuré que cette femme que vous me présentez comme une inconnue, était Iole, fille d'Eurytus ?

LICHAS.

A qui l'ai-je dit ? Qui oserait témoigner en ma présence qu'il m'a entendu tenir ce langage ?

DÉJANIRE.

A une foule de citoyens, au milieu d'une grande assemblée qui vous écoutait.

LICHAS.

Quoi donc ! ils disent m'avoir entendu ? mais autre chose est de rapporter une opinion, ou d'assurer un fait.

DÉJANIRE.

Comment une opinion ! N'avez-vous pas assuré avec serment, que vous l'amenez ici comme épouse d'Hercule ?

LICHAS.

Moi ! l'amener comme son épouse !... Au nom des dieux, madame, dites-moi quel est cet étranger.

DÉJANIRE.

Celui qui, de ses propres oreilles, vous a entendu dire que c'était la passion d'Hercule qui avait causé la ruine d'Œchalie ; que ce n'était point une reine de Lydie, mais l'amour seul qui l'avait détruite.

LICHAS.

Eh bien, Madame, qu'il ose donc lui-même me le soutenir ; car il n'est pas d'un homme sage de disputer contre un malade.

DÉJANIRE.

Au nom du dieu qui fait retentir son tonnerre dans les forêts du mont OËta, ne me déguisez rien ; songez que vous n'avez point à faire à une femme déraisonnable. Je sais quelle est la destinée des hommes, et qu'il n'est point pour eux de joie constante. Vouloir combattre contre l'amour, comme un athlète contre son adversaire, c'est une folie. L'amour commande aux dieux ainsi qu'à moi, sans doute, et à toute autre que moi. Ne serais-je donc pas véritablement insensée, si j'osais faire quelque reproche à mon époux égaré par cette passion, ou à cette femme dont je n'ai aucun sujet de me plaindre ? Tout ce que vous avez dit est faux. Si c'est d'Hercule que vous tenez cette leçon de mensonge, c'est une mauvaise leçon que vous avez apprise de lui : si vous la tenez de vous-même, songez qu'en voulant jouer le rôle d'un bon serviteur, vous ne serez à nos yeux qu'un méchant homme. Mais dites-nous enfin la vérité ; c'est un triste sort, pour un homme libre, de s'attirer le nom de menteur. Prétendez-vous me tromper ? il n'en sera rien ; un grand nombre de ceux à qui vous avez parlé viendront



me le redire. Est-ce la crainte qui vous retient ? C'est une crainte peu raisonnable ; car si quelque chose m'irritait, ce serait votre obstination à ne point m'instruire. Mais quand je saurai tout, quel mal peut-il en résulter ? Hercule n'a-t-il pas déjà aimé d'autres femmes ? ont-elles jamais essuyé de ma part le moindre reproche ? traiterais-je celle-ci avec plus de rigueur, quand même il serait consumé d'amour pour elle ? Hélas ! je ne fais que la plaindre davantage, en voyant que sa beauté a fait le malheur de sa vie, et que l'infortunée est la cause involontaire de la destruction et de la servitude qui ont accablé sa patrie. Mais laissons cela. Ce qu'il m'importe de vous dire, c'est que vous pouvez trahir la vérité avec tout autre, mais avec moi il faut la respecter.

LE CHŒUR.

Obéissez aux sages avis de la reine, vous n'aurez pas lieu de vous en repentir jamais, et vous vous assurerez notre bienveillance.

LICHAS.

O reine ! convaincu maintenant qu'étant née mortelle vous avez les sentiments d'une mortelle que la prudence éclaire, je vais vous exposer la vérité sans déguisement. Ce qu'on vous a dit est vrai. Un violent amour pour Iole s'est emparé d'Hercule, et c'est pour elle que la déplorable OEchalie, où elle a pris naissance, est tombée sous les armes du héros. Ne croyez pas (je dois ici le dire à son avantage) qu'il m'ait commandé d'en faire un mystère ; jamais il n'a prétendu le nier. Mais (ô Reine !) je craignais d'affliger votre cœur par ce discours ; et ce ménagement m'a rendu coupable, si ce peut être un crime à vos yeux. A présent que vous savez tout, daignez, pour votre époux et pour vous-même, voir ici sans nulle haine cette rivale, et conserver les bonnes dispositions que vous avez fait éclater pour elle, puisqu'enfin celui qui a tout dompté s'est laissé dompter par l'amour.

DÉJANIRE.

Allez, je mettrai mes soins à y pourvoir ; je n'irai point, en m'attaquant aux dieux, attirer sur ma tête quelque grand malheur. Mais rentrons, afin que je puisse vous donner mes ordres, et vous remettre les présents que vous serez chargé de rendre en échange de ceux que l'on m'a faits : il ne serait pas juste de laisser partir les mains vides un messager venu dans ces lieux avec un si beau cortège.

LE CHŒUR, *seul*.

La puissante Vénus est toujours sûre de la victoire. Je ne parle point de ses exploits contre les dieux ; je ne dirai point comment elle a trompé le fils du Temps, et le ténébreux Pluton, et Neptune, dont le trident ébranle la terre ;

mais je dirai les combats que deux athlètes redoutables se sont livrés pour la possession de cette beauté<sup>1</sup>, combats terribles et sanglants.

L'un d'eux était un fleuve impétueux, qui portait sur sa tête les cornes d'un vigoureux taureau ; c'était Achéloüs, de la ville d'OEnée ; l'autre venait de la cité de Thèbes, consacrée à Bacchus ; il secouait dans ses mains son arc, sa lance et sa massue, c'était le fils de Jupiter. Tous deux, enflammés par l'amour, descendirent dans la lice : la voluptueuse Cypris assistait au combat, et, le sceptre en main, faisait les fonctions de héraut.

Quel mélange ! quel bruit alors de bras, d'arcs et de cornes enlacés ! quelle lutte industrielle ! que d'horribles coups retentissaient sur leurs fronts ! quels mugissements s'échappaient de leur sein ! tandis que sur la rive éclatante de verdure, la jeune beauté reposait, mollement assise, en attendant l'époux qui lui était destiné. Hélas ! je songe aux tourments d'une mère ; quel spectacle cruel pour ses yeux que cette beauté devenue le prix du combat, et séparée des bras maternels, comme une génisse arrachée du sein qui l'a nourrie !

1. Déjanire.

FIN DU SECOND ACTE.

## ACTE III

---

### SCÈNE PREMIÈRE.

DÉJANIRE, LE CHŒUR.

DÉJANIRE.

O mes amies, tandis que Lichas, prêt à partir, fait ses adieux à ces jeunes captives, je me suis échappée pour déplorer avec vous mes peines en secret, et vous faire part du stratagème que mes mains ont préparé. J'ai reçu dans ma maison un poids terrible pour mon cœur, comme un pilote reçoit un fardeau pesant pour son vaisseau; ce n'est plus une fille, c'est une femme, une rivale, qui va partager avec moi le lit et les embrassements de mon époux. Voilà ce qu'Hercule, dont on me vantait l'amour et la fidélité, m'envoie après une longue absence, pour me récompenser des soins que j'ai pris de sa maison. Je ne sais point cependant me livrer à ma fureur contre un époux que de semblables faiblesses ont attaqué tant de fois; mais quelle femme au monde supporterait d'habiter avec une autre femme associée à son lit! Je vois ma jeunesse sur son déclin, et celle de ma rivale dans toute sa fleur. L'une est faite pour attirer les yeux, l'autre pour les repousser. Ainsi, j'ai tout lieu de le craindre, je ne serai plus l'épouse d'Hercule que de nom, elle le sera en réalité. Cependant (comme je l'ai déjà dit) il sied mal à une femme sensée de s'abandonner à ses ressentiments; mais j'ai dans mon pouvoir de quoi me délivrer des maux que j'endure, mes amies, et je veux vous en faire part. C'est un présent que je reçus jadis du centaure Nessus, et que je tiens enfermé dans un vase d'airain; c'est le sang de ce monstre terrible que je recueillis à sa mort au temps de ma première jeunesse. Ce centaure avait coutume de passer, à prix d'argent, les voyageurs qui voulaient traverser les flots rapides du fleuve Événus. Il fendait l'onde à la nage, et ses mains seules lui tenaient lieu de rames et de voiles. C'est ainsi qu'il me portait sur ses épaules au milieu de ce fleuve, lorsque devenue



l'épouse d'Hercule, et accompagnant ce héros, je m'éloignais, pour la première fois, des foyers paternels ; mais dans ce passage il osa porter sur moi une main téméraire : je criai ; le fils de Jupiter se retourne à ma voix, fait partir un trait ailé, qui vient avec grand bruit percer le sein du centaure. Le monstre en mourant me dit ces mots : « Fille du vieux OEnée, puisque tu es la dernière à qui j'aurai facilité ce passage, je puis, si tu me crois, te rendre ce service à jamais utile ; recueille de tes propres mains le sang qui bouillonne en sortant de ma blessure, vers l'endroit où le venin de l'hydre de Lerne a noirci la flèche, ce sera pour toi un philtre précieux qui t'assurera l'amour d'Hercule, et l'empêchera de te préférer jamais aucune autre femme ». Voilà ce qui m'est revenu en pensée. Depuis la mort de Nessus j'ai tenu renfermé avec soin le sang que j'ai recueilli de sa blessure, et sans rien oublier de ce qu'il me dit avant d'expirer, j'en ai teint cette tunique. Tout est fini. J'ignore et je veux ignorer à jamais l'art funeste des poisons ; j'abhorre celles qui osent en faire usage ; mais essayer par un philtre de surmonter le pouvoir de ma rivale, de ramener Hercule, c'est tout ce que je me suis proposé, s'il est vrai que ce stratagème vous paraisse innocent : si vous en jugiez autrement, je serais prête à l'abandonner.

LE CHŒUR.

Mais si on peut donner quelque confiance au moyen que vous employez, cet artifice, ce me semble, n'a rien de condamnable.

DÉJANIRE.

Vous voyez sur quoi ma confiance se fonde, ce n'est qu'une présomption que je n'ai point encore confirmée par l'expérience.

LE CHŒUR.

C'est par l'effet que vous devez apprendre la vérité. Quelque opinion que vous en puissiez avoir, vous n'en serez assurée qu'après l'épreuve.

DÉJANIRE.

Nous en connaissons bientôt le pouvoir. Je vois Lichas sortir du palais, il ne tardera pas à se rendre auprès d'Hercule. Que ce secret reste entre nous : on ne s'expose point à rougir d'une action, même honteuse, lorsqu'on a soin de la couvrir du voile des ténèbres.

## SCENE II.

DÉJANIRE, LICHAS, LE CHOEUR.

LICHAS.

Quels ordres me donnez-vous, fille d'OEnée ? déjà de trop longs délais m'ont retenu ici.

DÉJANIRE.

J'ai tout préparé, Lichas, tandis que dans ce palais vous vous entreteniez avec ces étrangères : j'ai tout préparé, dis-je, pour que vous puissiez porter à mon époux ce présent de ma main, cette tunique artistement tissue. En la lui remettant, recommandez-lui bien que personne ne l'essaie avant lui ; qu'il se garde de la présenter aux rayons du soleil, aux brasiers des autels, aux feux des foyers, avant que dans un jour destiné au sacrifice d'une hécatombe il puisse se montrer lui-même avec éclat aux regards des dieux. Tels sont les vœux que j'ai faits. J'ai promis si je pouvais voir ou apprendre son retour heureux dans son palais, que je le revêtirais de cet habillement, et que je présenterais aux dieux un nouveau sacrificateur paré d'un vêtement nouveau. Pour confirmer vos discours, faites-lui voir le sceau dont la boîte est scellée, il ne pourra y jeter les yeux sans reconnaître que c'est en mon nom que vous lui parlez. Mais allez, et, messenger fidèle, faites-vous une loi de ne rien ajouter à ce que je vous dis, afin que ma reconnaissance et la sienne vous fassent recueillir un double prix du même service.

LICHAS.

Croyez, madame, que si je possède un peu le talent des messages consacré à Mercure, je ne m'écarterai point de ce que vous m'avez prescrit, soit pour remettre à votre époux cette boîte dans l'état où vous me la donnez, soit pour lui rendre fidèlement vos discours tels que vous me les avez tenus.

DÉJANIRE.

Allez donc, vous avez assez appris par vos yeux comme tout se passe en ce palais.

LICHAS.

J'en suis instruit, et je ne manquerai pas de dire que tout est dans le meilleur état.

DÉJANIRE.

Vous avez vu vous-même, vous savez quel accueil j'ai fait à cette étrangère, et avec quelle amitié je l'ai reçue.

LICHAS.

Mon cœur en tressaille encore de joie.

DÉJANIRE.

Qu'auriez-vous donc à dire encore ? Je craindrais que vous ne parlassiez à mon époux du désir que j'ai de le revoir, avant de connaître s'il a pour moi le même empressement ?

LE CHŒUR, *seul*.

O vous, peuples, qui habitez les antres maritimes, les rochers, auprès des sources chaudes et des cimes du mont OËta ; vous aussi qui avez fixé votre séjour sur les bords du golfe Méliaque sur le rivage de la déesse au carquois d'or<sup>1</sup>, au lieu qu'on nomme les Thermopyles, où la Grèce tient ses assemblées, vous entendrez bientôt résonner ici les sons agréables de la flûte. Ce ne seront point des accents de douleur, mais des chants d'allégresse, soutenus par les accords de la lyre. Le fils de Jupiter et d'Alcmène vient ici chargé de nombreuses dépouilles, qui sont le prix de sa valeur.

Incertaine sur sa destinée, nous l'avons attendu pendant le cours de plus de douze mois, tandis qu'absent de nos murs, il errait au loin sur les mers. Sa fidèle et malheureuse épouse se consumait dans les ennuis et dans les larmes. Mars, aiguillonné par la vengeance, a amené le terme de nos maux.

Qu'il revienne, qu'il revienne ; que le secours des rames et des vaisseaux ne lui serve que pour quitter la rive où il est encore retenu par les sacrifices qu'il offre à son père, et pour voler vers nos remparts. Il y reparaitra tout rempli de tendresse et d'amour, imprégné de ce doux philtre de persuasion dont le centaure a donné le secret.

4 Diane.

FIN DU TROISIÈME ACTE.



## ACTE IV

---

### SCÈNE PREMIÈRE.

DÉJANIRE, LE CHŒUR.

DÉJANIRE.

O mes amies, combien j'ai lieu de craindre que le stratagème que je viens de préparer n'aille bien plus loin qu'il ne faut !

LE CHŒUR.

Fille d'Œnée, ô Déjanire ! qu'est-il arrivé ?

DÉJANIRE.

Je ne sais, mais loin des douces espérances qui m'avaient flattée, je tremble de paraître bientôt coupable d'un crime.

LE CHŒUR.

Parlez-vous du présent que vous envoyez à Hercule ?

DÉJANIRE.

Eh ! sans doute. Ah ! je ne conseillerai jamais à personne d'employer des moyens dont on ne connaît pas l'effet.

LE CHŒUR.

Expliquez-nous, si vous le pouvez, le sujet de vos craintes.

DÉJANIRE.

Ce que je vais vous raconter est tellement inattendu, qu'il va vous sembler un prodige. Le flocon de laine apprêtée dont je me suis servie pour frotter la tunique destinée à mon époux, a disparu, sans que personne y ait touché, elle s'est consumée elle-même, et s'est réduite en cendre sur la pierre où elle était restée. Mais pour vous mieux instruire de ce qui s'est passé, je vais m'expliquer plus au long. Je n'ai rien oublié de ce que m'apprit le centaure prêt à mourir du trait enfoncé dans son sein, j'en ai conservé le souvenir avec autant de soin que si ses paroles avaient été gravées sur l'airain. Voilà ce qu'il me dit, et voilà ce que j'ai fait. Il me recommanda de garder toujours ce philtre en un lieu retiré, loin de la chaleur des foyers ou des rayons

du soleil, jusqu'au moment même où j'en ferais usage. Ainsi quand j'ai voulu l'employer, c'est dans le lieu le plus secret de ce palais que, détachant un flocon de laine de la dépouille d'un bélier, je m'en suis servie pour étendre le philtre. J'ai plié la tunique avec soin, en la dérobant aux regards du soleil, et l'ai enfermée dans cette boîte que vous avez vue, pour en faire présent à mon époux. En rentrant dans le palais, j'aperçois ce qu'on n'aurait jamais pu imaginer, et ce que l'esprit d'un mortel ne saurait concevoir ; car ayant jeté par hasard dans un lieu exposé aux rayons du soleil le flocon de laine dont je m'étais servie, à peine s'est-il échauffé, qu'il s'est dissous presque tout entier, et s'est réduit en poudre, semblable à celle qu'on voit tomber d'un morceau de bois sous la dent de la scie. Voilà ce qu'il est devenu ; et cependant la terre où il a touché écume et bouillonne, ainsi que la brillante liqueur nouvellement exprimée du fruit de la vigne consacrée à Bacchus, bouillonne sur la terre où elle est répandue. Après cela, malheureuse que je suis ! à quoi puis-je arrêter ma pensée ? je me vois coupable d'un crime affreux. Comment, en effet, ce centaure m'eût-il donné une si grande preuve de bienveillance, à moi qui étais la cause de sa mort ? Cela ne peut être ; mais il voulut me flatter pour perdre un jour celui qui l'avait fait périr. Tardive vérité, que je n'ai aperçue que lorsqu'il n'était plus temps ! Ah ! si mes conjectures sont fondées, c'est moi seule qui l'aurai perdu. Ne connais-je pas le pouvoir de ses flèches ? Elles ont blessé Chiron, tout immortel qu'il était : les animaux qui en sont frappés ne peuvent éviter la mort ; et comment Hercule lui-même échapperait-il au noir venin de la flèche qui a pénétré dans le sang de Nessus ? Je ne saurais le croire. Mais, je l'ai résolu, si Hercule succombe, le même destin va me joindre à lui dans le tombeau. Hélas ! pour quiconque se glorifie d'être né généreux, la vie devient insupportable lorsqu'elle est accompagnée d'un odieux renom.

LE CHŒUR.

On ne peut s'empêcher, il est vrai, de craindre ici quelque affreux malheur ; mais avant l'événement, il ne faut point renoncer à l'espérance.

DÉJANIRE.

Ce n'est point dans les projets condamnables qu'on peut trouver l'espoir qui amène la confiance.

LE CHŒUR.

Le pardon suit aisément les fautes involontaires ; et la vôtre doit l'obtenir.

DÉJANIRE.

C'est ainsi que peut parler celui qui n'a rien à craindre

d'un événement; mais non celui qui en doit partager toute l'horreur.

LE CHŒUR.

Gardez-vous, madame, de rien dire de plus, si vous ne voulez que votre fils qui arrive ne soit instruit de tout. Il a été chercher les traces d'un père, et le voici de retour.

## SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, HYLLUS.

HYLLUS.

Ah ! déplorable mère ! combien je voudrais voir accomplir un de mes trois vœux, ou que vous ne fussiez plus, ou que du moins un autre que moi vous donnât le nom de mère, ou que des sentiments meilleurs eussent pris la place de ceux qui sont dans votre âme !

DÉJANIRE.

Qu'y a-t-il donc, mon fils, qui puisse m'attirer votre haine ?

HYLLUS.

Sachez que dans ce jour vous avez assassiné mon père, votre époux.

DÉJANIRE.

O ciel ! mon fils, quel mot avez-vous prononcé ?

HYLLUS.

Un mot qui ne peut plus être une fausseté ; car comment anéantir ce qui est arrivé ?

DÉJANIRE.

Qu'avez-vous dit, mon fils ? et sur quel témoignage m'osez-vous charger d'un crime si détestable ?

HYLLUS.

C'est moi qui ai vu de mes yeux, et non par le rapport d'autrui, le déplorable état de mon père.

DÉJANIRE.

Où l'avez-vous vu ? Où l'avez-vous rencontré ?

HYLLUS.

Puisque vous voulez le savoir, apprenez tout. Il est à l'extrémité de l'Eubée un promontoire, battu de tous côtés par les eaux de la mer, on le nomme Cénée. C'est là qu'après avoir renversé les remparts de la patrie d'Eurytus, Hercule, apportant avec lui les trophées et les prémices de sa victoire, vint dresser des autels et circonscrire un bois



sacré en l'honneur du dieu suprême dont il a reçu la naissance. C'est là que je revis pour la première fois ce père que j'avais tant désiré. Il allait faire couler le sang d'un grand nombre de victimes, lorsque le héraut Lichas arrive et lui remet vos présents, cette robe qui apportait la mort. Hercule la revêt en ce moment, ainsi que vous l'aviez recommandé, et déjà s'empresse d'immoler douze taureaux, prémices du butin. Il avait amené aux autels plus de cent animaux différents. L'infortuné ! satisfait au fond de son cœur, il s'applaudissait des ornements et de la robe brillante dont il était revêtu ; il commençait les prières ; mais à peine la flamme des autels, nourrie de sang et de bois résineux, eut éclaté, qu'une sueur abondante se répand sur son corps ; la tunique s'attache et se colle à ses membres, tous ses os sont agités de violentes convulsions. Mais sitôt que le venin fatal de la vipère ennemie lui eut fait sentir sa rage, il demande à grands cris au malheureux Lichas, qui n'avait point eu de part à votre crime, quels complots l'avaient engagé à lui apporter cette robe fatale ? L'infortuné, confondu, lui répond que c'est un présent de vous seule, et qu'il l'a remis en ses mains comme il l'avait reçu. A ces mots Hercule, emporté par la douleur qui lui déchirait les entrailles, le saisit à l'endroit où le pied se joint à la jambe, et le jette contre un rocher baigné des eaux de la mer. De sa tête écrasée sur la pierre, on voit jaillir, à travers sa chevelure, un mélange affreux de cervelle et de sang. Tout le peuple s'écrie et pousse des gémissements à l'aspect des maux d'Hercule et de l'infortune de Lichas ; mais personne n'ose approcher. Hercule, étendu sur la terre, bondissait de tout son corps, en poussant des hurlements affreux, qui faisaient retentir les rochers, les monts escarpés des Locriens et les promontoires de l'Eubée. Enfin, lorsque fatigué de s'être roulé contre terre, d'avoir poussé des cris terribles, d'avoir maudit le lit fatal de sa cruelle épouse, et l'hymen de la fille d'OENÉE, cet hymen qui était devenu le supplice de sa vie, Hercule cessa de fixer ses yeux sur ce feu qui le consumait, il jeta ses regards troublés autour de lui. Il m'aperçut, fondant en larmes, au milieu de la foule ; il me regarda et m'appelle : « Viens, mon fils, viens, ne fuis point le mal qui me dévore, quand tu devrais périr avec moi. Emporte-moi loin d'ici ; cache-moi surtout dans des lieux où nul œil mortel ne puisse m'apercevoir ; viens, si tu as pitié de ton père, fais que je parte au plus tôt de ce rivage, et que je n'expire point sur ces bords ». Nous obéissons à ses ordres, nous le transportons sur un vaisseau, et nous venons enfin d'aborder sur cette rive. Il y est descendu poussant des mugissements affreux que lui arra-

chent les tourments. Vous le verrez bientôt vivant encore, s'il n'a pas en ce moment succombé à ses douleurs. Voilà, madame, l'attentat affreux que vous avez conçu, que vous avez exécuté sur mon père. Puisse, si ce vœu m'est permis, puisse la vengeance de la justice et des furies retomber sur votre tête. Et quelle loi pourrait me le défendre, quand, foulant aux pieds la plus sainte des lois, vous avez fait périr le plus grand des héros qui ait paru sur la terre, et tel que vos yeux ne verront jamais son égal.

LE CHŒUR.

Pourquoi vous retirer sans répondre ? Ne voyez-vous pas que votre silence se joint à votre accusateur pour déposer contre vous ?

### SCÈNE III.

HYLLUS, LE CHŒUR.

HYLLUS.

N'arrêtez point ses pas : puisse-t-elle aller si loin que mes yeux ne la rencontrent jamais. Que sert de porter le respectable nom de mère, quand on n'en a point les sentiments ? Qu'elle fuie en triomphant ; mais que sa joie devienne semblable à celle qu'elle a su donner à mon père !

(*Il sort.*)

LE CHŒUR.

Voyez, ô mes compagnes, voyez comme l'antique prédiction de l'oracle s'est accomplie : il avait annoncé que le douzième mois amènerait le fils de Jupiter au dernier terme de ses travaux. L'événement prédit est arrivé ; et comment en effet, celui qui ne voit plus la lumière, celui qui est mort, aurait-il encore à subir des travaux imposés par un maître ?

Si l'artifice préparé par le destin fatal du centaure, si le sang infecté de ce monstre a touché ses membres, si son sein a été pénétré de ce poison qu'engendra le dragon de Lerne, ou plutôt la mort même, comment pourrait-il se flatter de voir encore un soleil ? Avec le venin de l'hydre épouvantable qui le consume, il sent bouillonner dans son sein le poison aigu du sang versé par le centaure aux cris d'ébène, dont les discours n'étaient qu'un piège perfide.

L'infortunée Déjanire ne les a point compris ; elle n'a point senti qu'ils venaient d'un ennemi qui l'abusait pour perdre son époux ; elle s'y est livrée aveuglément lors-

qu'elle a vu un fléau terrible fondre sur sa maison avec l'hymen qui se préparait. Elle gémit maintenant, elle verse un torrent de larmes, et la fatalité qui est accomplie lui montre et son erreur, et son infortune.

La source des pleurs est à jamais ouverte; Hercule, hélas! est dévoré par un mal terrible, et tel que ce héros n'en eut jamais de pareil à éprouver de la part de ses ennemis mêmes. O déplorable victoire, qui, des monts d'OEcha-lie, avez si promptement envoyé sur ces bords cette fatale beauté! Cypris a tout conduit en silence, on la reconnaît à ses coups...

FIN DU QUATRIÈME ACTE.



## ACTE V

---

### SCÈNE PREMIÈRE.

LE CHŒUR.

Me trompé-je ? n'ai-je point entendu de nouveaux gémissements retentir dans ces lieux ? Que dis-je ! il n'en faut point douter, quelqu'un ici pousse des cris lamentables, quelque nouveau malheur est arrivé dans ce palais... Voyez-vous cette femme courbée par les années ? elle s'avance vers nous l'air éploré, toute éperdue, elle a sans doute quelque chose à nous annoncer.

### SCÈNE II.

LA NOURRICE, LE CHŒUR.

LA NOURRICE.

O mes enfants ! que de maux a causés ce présent funeste envoyé à Hercule !

LE CHŒUR.

Quelle nouvelle venez-vous nous apprendre ?

LA NOURRICE.

Déjanire, sans changer de place, vient de faire le dernier des voyages.

LE CHŒUR.

N'est-ce point en mourant ?

LA NOURRICE.

Vous l'avez dit.

LE CHŒUR.

L'infortunée a donc cessé de vivre ?

LA NOURRICE.

Vous l'avez déjà entendu.

LE CHŒUR.

O déplorable Déjanire ! quel coup a tranché ses jours ?

LA NOURRICE.

Le coup le plus funeste.

LE CHŒUR.

A quel destin s'est-elle vue livrée ?

LA NOURRICE.

Elle s'est immolée de sa propre main.

LE CHŒUR.

Quel dessein, ou plutôt quelle fureur...

LA NOURRICE.

La pointe d'un trait cruel lui a ravi le jour.

LE CHŒUR.

Comment seule a-t-elle eu le courage d'unir son trépas au trépas d'Hercule ?

LA NOURRICE.

A l'aide du tranchant d'un fer douloureux.

LE CHŒUR.

Eh quoi ! malheureuse ! vos yeux ont vu cet affreux événement ?

LA NOURRICE.

Je l'ai vu, car j'étais auprès d'elle.

LE CHŒUR.

Mais comment est-il arrivé ? de quelle manière ? parlez.

LA NOURRICE.

C'est elle qui de ses propres mains a tout exécuté.

LE CHŒUR.

Que dites-vous ?

LA NOURRICE.

Rien n'est moins obscur.

LE CHŒUR.

Quelle inhumaine, quelle épouvantable furie, cette beauté funeste, cette Iole a mise au jour en ce palais !

LA NOURRICE.

Ah ! sans doute. Mais que vous plaindriez davantage Déjanire, si vous eussiez été près d'elle, et que vous eussiez pu voir tout ce qui s'est passé.

LE CHŒUR.

La main d'une femme a eu la force d'exécuter un pareil dessein !

LA NOURRICE.

Il est horrible, vous en conviendrez avec moi, quand vous m'aurez entendue. A peine, rentrée dans le palais, a-t-elle aperçu le jeune Hyllus préparant le lit qu'il allait porter au-devant de son père que, se dérobant avec soin à tous les yeux, elle court se prosterner au pied des autels, et gémir sur le triste veuvage auquel elle était destinée. Tout ce qui s'est présente sous sa main, et qui servait autrefois à occuper ses loisirs, excite maintenant ses douleurs. Elle porte ses

pas égarés dans le palais, et si elle rencontre quelqu'une de ses femmes les plus chères, cette vue lui arrache des larmes. Elle déplore sa destinée et les nœuds désormais stériles qui l'unirent à son époux. Elle se tait ensuite et vole vers la couche d'Hercule. Je l'observais d'un lieu obscur d'où je ne pouvais être aperçue ; je la vois couvrir de tapis ce lit conjugal, s'y élancer avec violence, et y demeurer quelque temps étendue. Versant ensuite un torrent de larmes, elle s'écrie : « Ah ! pour jamais adieu, lit nuptial, vous ne me recevrez plus comme autrefois pour reposer auprès d'un époux ». En achevant ces mots, elle arrache d'une main prompte l'agrafe d'or qui attachait sa robe sur son sein, et laisse voir à nu son flanc et son bras gauche tout entier. Je cours aussitôt, autant que mes forces pouvaient me le permettre, j'annonce à Hyllus ce que prépare sa mère. Je vais et reviens, et déjà elle s'était percé le flanc au-dessous du sein avec un glaive à deux tranchants. Nous la trouvons en cet état. Son fils en la voyant, pousse un cri lamentable. L'infortuné ! il ne jugeait que trop bien que le désespoir seul avait pu inspirer cette action à sa mère. Il avait appris, mais trop tard, dans le palais, que les conseils du centaure l'avaient, contre son intention, rendue coupable. Il n'épargne ni pleurs, ni gémissements, il se jette sur le corps de sa mère, il l'embrasse, il s'y attache tout entier, il y reste étendu poussant de longs sanglots, gémissant sur l'injustice des reproches dont il l'avait accablée, et désespéré enfin de se voir au même instant privé, par deux coups différents, des deux auteurs de ses jours. Voilà ce qui se passe dans le palais. Insensé celui-là qui ose compter sur deux ou plusieurs jours de vie ! avant d'être sûr du lendemain, il faut que le jour présent se soit écoulé sans infortune.

### SCÈNE III.

#### LE CHŒUR.

Sur qui dois-je pleurer ? sur qui dois-je gémir ? Laquelle de ces infortunes est la plus déplorable ? malheureuse ! je ne puis l'imaginer. Quel spectacle ici sous nos yeux ! quel autre spectacle nous attendons encore ! le présent et l'attente de l'avenir se confondent ensemble.

Plût au ciel qu'un vent impétueux s'élevant du sein de ce palais, m'emportât loin de ces lieux, pour m'empêcher de



mourir d'épouvante au seul aspect du fils de Jupiter livré à des douleurs sans remède ! On dit qu'il s'avance vers ce palais ; comment soutenir ce spectacle ! J'entends des pleurs et des cris pareils aux plaintes de Philomèle ; ils ne sont pas éloignés, ils approchent. Le voilà ce cortège d'étrangers ; où portent-ils ce héros ? Leur marche silencieuse et lente annonce qu'ils pleurent un ami. Dieux ! il ne profère aucune parole ! serait-il endormi ? serait-il mort ?

## SCÈNE IV.

HERCULE, PORTÉ PAR DES ÉTRANGERS, HYLUS,  
UN VIEILLARD, LE CHOEUR.

HYLLUS.

Quel malheur pour moi, ô mon père, quelle infortune pour votre fils ! que ferai-je ? que deviendrai-je, hélas !

LE VIEILLARD.

O mon fils, taisez-vous, n'éveillez point les douleurs cruelles d'un père furieux. Le front tourné vers la terre, il vit encore... forcez votre bouche au silence.

HYLLUS.

Que dites-vous, vieillard ? il vit !

LE VIEILLARD.

Ne troublez point le sommeil où il est enseveli ; gardez-vous, ô mon fils, d'exciter, de rappeler les accès interrompus de ses maux affreux.

HYLLUS.

Ah ! malheureux que je suis ! je succombe au poids de mes peines ! mon cœur ne se possède plus.

HERCULE.

O Jupiter ! où suis-je ? chez quels peuples, en quels lieux de la terre me trouvai-je ainsi étendu, livré à des douleurs qui n'auront point de fin ? Misérable ! les cruelles reviennent me dévorer : ah !

LE VIEILLARD.

Vous voyez combien il était important de garder le silence, et de ne pas dissiper le sommeil qui s'était enfin arrêté sur sa tête et sur ses yeux.

HYLLUS.

Comment aurais-je pu me contenir à l'aspect d'un si grand malheur ?

HERCULE.

Sacrés autels de Cénée, voilà donc les faveurs que vous

m'avez faites pour les victimes que je vous ai présentées ? O Jupiter ! à quel supplice m'as-tu condamné ! tourment inextinguible, source de désespoir et de rage, que mes yeux n'auraient même jamais dû voir ! Quel enchanteur, quel médecin habile pourrait, sans le secours de Jupiter, adoucir mes douleurs ? Puissé-je au moins dans l'éloignement entrevoir un tel prodige ! Ah ! ah ! laissez un infortuné, laissez reposer un malheureux. Où me touchez-vous ? où voulez-vous pencher mon corps ? vous me tuez, vous m'assassinez, vous réveillez de nouvelles douleurs qui semblaient assoupies.

Le mal s'enflamme, un autre survient... Où êtes-vous, ô les plus ingrats de tous les hommes ! ô vous, Grecs, que j'ai délivrés des monstres qui infestaient vos rivages et vos forêts ? Infortuné ! Je meurs, et personne ne vient avec le fer ou le feu me délivrer de mes tourments, hélas ! ou me tranchant la tête, m'arracher une vie déplorable ! Ah ! dieux !

LE VIEILLARD.

Fils de ce héros, le soin que demande son mal convient mieux à vos forces qu'aux miennes. Venez m'aider à porter son corps : votre œil plus actif saura mieux le soulager.

HYLLUS.

Je me joins à vous sans peine ; mais comment apaiser le mal qui le déchire au dehors et au dedans ? c'est au-dessus de mon pouvoir ; Jupiter seul en a la puissance.

HERCULE.

O mon fils ! ô mon fils ! où êtes-vous ? Prenez-moi, soulevez-moi par ici, de ce côté-là... ah !... ah !... O ciel ! il revient, il revient, ce barbare tourment, ce mal affreux qui me dévore. Ah, Pallas ! il recommence ses fureurs. Oh, mon fils, prends pitié de ton père, ne l'épargne point ; arme-toi de ton épée, plonge-la dans mon sein. Viens porter le remède aux maux dont ta mère impie a su m'accabler ; puisse-je la voir tomber dans le même état, dans l'état cruel où je suis. Frère du maître des dieux, favorable Pluton, viens, viens, par une mort prompte, endormir les tourments d'un malheureux.

LE CHŒUR.

O mes amies, je frémis d'horreur à l'aspect des douleurs de ce prince. Quel destin pour un si grand héros !

HERCULE.

O Hercule ! A quelles rudes et terribles épreuves n'a-t-on pas déjà mis ton courage et ton bras ! Cependant ni l'épouse de Jupiter, ni cet Eurysthée, l'objet de ma haine, ne m'avaient encore fait éprouver rien de semblable aux maux que la trompeuse fille d'Œnée a su attacher à mon sein, en m'enveloppant de ce filet fatal, tissu par les furies, et qui est devenu l'instru-

ment de ma mort. Il s'est acharné sur mes flancs, il a dévoré mes chairs, il a pénétré dans mon sein, il engloutit à présent mes veines, il boit mon sang, et tout mon corps se dissout, enchaîné par des liens indicibles. Et ce que n'a pu faire ni la lance de mes ennemis, ni l'armée des géants, enfants de la terre, ni la fureur des monstres sauvages, ni les Grecs, ni les barbares, ni les brigands dont j'ai purgé le monde, elle l'a fait. Une femme, avec la faiblesse de son sexe, n'ayant rien de la vigueur du nôtre, une femme seule, sans le secours du fer, triomphe de moi. O mon fils, sois le digne fils d'Hercule, dépose tout respect pour le nom de ta mère, va la chercher dans ce palais, et de tes propres mains amène-la devant moi, que je sache si tu plaindras mes maux plus que les siens, quand tu verras tout son corps déchiré comme il doit l'être. Va, mon fils, arme-toi de courage, prends pitié d'un malheureux si digne d'être plaint, et qui gémit et pleure, ainsi qu'une femme ; humiliant état où personne n'avait pu me voir encore ! Jusqu'à cette heure j'avais supporté mes maux sans pousser un soupir ; maintenant, malheureux que je suis, je me déshonore par mes larmes ! Viens, approche de ton père ; viens, vois quels tourments il souffre : je soulèverai les voiles qui me couvrent pour t'en faire juger. Voyez, regardez tout ce corps déchiré, considérez l'état pitoyable où un malheureux est réduit. Ciel ! ciel ! ô douleurs ! Ah ! les déchirements reviennent avec plus de fureur, ils ont pénétré jusque dans mes entrailles ; le mal cruel qui me dévore ne veut plus me laisser de repos. Roi des enfers, reçois-moi ; Jupiter, frappe-moi de tes traits ; souverain du tonnerre, lance, lance sur moi ta foudre. Il a repris de nouvelles forces, il s'est étendu sur mon corps, il me déchire de nouveau... O mes mains ! ô mes bras ! Est-ce vous qui terrassâtes autrefois ce lion si redoutable, ce sauvage habitant de la forêt de Némée, la terreur des campagnes, et l'hydre de Lerne, et cette armée de monstres moitié hommes et moitié chevaux, race barbare, insolente et sans lois ; et le sanglier d'Erymanthe, et ce cerbère à trois têtes, ce monstre infernal enfanté par Echidna<sup>1</sup>, lui qui habitait sous la terre, au séjour infernal ; et ce dragon qui gardait les pommes d'or aux extrémités du monde ? Mille autres travaux ont éprouvé mon courage, personne encore n'avait pu triompher de moi ; et maintenant en proie à la rage d'un mal inexplicable, je vois mon corps brisé dans toutes ses parties, et mes chairs en lambeaux, moi qu'on nommait le fils d'une mère illustre

1. Echidna, suivant Hésiode, dans sa Théogonie, était un monstre moitié femme et moitié serpent.



et qui devais la naissance au souverain des dieux. Mais j'ose vous l'attester; tout mourant, tout anéanti que je suis, je saurai bien me venger de la barbare qui m'a causé ces maux, quand je n'en devrais retirer que cet avantage, de lui enseigner à publier partout, que vivant et mourant j'ai su punir les criminels.

LE CHŒUR.

O malheureuse patrie, ô Grèce, à quelle douleur je vous vois abandonnée, si vous perdez un si grand héros!

HYLLUS.

O mon père, puisque votre silence me donne enfin la liberté de vous répondre, daignez, malgré vos souffrances, m'écouter un moment. Je ne vous demanderai que ce que je puis obtenir avec justice; accordez-moi la grâce de suspendre un instant la fureur qui déchire votre âme; autrement vous ne pourriez jamais apprendre que le désir qui vous flatte est aussi mal fondé que le ressentiment qui vous tourmente.

HERCULE.

Explique ce que tu veux, achève; dans l'état de souffrances où je suis, je ne saurais comprendre ce que tu m'annonces avec tant d'embarras.

HYLLUS.

Je veux vous parler de ma mère, vous dire ce qu'elle est devenue, et quelle erreur involontaire a causé son crime.

HERCULE.

Scélérat! tu oses rappeler le souvenir d'une mère par qui ton père expire, et tu veux que je t'écoute!

HYLLUS.

Ce qui est arrivé ne me permet pas de garder le silence.

HERCULE.

Sur ses attentats précédents?

HYLLUS.

Non; mais sur ceux que vous lui attribuez aujourd'hui.

HERCULE.

Parle, mais crains de déshonorer le sang dont tu sors.

HYLLUS.

J'obéis. Elle vient de mourir, immolée...

HERCULE.

Par qui? Quel prodige m'annonces-tu pour le fruit de ses crimes?

HYLLUS.

De sa propre main, non d'une main étrangère.

HERCULE.

Ciel! elle a prévenu la mort qu'elle devait recevoir de mon bras!

HYLLUS.

Vous changeriez de sentiment si vous saviez tout.

HERCULE.

Quel étonnant discours ! explique ta pensée.

HYLLUS.

Son crime fut une erreur, ses intentions étaient bonnes.

HERCULE.

Ses intentions étaient bonnes ! malheureux ! en assassinant ton père.

HYLLUS.

Quand elle a vu sa rivale dans ce palais, elle a cru, par le pouvoir d'un philtre, ramener votre cœur, elle s'est trompée.

HERCULE.

Est-il quelqu'un dans Trachine qui possède de pareils secrets ?

HYLLUS.

Ce fut le centaure Nessus, qui, jadis, lui persuada d'employer ce philtre pour ranimer votre amour.

HERCULE.

Ah ! malheureux ! c'en est fait ! Je suis mort, je suis mort ; la lumière ne brille plus pour moi. Ah ! je sens trop bien à quelle extrémité je suis réduit. Mon fils, tu n'as plus de père. Appelle tes frères auprès de moi ; appelle la malheureuse Alcmène, la déplorable amante de Jupiter. Venez tous ensemble écouter l'accomplissement des oracles dont j'ai eu connaissance.

HYLLUS.

Alcmène n'est point ici, elle s'est retirée sur les rivages de Tirynthe ; elle a emmené avec elle une partie de mes frères qu'elle a pris soin d'élever : pour les autres, vous saurez qu'ils habitent actuellement la ville de Thèbes. Mais nous tous qui sommes ici, mon père, s'il faut agir et vous servir, nous sommes prêts à exécuter vos ordres.

HERCULE.

Ecoute donc ce que je vais te prescrire. Te voilà dans l'âge où tu peux montrer par ta valeur que tu es mon fils. Un ancien oracle de mon père m'avait annoncé qu'aucun mortel vivant ne me donnerait la mort, mais un habitant de l'empire de Pluton ; ainsi, suivant la prédiction de l'oracle, la mort du centaure m'a coûté la vie ; et cette ancienne prédiction, tu vas la voir confirmée par un nouvel oracle ; c'est celui qu'en entrant dans le bois des Selles, qui habitent les montagnes, et qui couchent sur la terre, je reçus par la voix du chêne prophétique consacré à mon père, et que j'eus soin d'écrire. Il me prédit qu'à l'époque où nous sommes, je verrais arriver la fin de mes travaux. Je crus

qu'il m'annonçait pour l'avenir une vie heureuse, il ne m'annonçait que ma mort. La mort est en effet le terme de tous les maux. Puisque tout est maintenant éclairci, mon fils, c'est à toi de me donner les secours dont j'ai besoin. Ne m'oppose point une résistance qui ne ferait que m'irriter ; cède à mes vœux, accomplis-les, et, respectant la plus sainte des lois, obéis à ton père.

HYLLUS.

O mon père ! je frémis au discours que je viens d'entendre ; cependant j'obéirai.

HERCULE.

Avant tout, mets ta main droite dans la mienne.

HYLLUS.

A quoi voulez-vous m'engager par cette assurance superflue de ma foi ?

HERCULE.

Ne me donneras-tu donc pas cette main que je te demande ? Veux-tu me désobéir ?

HYLLUS.

Eh bien, voici ma main ; je ne démentirai point mes engagements.

HERCULE.

Jure par la tête du dieu dont je tiens le jour...

HYLLUS.

De quoi faire ? Je vais le jurer.

HERCULE.

D'exécuter ce que je vais te prescrire.

HYLLUS.

Je le jure, j'en atteste Jupiter.

HERCULE.

Si tu trahis ton serment, demande au ciel d'en être puni.

HYLLUS.

Je ne le serai point, car j'obéirai ; cependant j'en prononce le vœu.

HERCULE.

Tu connais les sommets de l'Œta, de ce mont élevé consacré par Jupiter ?

HYLLUS.

Sans doute, et plus d'une fois j'y ai offert des sacrifices.

HERCULE.

C'est là qu'il faut de tes propres mains transporter mon corps, et le déposer sur un bûcher formé de branches de chêne et d'olivier sauvage, qu'avec l'aide de quelques amis choisis tu pourras abattre et rassembler. Alors, une torche à la main, tu livreras mon corps aux flammes. Garde-toi de faire éclater aucun signe de douleur, mais sans gémir, sans



verser une larme, si tu es vraiment mon fils, fais ce que je te commande ; autrement, du fond des enfers même, je t'accablerai du poids de mes imprécations.

HYLLUS.

Oh ! mon père ! qu'avez-vous dit, et que m'ordonnez-vous ?

HERCULE.

Ce que tu dois faire ; si tu n'aimes mieux cesser d'être appelé mon fils, et adopter un autre père.

HYLLUS.

Hélas ! encore une fois, mon père, que m'ordonnez-vous ? d'être votre assassin ! de devenir parricide !

HERCULE.

Non ; mais mon seul libérateur, le seul auteur de ma guérison.

HYLLUS.

Et comment, en brûlant votre corps, pourrai-je le guérir ?

HERCULE.

Si cette pensée t'effraie, charge-toi du moins de tout le reste.

HYLLUS.

Je me chargerai du soin de vous transporter.

HERCULE.

D'élever le bûcher que je demande ?

HYLLUS.

Pourvu que mes mains respectent votre corps, je consens d'exécuter le reste, et d'y employer toutes mes forces.

HERCULE.

Cela suffit. Après des services si essentiels, je te demande une légère complaisance.

HYLLUS.

Dût-elle être plus importante, vous serez satisfait.

HERCULE.

Tu connais la fille d'Eurytus ?

HYLLUS.

Vous voulez parler d'Iole, autant que j'en puis juger.

HERCULE.

Tu l'as dit ; et voici ce que je te recommande. Si après ma mort, te rappelant les serments que tu as faits à ton père, tu veux y être fidèle, si tu crains de me désobéir, prends Iole pour ton épouse ; qu'aucun autre homme sur la terre ne puisse s'associer une femme qui a reposé à mes côtés. Prends soin, mon fils, du lit paternel, obéis. Songe que tu perdrais tout le mérite de ton obéissance, si après avoir exécuté ma volonté dans de grandes choses, tu la négligeais dans de moins importantes.

HYLLUS.

O ciel! il est cruel de s'irriter contre un malade, mais comment souffrir tranquillement de semblables pensées?

HERCULE.

Tes murmures me font croire que tu n'es pas disposé à faire ce que je te commande.

HYLLUS.

Et comment celle qui a été la cause de la mort de ma mère, celle qui vous a réduit à l'état où vous êtes, pourrait-on, sans y être poussé par les furies, se résoudre à l'épouser? O mon père, je préfère cent fois la mort à la douleur d'habiter avec ceux qui doivent m'être le plus odieux.

HERCULE.

On a peu d'égards pour moi, ce me semble, parce qu'on sent que je vais mourir; mais si tu désobéis à mes ordres, la malédiction des dieux t'attend.

HYLLUS.

Ah, mon père! vous conviendrez bientôt que votre mal seul vous inspire ces pensées.

HERCULE.

Oui, car c'est ton obstination qui réveille mon mal endormi.

HYLLUS.

Malheureux que je suis! dans quelles incertitudes je suis plongé!

HERCULE.

Comme s'il n'était pas dans l'ordre de la justice d'obéir à ton père!

HYLLUS.

Il faudra donc que j'apprenne à devenir impie?

HERCULE.

Est-ce une impiété de consoler mon cœur?

HYLLUS.

Est-ce donc avec justice que vous m'ordonnez cet hymen?

HERCULE.

Sans doute, et j'en prends les dieux à témoins.

HYLLUS.

Je l'accomplirai donc, je ne m'y refuserai point. Je présenterai mon action aux dieux: ô mon père! quand je vous obéis, je ne saurais être criminel.

HERCULE.

C'est finir comme il faut, mon fils; hâte-toi donc de joindre l'action aux discours. Avant que les aiguillons et les convulsions de la douleur se fassent sentir, porte-moi sur le bûcher. Allons; et vous, mes amis, prêtez-lui votre aide, enlevez-moi. La fin de mes maux doit être celle de ma vie.

HYLLUS.

Quand vous nous l'ordonnez, quand vous nous y forcez, mon père, il n'est plus rien qui nous puisse arrêter.

HERCULE.

Et toi, mon âme, prends courage, mets à ma bouche un frein d'acier pour arrêter mes cris dans cette épreuve dernière où je suis contraint, et que cependant je désire.

HYLLUS.

Compagnons, venez m'aider à l'enlever; pardonnez ce que je fais, et n'accusez que l'inflexibilité des dieux qui en sont témoins, eux qui sont appelés les auteurs de nos jours et nos pères; ils ont les yeux fixés sur ces grands événements, et nul mortel ne peut prévoir quelle en sera la suite. Pour le moment, cette catastrophe fait notre peine et leur honte, et le supplice cruel de l'infortuné qui subit son sort. Jeunes filles, retirez-vous; vous avez vu les malheurs qui viennent d'arriver, et les coups terribles que vient de frapper la mort: tout est ici l'ouvrage de Jupiter.

FIN.





ŒDIPE ROI

*Tragédie*





## AVANT-PROPOS

Le royaume de Thèbes étant désolé par une peste très cruelle, on envoya consulter l'oracle d'Apollon, et celui-ci répondit qu'elle ne cesserait qu'après que l'on aurait vengé la mort de Laïus sur OEdipe, son fils et son meurtrier. On vérifia cet oracle, et l'on trouva en effet qu'OEdipe était ce même fils de Laïus et de Jocaste, qui, ayant été exposé par l'ordre de ses parents, avait été sauvé par des pasteurs et porté à Polybe, roi de Corinthe, qui l'avait élevé comme son fils. Après cette reconnaissance, Jocaste se tua de désespoir, OEdipe se creva les yeux, et on le chassa du royaume. Voilà le sujet de la pièce. Le reste n'est qu'épisodes, c'est-à-dire les circonstances des temps, des lieux et des personnes, dont Sophocle se sert pour étendre et amplifier son action. Ces circonstances sont l'assemblée des sacrificateurs, qui, suivis d'un grand nombre d'enfants, vont se prosterner aux pieds d'un autel qu'on avait élevé à OEdipe dans la cour de son palais ; les sacrifices qu'on fait dans toutes les places, l'ambiguïté de l'oracle ; l'emportement d'OEdipe contre Tiresias ; ses injustes soupçons contre Créon ; la querelle de ces deux princes ; la sortie de Jocaste qui veut les apaiser ; le trouble qu'elle jette dans l'esprit d'OEdipe en voulant calmer ses inquiétudes ; l'arrivée du pasteur de Corinthe, qui vient lui apprendre la mort de Polybe, et qui, pour guérir ses frayeurs, croyant lui donner une très bonne nouvelle, lui découvre que le roi et la reine de Corinthe n'étaient pas ses parents ; l'opiniâtreté d'OEdipe, qui veut éclaircir sa naissance, malgré les efforts de Jocaste ; la déposition du pasteur de Laïus, qui était le même qui avait eu l'ordre de l'exposer ; enfin toutes les circonstances de la mort de Jocaste, et de la punition d'OEdipe... Le but du poète est de faire voir que la curiosité, l'orgueil, la violence et l'emportement précipitent dans des malheurs inévitables des hommes qui ont d'ailleurs de fort bonnes qualités.

## PERSONNAGES

ŒDIPE.

CRÉON.

UN GRAND PRÊTRE.

TIRÉSIAS.

JOCASTE.

UN DOMESTIQUE de Laïus.

UN MESSAGER.

UN OFFICIER d'Œdipe.

LE CHOEUR, composé de vieillards thébains.

*La scène est à Thèbes, en Béotie.*

# ŒDIPE ROI

TRAGÉDIE

---

## ACTE PREMIER

---

### SCÈNE PREMIÈRE.

ŒDIPE, LE GRAND PRÊTRE.

ŒDIPE.

Nouveaux rejetons de l'antique Cadmus, ô mes enfants ! quel sujet vous oblige à venir ainsi vous prosterner sur les marches de ce palais, tenant en main les rameaux réservés pour les suppliants. La fumée de l'encens, les chants lugubres, les gémissements ont rempli toute la ville.

Je n'ai point envoyé vers vous, je suis venu moi-même, mes enfants, m'informer du sujet de vos plaintes : oui, c'est cet Œdipe si vanté dans la Grèce, qui vient vous écouter. Parlez donc, ô vieillard, car c'est à vous qu'il convient de vous expliquer pour eux : quelle crainte, quelle espérance vous ont ainsi rassemblés dans ces lieux ? Comptez sur le désir que j'ai de vous secourir. Je serais bien insensible si je n'étais pas touché de l'état suppliant où je vous vois.

LE GRAND PRÊTRE.

O vous qui réglez sur ma patrie, Œdipe, voyez combien de citoyens de tout âge, prosternés devant vos autels, les uns dans l'enfance et se trainant encore à peine, les autres dans la force de la jeunesse ; regardez ces vieillards qui sont les pontifes des dieux, et moi, qui suis grand prêtre de Jupiter. Le reste des Thébains, tenant en main les rameaux



des suppliants, est prosterné dans la place publique, ou aux deux temples de Pallas<sup>1</sup>, ou sur la cendre prophétique de l'Isménus<sup>2</sup>. Vous le voyez, OEdipe, cette ville, trop longtemps en butte aux fureurs de l'orage, ne peut plus lever sa tête au-dessus des flots ensanglantés qui la submergent. Les germes des fruits de la terre s'y dessèchent dans les calices des fleurs, les troupeaux y périssent, et les femmes y voient avorter les gages de leur fécondité. Un dieu cruel, armé de feux, une effroyable contagion est venue fondre sur cette ville, et change en un désert l'antique demeure des enfants de Cadmus. Le noir Erèbe s'enrichit de nos gémissements et de nos pleurs. Ce n'est pas cependant que ces enfants et moi, assis près de vos foyers, nous venions vous implorer comme un dieu ; mais nous vous regardons, entre tous les mortels, comme le plus capable de nous secourir au milieu des vicissitudes de la vie, et des malheurs envoyés par les dieux. C'est vous qui, arrivant dans nos murs, nous avez délivré du tribut cruel que le Sphynx nous avait imposé, sans qu'aucun de nous vous en fournit, ou vous en préparât les moyens. Ce fut par la seule inspiration d'un dieu que vous sauvâtes nos jours en danger : chacun ici le publie et le pense. C'est donc à vous, puissant OEdipe, c'est à vous que nous venons, en suppliants, demander aujourd'hui quelque secours, si vous avez entendu la voix des dieux ou si quelque mortel a pu vous éclairer. J'ai vu souvent de grands malheurs servir d'inspiration aux mortels que l'expérience a rendus habiles dans les conseils. Venez, ô le plus sage des hommes, relever cette ville abattue ; venez, et songez que cette contrée vous nomme aujourd'hui son sauveur, pour reconnaître votre ancienne prudence, et que nous pourrions bientôt oublier vos premiers bienfaits si, après nous avoir tirés de l'abîme, vous nous y laissiez retomber. Relevez, rassurez donc cette ville sur ses fondements : voilà ce que vous avez déjà fait pour elle sous de favorables auspices ; soyez encore aujourd'hui ce que vous fûtes alors. Ne vaut-il pas mieux pour vous, tant que vous commanderez dans ces lieux, y régner sur des hommes que sur des murs déserts. Les remparts, les

1. Pallas, sous deux noms différents, avait deux temples à Thèbes. L'un était consacré à Minerve Oncée, et l'autre à Minerve Isménie.

2. C'était le nom du fleuve qui traversait la ville de Thèbes. Les Thébains avaient bâti sur ses rives un temple en l'honneur d'Apollon : l'inspection de la flamme allumée sur l'autel, ou celle des victimes qui y étaient immolées, servait aux prêtres de fondement à leurs prédictions. On en voit un exemple dans la tragédie d'Antigone.

vaisseaux ne sont plus rien quand ils sont dépouillés des hommes qui les habitaient.

OËDIPE.

Déplorables enfants, je suis loin d'ignorer l'objet des vœux que vous venez ici m'apporter. Je ne sais que trop dans quel état funeste vous êtes tous plongés; et cependant, quelque malheureux que vous soyez, il n'en est point parmi vous qui soit aussi infortuné que moi. La douleur de chacun de vous n'a qu'un seul objet; elle ne regarde que vous seuls, tandis que mon cœur gémit à la fois et sur la ville, et sur vous et sur moi. Ne croyez donc pas m'avoir tiré d'un profond sommeil. Sachez qu'il n'est point de larmes que je n'aie versées, point de moyens divers dont mon imagination n'ait sondé la voie. Le seul que j'aie pu trouver propre à vous secourir, je l'ai mis en usage. Le fils de Ménécée, Créon, qui m'appartient par les liens du sang, je l'ai envoyé à Delphes, au temple d'Apollon, pour y demander à ce dieu ce que je dois ordonner, ce que je dois faire pour le salut de cette ville. Je compte les jours, je les mesure par le temps qui lui était nécessaire, et je m'afflige de ses délais. Que fait-il? son absence est beaucoup plus longue qu'elle ne semblait le devoir être. Croyez qu'au moment où il arrivera, je me regarderais comme le plus méchant des hommes si je n'exécutais tout ce que le dieu m'aura prescrit.

LE GRAND PRÊTRE.

Vous ne pouviez en parler plus à propos; et dans ce moment même on m'annonce l'arrivée de Créon, qui s'avance vers nous.

OËDIPE.

O souverain Apollon! puisse-t-il, favorisé de la fortune conservatrice, revenir aussi content que son visage paraît l'annoncer.

LE GRAND PRÊTRE.

Son cœur est satisfait, on peut s'en flatter; et sans cela il ne paraîtrait pas, ainsi que nous le voyons, portant sur sa tête un rameau de laurier chargé de fruits.

## SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, OËDIPE, CRÉON.

OËDIPE.

C'est ce que nous saurons bientôt: le voici près de nous, et nous pouvons l'interroger. Fils de Ménécée, cher

prince, ô mon frère! quelle nouvelle nous apportez-vous de la part du dieu ?

CRÉON.

D'heureuses nouvelles ; car ce qu'il peut y avoir de fâcheux n'est pour nous qu'une source de bonheur, si l'issue en est telle qu'il faut l'espérer.

OEDIPE.

Que signifie ce discours? je n'y trouve pas de sujet de crainte; mais je n'y vois guère de quoi me rassurer.

CRÉON.

Souhaitez-vous que je m'explique au milieu de tout ce peuple qui nous écoute, ou voulez-vous entrer dans votre palais ?

OEDIPE.

Parlez devant eux, car je suis bien plus touché de leurs maux que des miens.

CRÉON.

Je vous dirai donc ce que l'oracle d'Apollon m'a fait entendre. Il nous ordonne, sans aucune obscurité, d'éloigner de cette terre la source d'impureté que nous y nourrissons, et de cesser de l'entretenir avec nos maux.

OEDIPE.

Quelle purification, quel moyen employer dans notre calamité ?

CRÉON.

Il faut bannir un homme, ou que le sang qui a causé les malheurs de cette ville soit lavé par le sang.

OEDIPE.

Et quel est donc ce mortel dont il faut venger la mort ?

CRÉON.

Prince, nous eûmes un roi nommé Laïus ; il régnait sur cette ville avant qu'elle se fût soumise à votre empire.

OEDIPE.

Je le sais, parce qu'on me l'a dit ; car mes yeux ne le virent jamais.

CRÉON.

Il est mort ; et Apollon, sans aucune obscurité, nous ordonne aujourd'hui de punir ses assassins.

OEDIPE.

En quels lieux sont-ils ? et comment retrouver la trace effacée d'un crime aussi ancien ?

CRÉON.

Ils sont dans ces murs, l'oracle l'a déclaré. Ce qu'on cherche, on peut le trouver ; ce qu'on néglige nous échappe sans peine.

OEDIPE.

Est-ce dans son palais, ou hors de la ville, ou dans une



terre étrangère que Laïus est tombé sous les coups des assassins ?

CRÉON.

Il allait (ainsi qu'Apollon nous l'a dit) consulter l'oracle ; et depuis l'instant où il a quitté ces murs, nous ne l'avons plus revu.

ŒDIPE.

N'y aurait-il pas quelqu'un de sa suite, quelque compagnon de son voyage qui eût été témoin de son sort, et qui pût servir à nous donner des indices ?

CRÉON.

Ils sont tous morts ; il n'en reste plus qu'un seul, que la crainte tient éloigné d'ici, et qui, de tout ce qu'il a vu, n'a jamais pu raconter qu'une seule circonstance.

ŒDIPE.

Quelle est-elle ? Un seul trait peut en faire découvrir beaucoup d'autres, s'il peut nous donner un léger commencement d'espérance.

CRÉON.

Il a rapporté que des brigands rassemblés avaient rencontré Laïus, et, qu'accablé par le nombre, il avait perdu la vie.

ŒDIPE.

Mais comment des brigands se seraient-ils portés à ce comble d'audace, si quelqu'un ne les avait séduits à force d'argent ?

CRÉON.

Ce soupçon est vraisemblable ; mais Laïus étant mort, personne, au milieu des maux de la patrie, ne s'éleva pour le venger.

ŒDIPE.

Et quels maux, quand le chef de l'état était renversé, purent vous empêcher d'approfondir cette trame ?

CRÉON.

Le Sphinx, avec ses énigmes enveloppées, nous força d'abandonner ce que nous ne pouvions découvrir, pour nous occuper de ce qui était sous nos yeux.

ŒDIPE.

Hé bien, c'est donc à moi de remonter à la source de vos maux, et de la produire au jour. Ce ne sera pas en vain qu'Apollon et vous-même vous vous serez occupés du soin de venger la mort de Laïus ; vous me verrez justement associé à vos desseins, servir à la fois les intérêts de la patrie, et ceux du dieu. Car ce ne sera pas seulement pour la cause d'un roi qui n'est plus, mais pour ma propre cause que je chasserai de cette terre l'objet impur qui l'a souillée. Quiconque a pu porter la main sur Laïus, pourrait d'une main aussi

hardie attenter sur mes jours. Ainsi je trouverai ma propre sûreté dans le soin que je prendrai de sa vengeance. Levez-vous donc, mes enfants, hâtez-vous, emportez ces rameaux, symboles des suppliants : Qu'on assemble ici le peuple thébain ; je vais tout employer pour calmer ses peines. Nous verrons bientôt, sous les auspices du dieu, si nous devons être plus heureux ou plus misérables.

LE GRAND PRÊTRE.

Levons-nous, mes enfants, levons-nous ; ces secours que nous étions venus demander ici, notre roi nous les promet. Puisse Apollon, qui nous a envoyé cet oracle, nous délivrer de la contagion, et conserver nos jours !

*(Le grand prêtre se retire avec les enfants et la troupe de jeunes Thébains qui l'accompagnaient : il ne reste sur le théâtre qu'Œdipe et les vieillards qui composent le chœur.)*

LE CHŒUR.

O douce voix de Jupiter, qui, de l'opulent sanctuaire de Delphes êtes parvenue aux murs fameux des Thébains, que ferez-vous pour eux ? La crainte agite et consterne mon cœur, saisi de respect devant vous, ô secourable Péan, qui régniez à Délos. Est-ce aujourd'hui, est-ce dans un autre temps marqué par vos décrets, que vous accomplirez votre oracle ? Parlez, voix immortelle, fille de l'heureuse espérance.

Digne sang de Jupiter, ô Minerve, c'est vous que j'invoque la première ; vous aussi, Diane, sa sœur, vous qui aimez à visiter la terre, et qui vous asseyez sur un trône glorieux, dans l'enceinte de la place de Thèbes ; et vous Apollon, savant dans l'art de lancer vos traits, hélas ! hélas ! venez tous trois à mon secours ; si jadis, quand d'autres fléaux vinrent fondre sur cette ville, vous avez repoussé loin de nous le feu de la contagion<sup>1</sup> : venez aujourd'hui, dieux secourables ! Les peines que je souffre ne sauraient se compter. Tout ce peuple languit et succombe. Les ressources de l'art sont épuisées et ne peuvent plus offrir de remède à nos maux. Les germes des fruits sont devenus stériles, les femmes ne supportent plus les douleurs de l'enfantement. Plus prompt que l'oiseau rapide, plus destructive que le feu dévorant, la mort précipite nos citoyens, l'un après l'autre, vers le rivage du dieu des enfers. Thèbes chaque jour périt par d'innombrables coups. Les enfants (cruelle image !) demeurent étendus, sans pitié, sur ce sol, théâtre de la mort. Loin d'eux les femmes, et les mères dont le front est couvert de cheveux blancs, gémissent aux pieds des autels, et demandent la fin de leurs

1. En inspirant Œdipe, qui délivra Thèbes du Sphinx.

peines. Les hymnes plaintifs, les gémissements douloureux éclatent ensemble dans les airs. Noble et charmante fille de Jupiter, envoyez-nous quelques secours : faites retourner sur ses pas ce fléau destructeur, ce nouveau Mars, qui, sans bouclier, sans javelot, est venu nous combattre, et qui nous consume au milieu des gémissements et des cris : qu'il aille, loin des bornes de notre patrie, dans le vaste sein d'Amphitrite<sup>1</sup>, ou dans les flots inhospitaliers de la mer de Thrace. Il ne nous laisse aucun repos ; s'il s'affaiblit quand la nuit s'achève, il recommence avec le jour. O Jupiter, ô dieu qui gouvernes à ton gré les feux du tonnerre, écrase-le de ta foudre ; et toi, dieu de Lycie, lance, pour nous secourir, des traits invincibles de ton arc d'or. O Diane, perce-le de ces rayons éclatants dont tu embrases les sommets des monts Lycéens ; et toi, dieu des raisins, toi dont le front est couronné de bandelettes d'or, Bacchus, toi de qui le surnom est emprunté du nom de cette ville, toi qui marches accompagné des Ménades, viens, armé de flambeaux allumés, poursuivre et consumer ce dieu cruel que les dieux regardent avec horreur.

1. Le poète veut désigner l'océan proprement dit.



## ACTE II

---

### SCÈNE PREMIÈRE.

OEDIPE, SUITE, LE CHOEUR, LE PEUPLE ASSEMBLÉ.

OEDIPE, *au Chœur.*

Vous invoquez les dieux; mais ce que vous leur demandez, ces secours, ces soulagemens de vos douleurs, vous allez les obtenir, si vous voulez m'écouter, m'obéir, et vous soumettre à ce qu'exigent nos maux. Je vais parler comme étranger à ce que l'oracle vient de nous apprendre, comme étranger au crime qui s'est commis, et dont je ne puis découvrir la trace, si on ne m'en fournit les moyens. Reçu depuis peu de temps au nombre des citoyens de Thèbes, je ne puis donc vous secourir que par cet ordre que je vais publier. Quiconque d'entre vous sait de quelle main a péri Laïus, fils de Labdacus, je l'invite à me le découvrir sans déguisement. Si celui qui en fut l'assassin craint d'être dénoncé, qu'il prévienne la dénonciation, et s'accuse; il n'aura rien de bien fâcheux à souffrir, et l'exil sera son seul supplice. Si l'assassin est étranger, que celui qui le connaît le déclare, je l'en récompense aussitôt, et je lui garde une reconnaissance éternelle. Mais si vous vous obstinez à vous taire; si, craignant pour un ami, ou pour vous-mêmes, vous rejetez l'ordre que je vous donne, écoutez tous ce que je vais prononcer contre le coupable. Je veux, de quelque rang qu'il soit, que personne en cette terre soumise à mon empire ne le reçoive, ne lui parle, ne l'admette aux prières, aux sacrifices et aux libations consacrées aux dieux; que tous les habitans le repoussent de leurs foyers, comme la cause impure du fléau qui nous désole: car c'est ainsi que l'oracle de Delphes me l'a fait entendre sans obscurité; et je veux, muni du pouvoir dont je suis revêtu, servir à la fois les vœux du dieu et ceux du roi qui n'est

plus. Puissent mes imprécations contre le coupable ignoré, soit qu'il ait été seul, soit qu'il ait eu des complices, le dévouer à l'infamie et à toutes les privations qui accompagnent une vie malheureuse ! Puisse-t-il, si même, à mon insu, il est de ma maison, éprouver tous les maux dont mes malédictions l'ont menacé ! Mais c'est vous, Thébains, que je charge de l'exécution de mes volontés, pour mes propres intérêts, pour ceux d'Apollon, pour ceux de la patrie, qui s'éteint dans la stérilité et dans l'abandon des dieux. Eh ! quand les dieux eux-mêmes n'auraient pas suscité contre vous ce fléau terrible, vous convenait-il, après la mort d'un si bon roi, de laisser son trépas sans expiation, et de n'en pas rechercher les auteurs ? Je suis aujourd'hui souverain du même empire où il a régné ; je possède son lit, son épouse, j'en ai eu des enfants ; et ces mêmes enfants seraient encore un lien de plus qui m'unirait avec lui, si les siens n'avaient pas eu un funeste sort, que la fortune a rejeté ensuite sur sa tête. C'est à tant de titres que je prétends le venger, comme je vengerais mon père, et employer tous mes soins pour découvrir, pour arrêter l'assassin de ce fils de Labdacus, qui, par Polydore et Cadmus, descend de l'antique Agénor. Ceux d'entre vous, Thébains, qui n'obéiront point à ce que je viens de prescrire, je demande aux dieux que la terre ne leur donne pas de moissons, ni leurs femmes de postérité, et qu'ils périssent bientôt eux-mêmes par le fléau qui nous poursuit, ou par un destin encore plus déplorable. Mais pour les autres qui approuvent mes desseins, puisse la justice qui combat en notre faveur, puissent tous les dieux ensemble leur être à jamais favorables !

LE CHŒUR.

Lié par vos imprécations, prince, je parlerai. Je n'ai point tué le roi, et j'ignore quel en fut l'assassin : c'était au dieu qui vous envoya cet oracle qu'il appartenait de vous le découvrir.

OËDIPE.

Ce que vous dites est juste. Mais un mortel peut-il exiger des dieux ce qu'ils lui refusent ?

LE CHŒUR.

J'ajouterai à ce que j'ai dit une seconde réflexion.

OËDIPE.

Quand il vous en viendrait une troisième, n'hésitez point à me la communiquer.

LE CHŒUR.

Le souverain génie de Tirésias<sup>1</sup> s'accorde parfaitement,

1. Tirésias était de Thèbes en Béotie, fils d'Èvère et de Cariclo. Il vit Pallas au bain, disent Callimaque et Properce : en punition il fut

je le sais, avec le génie suprême d'Apollon ; en s'adressant à ce devin, prince, on pourrait découvrir la vérité.

OEDIPE.

Ce que vous me conseillez, je l'ai déjà fait ; et, d'après l'avis de Créon, je lui ai envoyé deux messages. Je m'étonne qu'il ne soit point encore arrivé.

LE CHŒUR.

Quelques bruits sourds sont encore répandus depuis longtemps.

OEDIPE.

Quels bruits ? je n'en veux négliger aucun.

LE CHŒUR.

On prétend que Laïus fut assassiné par je ne sais quels voyageurs.

OEDIPE.

On me l'a dit ; mais on ne connaît aucun témoin du crime.

LE CHŒUR.

Pour peu que le criminel soit capable de crainte, il ne soutiendra pas vos imprécations, sitôt qu'il en aura connaissance.

OEDIPE.

Qui n'a point eu peur du forfait ne craindra point des paroles.

LE CHŒUR.

Mais j'aperçois celui qui saura bientôt convaincre le criminel. On vous amène ce devin inspiré par les dieux, et qui seul entre les mortels porte la vérité dans son sein.

## SCÈNE II

LES PRÉCÉDENTS, TIRÉSÍAS.

OEDIPE.

O vous, qui soumettez à votre intelligence tout ce que les hommes ignorent, tout ce qu'ils peuvent apprendre, tout ce qu'enferment les cieux et la terre, Tirésias, quoique vos yeux ne voient point, vous connaissez aussi bien que

privé de l'usage des yeux : supplice moindre que celui d'Actéon. La déesse même en eut compassion, et lui donna la science de l'avenir. Ovide dit qu'il devint aveugle au sujet d'un différend entre Jupiter et Junon, laquelle le punit pour n'avoir pas décidé en sa faveur ; et que Jupiter, pour le dédommager de la perte de la vue, lui accorda le privilège de lire dans l'avenir.



nous le mal contagieux dont cette ville est désolée. C'est vous seul, souverain interprète des dieux, que nous regardons en ce jour comme notre appui et notre libérateur. Car Apollon, si vous ne l'avez pas appris déjà par mes messages, nous a répondu que, pour sortir de l'abîme où nous sommes, nous n'avions d'autre ressource que de découvrir les meurtriers de Laïus, et de les condamner à la mort ou à l'exil. Daignez donc, sans épargner ni les consultations des auspices, ni tous les autres organes de la divination, sauver cette ville, et son prince et vous-même : sauvez-nous de l'impureté que la mort de Laïus a répandue en ces lieux ; c'est en vous seul que notre espoir repose. Quelle plus noble, quelle plus digne fonction, que d'employer ses facultés et sa puissance à l'avantage de ses concitoyens !

TIRÉSIAS, *à part.*

Hélas ! Hélas ! Qu'il est triste d'avoir quelques lumières, quand elles ne servent point à notre bonheur ! Je ne sais que trop bien ce qu'on me demande, et j'en meurs de douleur... Aussi ne serais-je point venu...

ŒDIPE.

Qu'y a-t-il donc ? Dans quel abattement paraissez-vous à mes yeux ?

TIRÉSIAS.

Laissez-moi retourner sur mes pas, croyez-moi, vous en supporterez plus aisément vos malheurs, et moi les miens.

ŒDIPE.

Ce discours est injuste et cruel pour la patrie qui vous nourrit, et que vous voulez priver de l'explication qu'elle vous demande.

TIRÉSIAS.

C'est que je ne vois qu'imprudence dans vos paroles, et je ne veux pas être aussi imprudent que vous.

LE CHŒUR, *à Tirésias.*

Au nom des dieux, éclairé comme vous l'êtes, ne nous abandonnez pas. Nous tombons tous à vos genoux pour vous en supplier.

TIRÉSIAS.

C'est que vous êtes tous dans l'aveuglement. Vous ne voyez point que je voudrais me taire sur mes maux, pour ne pas vous découvrir les vôtres.

ŒDIPE.

Que dites-vous ? Vous êtes instruit, et ne daignez pas nous éclairer ! Vous voulez nous trahir, vous voulez perdre cette ville !

TIRÉSIAS.

Je ne veux affliger ni vous ni moi-même. Pourquoi m'interroger en vain ? Vous n'apprendrez rien de moi.

ŒDIPE.

O le plus méchant des hommes ! (Car ton obstination irriterait un cœur de marbre). Quoi ! Tu ne parleras point ! Tu te montreras toujours inflexible, inébranlable !

TIRÉSIAS.

Vous me reprochez la colère que je vous inspire ; mais vous ne voyez pas celle qui habite au dedans de vous-même, et vous me condamnez !

ŒDIPE.

Et qui pourrait, sans colère, écouter tes discours, lorsqu'ils outragent la patrie !

TIRÉSIAS.

Ce que j'ai à dire se produira de lui-même au jour, quand même je voudrais le couvrir de l'ombre du silence.

ŒDIPE.

Ce qui doit se produire au jour, il faut que tu me le declares.

TIRÉSIAS.

Je ne m'expliquerai pas davantage. Après cela, livrez-vous, si vous voulez, aux plus féroces mouvements de votre courroux.

ŒDIPE.

Hé bien, dans la fureur qui me possède, je ne dissimulerai rien de ce que je présume. Apprends donc que c'est toi que je soupçonne d'être l'auteur du complot : que tu as tout fait, hors d'assassiner le roi, et que si tu n'avais pas été privé de la vue, le crime eût été tout entier à toi seul.

TIRÉSIAS.

Et moi je vous dis avec vérité que vous serez la victime de l'arrêt que vous avez porté, et que, dans ce jour même, ce peuple et moi nous ne vous parlerons plus ; que nous vous regarderons tous comme l'objet impur dont la présence a souillé cette terre.

ŒDIPE.

A quel point d'impudence es-tu parvenu, pour m'oser tenir de pareils discours ? Et dans quels lieux crois-tu pouvoir braver ma vengeance ?

TIRÉSIAS.

Je la brave déjà, puisque je porte dans mon sein la toute-puissante vérité.

ŒDIPE.

Qui te l'enseigne ? Ce n'est point ton art.

TIRÉSIAS.

C'est vous-même ; c'est vous qui, malgré moi, m'avez contraint à m'expliquer.

ŒDIPE.

Qu'as-tu dit ? Répète encore pour m'en instruire mieux.

TIRÉSIAS.

Ne m'avez-vous pas assez entendu, ou voulez-vous m'éprouver ?

ŒDIPE.

Je ne suis pas assez éclairci, il faut que tu t'expliques de nouveau.

TIRÉSIAS.

Je dis que vous êtes vous-même l'assassin que vous cherchez.

ŒDIPE.

Tu n'auras pas impunément répété deux fois de pareilles horreurs.

TIRÉSIAS.

Parlerai-je encore pour vous irriter davantage ?

ŒDIPE.

Autant que tu le voudras ; tous tes discours n'en seront pas moins frivoles.

TIRÉSIAS.

Je dis que vous ne connaissez pas l'union infâme qui vous lie avec tout ce que vous avez de plus cher, ni l'abîme affreux où vous êtes.

ŒDIPE.

Penses-tu t'applaudir longtemps d'avoir proféré de tels discours ?

TIRÉSIAS.

Oui, si la vérité a quelque force.

ŒDIPE.

Elle en a, sans doute, mais non pas pour toi, toi dont un profond aveuglement enveloppe à la fois les yeux, les oreilles et l'esprit.

TIRÉSIAS.

Malheureux ! vous m'outragez ; mais ces mêmes outrages, chacun ici vous les rendra bientôt.

ŒDIPE.

Dans la nuit épaisse où tu es plongé, tu ne saurais blesser, ni moi, ni aucun des mortels qui jouissent de la lumière.

TIRÉSIAS.

Le destin ne veut pas non plus que vous tombiez sous mes coups, mais sous ceux d'Apollon, qui s'est réservé le soin de vous punir.

ŒDIPE.

Est-ce de Créon ou de toi que sont sorties ces impostures ?

TIRÉSIAS.

Créon ne vous a fait aucun mal ; c'est vous qui vous en êtes fait à vous-même.



## OEDIPE.

O richesses, pouvoir du trône, dons suprêmes de l'esprit, vous qui jetez sur la vie un éclat si dangereux ! combien faut-il que l'envie veille incessamment autour de vous, lorsque Créon, qui d'abord eut toute ma confiance et se montra mon ami, maintenant jaloux de ce trône que je n'ai point demandé, mais que les Thébains m'ont offert, n'a plus d'autre désir que de m'en chasser, et dans la secrète trame dont il m'enveloppe, se sert contre moi de ce prétendu devin, de cet imposteur artificieux, de ce mendiant abject, qui ne sait voir que l'argent, et est aveugle pour son art !... Mais, dis-moi comment se fait-il que tu sois un si habile devin, et qu'au temps où le Sphinx faisait entendre ici ses chants funèbres, tu ne découvris aucun moyen d'en délivrer ta patrie ? Fallait-il laisser à un étranger le soin de développer les énigmes de ce monstre, et ne devais-tu pas alors y employer tes prophéties ? et cependant ni tes oiseaux ni les dieux ne t'en firent rien connaître. Ce fut OEdipe, ce fut moi qui, arrivant ici, et n'ayant rien appris de ce qui concerne ton art, sus vaincre ce monstre, non par le vol des oiseaux, mais par la pénétration de mon esprit ; et c'est moi cependant que tu voudrais aujourd'hui chasser du trône, dans l'espoir que tu y aurais toujours un libre accès, si Créon y était assis. Mais j'espère que toi et ton complice, vous aurez tous deux lieu de vous repentir d'avoir formé contre moi cette entreprise ; et déjà, si je ne considérais ton âge, tu aurais par ton supplice reconnu la vanité de tes espérances.

## LE CŒUR.

Au milieu de nos conjectures, prince, nous voyons trop bien que la colère a pu seule à l'un et à l'autre vous dicter un pareil langage. Mais laissons ces discours inutiles, et songeons seulement par quel plus heureux moyen nous pourrions accomplir l'oracle.

## TIRÉSIAS.

Tout roi que vous êtes, OEdipe, je vous répondrai comme à mon égal, car en cela mon pouvoir est aussi grand que le vôtre. Je ne suis point votre esclave ; je ne le serais point de Créon s'il venait à régner : Apollon est le seul que je sers. Vous m'avez outragé ; vous m'avez reproché la perte de mes yeux ; les vôtres sont ouverts, j'en conviens, mais vous ne voyez pas dans quels maux vous êtes plongé, dans quel séjour vous demeurez, avec qui vous habitez... Savez-vous de qui vous êtes né ? Vous ignorez que vous êtes l'ennemi des vôtres, de ceux qui sont chez les morts, et de ceux qui sont encore sur la terre. Les deux furies, vengeresses d'une mère et d'un père, vous frapperont à la fois, et vous chasseront bientôt de cette contrée : vous voyez à

présent le jour, vous ne verrez plus que les ténèbres. Quel rivage, quel antre du Cithéron ne répondra pas bientôt à vos cris douloureux, lorsque vous connaîtrez quel est cet orageux hyménée où vous aviez cru trouver un port tranquille ! Vous ne connaissez pas cette chaîne d'horreurs qui doit vous assimiler<sup>1</sup> à vos enfants, et vos enfants à vous ; après cela, déchaînez-vous contre Créon et contre moi, puisqu'enfin parmi tous les mortels écrasés par l'infortune, il n'en sera jamais de si criminel que vous.

ŒDIPE.

Souffrirai-je plus longtemps de pareils outrages ?... Va périr... Fuis au plus tôt, fuis, et sors pour jamais de ces lieux.

TIRÉSIAS.

Je n'y serais pas venu, si vous ne m'aviez mandé.

ŒDIPE.

J'étais loin d'imaginer que des paroles si insensées sortiraient de ta bouche : je me fusse moins empressé de t'appeler près de moi.

TIRÉSIAS.

Je vous parais insensé ; j'étais sage aux yeux de ceux qui vous donnèrent le jour.

ŒDIPE.

Quels sont-ils ? Demeure... A quels mortels dois-je la naissance ?

TIRÉSIAS.

Ce jour éclairera votre naissance et votre perte.

ŒDIPE.

Ah ! c'est trop prolonger des discours enveloppés et obscurs.

TIRÉSIAS.

Vous étiez autrefois si habile à pénétrer de telles énigmes !

ŒDIPE.

Insulte-moi donc à présent dans les avantages qui ont fait ma gloire.

TIRÉSIAS.

Et ce sont ces avantages qui vous ont perdu.

ŒDIPE.

Que m'importe ma perte si j'ai sauvé cette ville ?

TIRÉSIAS.

Je me retire donc. Vous, enfant, conduisez-moi.

ŒDIPE.

Qu'il te conduise, puisque tu répands sur tes pas le

1. Ce mot désigne, sans trop le faire entendre, les nouveaux liens qui vont se découvrir entre ses enfants et lui, entre lui et Jocaste.



trouble et le désordre : quand tu seras loin d'ici, tu ne nous importuneras plus.

TIRÉSIAS.

Je sors ; mais en partant je dirai, sans redouter votre présence, tout ce que j'avais à dire : car il n'est point en votre pouvoir de me perdre. Je vous annonce donc que cet assassin que vous cherchez depuis longtemps, que vous menacez, et que vous voulez punir du meurtre de Laïus, passe ici pour un étranger, admis au nombre de nos citoyens ; mais que bientôt il sera reconnu pour véritable enfant de Thèbes, et que ce changement ne sera pas pour lui un sujet de joie ; car il voit le jour et ne le verra plus ; il est riche et deviendra pauvre ; et, tâtant son chemin avec un bâton qui lui servira d'appui, il passera dans une terre étrangère. On trouvera en lui le père et le frère de ses enfants, le fils et l'époux de celle dont il reçut le jour, l'assassin de son père et le mari de sa mère. Rentrez à présent et méditez sur ce que vous venez d'entendre ; et si vous pouvez me convaincre de fausseté, dites que je ne connais rien à l'art de la divination.

LE CHŒUR.

Quel est celui que l'autre prophétique de Delphes a dénoncé pour l'assassin dont les mains sanglantes ont commis le plus affreux des crimes ? C'est à présent qu'il doit, d'un pied plus rapide que les plus légers coursiers, précipiter sa fuite. Le fils de Jupiter, Apollon, armé de feux et d'éclairs, s'apprête à fondre sur lui, et les furies terribles, inévitables, suivent les pas du dieu.

Sa voix immortelle vient d'éclater sur le Parnasse neigeux ; elle nous prescrit de suivre partout les traces du meurtrier inconnu. Sans doute que, pareil à un taureau sauvage, il erre dans l'épaisseur des forêts, dans les antres, dans les rochers déserts ; et traînant avec douleur sa vie solitaire, il cherche à se dérober aux oracles de Delphes ; mais ces oracles, qui ne meurent jamais, le suivent et volent après lui.

De quelles horribles, de quelles effrayantes pensées le sage devin n'a-t-il pas troublé mon esprit ! Je ne puis ni les recevoir ni les rejeter : je ne sais ce que je dois dire. Je m'abandonne au vol de l'espérance sans regarder à mes côtés ni derrière moi. Quel sujet de querelle a pu jamais régner entre les Labdacides et le fils de Polybe <sup>1</sup> ? je l'ignore

1. C'est la première fois qu'on entend prononcer le nom de Polybe dans cette tragédie, et peut-être faudrait-il regarder cette omission comme une petite tache dans un si bel ouvrage. On aurait dû savoir, dès l'exposition, qu'OEdipe passait pour le fils de Polybe, roi de Corinthe.



et je ne sais pas mieux sur quelles conjectures, me livrant à la voix qui vient de se faire entendre parmi nous, je pourrais venger sur Œdipe cette mort de Laïus, dont on ignore l'auteur.

Jupiter et Apollon ne l'ignorent pas; ils connaissent toutes les actions des mortels. Mais rien ne pourra me persuader qu'un devin soit plus éclairé que moi, et que la sagesse d'un homme l'emporte sur celle d'un autre. Non, jamais, avant que d'être convaincu par le témoignage de mes yeux, je ne joindrai ma voix à celle des accusateurs d'Œdipe. Lorsque le monstre ailé, à visage de femme, parut devant ses regards, ne fit-il pas dans cette épreuve éclater sa sagesse et sa bienveillance pour notre patrie? Après un si grand service, mon esprit se refuse à ne voir en lui qu'un méchant homme.

FIN DU SECOND ACTE.

## ACTE III

---

### SCÈNE PREMIÈRE.

CRÉON, LE CHŒUR.

CRÉON, *au Chœur.*

Thébains, instruit des accusations graves qu'Œdipe, votre souverain, a formées contre moi, et ne pouvant en supporter la honte, je viens vous trouver. Si jamais, par mes actions ou par mes discours, j'avais cherché à lui nuire, à lui préparer la peine qu'il éprouve, et dont il croit que je suis l'auteur, chargé d'un tel opprobre, je désirerais peu prolonger mes jours ; car ce n'est pas ici une imputation légère : elle est aussi grande qu'elle peut l'être, puisqu'il ne s'agit de rien moins que de me voir déclaré perfide envers vous, envers mes amis et envers la patrie.

LE CHŒUR.

C'est un outrage que la violence de la colère, plus que le sentiment de la vérité, a lancé contre vous.

CRÉON.

Comment a-t-il pu dire que c'était moi qui avais engagé le devin à proférer ce mensonge ?

LE CHŒUR.

Il l'a dit ; mais j'ignore sur quel fondement.

CRÉON.

Ses yeux et son air n'annonçaient-ils point quelque égarement dans son esprit ?

LE CHŒUR.

Je ne sais ; car je n'arrête point mes yeux sur ce que font mes maîtres. Mais voici le roi lui-même qui sort de son palais.

### SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, ŒDIPE.

ŒDIPE.

Quoi ! c'est vous ! comment avez-vous osé reparaitre dans ces lieux ? De quel front osez-vous approcher de ce palais,

vous qui m'assassinez, vous qui conspiriez ouvertement pour me ravir mon trône ? Parlez ; au nom des dieux, dites-moi si vous avez reconnu dans ma personne quelque trait de faiblesse ou de démençe qui vous ait porté à former de pareils complots ? Pensiez-vous que je ne découvrirais pas l'artifice dont vous aviez enveloppé vos projets, ou qu'en le découvrant, je ne m'en vengerais pas ? Et n'est-ce donc pas pour vous la plus folle des entreprises de vouloir, sans amis, et sans l'aveu du peuple, usurper un trône qu'on ne peut acquérir qu'avec des trésors et l'appui de la multitude ?

CRÉON.

Savez-vous maintenant ce que vous avez à faire ? A tout ce que vous venez de dire, écoutez ce que j'ai à répondre ; et quand vous serez instruit, jugez-moi.

OËDIPE.

Vous êtes habile à discourir, et moi fort inhabile à recevoir vos instructions. Car enfin je vous ai reconnu pour un ennemi dangereux.

CRÉON.

Ecoutez un moment ce que je veux vous dire.

OËDIPE.

Ne me dites point que vous n'êtes pas le plus perfide de tous les hommes.

CRÉON.

Si vous pensez que l'obstination est un bien, vous manquez de prudence, et vous êtes dans l'erreur.

OËDIPE.

Si vous pensez pouvoir attaquer un parent, sans en porter la peine, votre erreur n'est pas moins grande.

CRÉON.

Ce que vous dites est juste, j'en conviens. Mais daignez m'apprendre quelle injure vous avez essuyé de ma part.

OËDIPE.

Ne m'avez-vous pas persuadé qu'il était nécessaire d'envoyer vers ce fameux devin ?

CRÉON.

Sans doute, et je suis encore dans le même sentiment.

OËDIPE.

Combien de temps y a-t-il que Laïus...

CRÉON.

Que voulez-vous dire ?... je ne devine point.

OËDIPE.

Disparut et périt sous une main meurtrière ?

CRÉON.

Un long espace de temps s'est déjà écoulé.



ŒDIPE.

Et ce devin était-il alors ce qu'il est dans son art ?

CRÉON.

Il était aussi habile et aussi considéré qu'il l'est aujourd'hui.

ŒDIPE.

Et dans ce temps parla-t-il de moi ?

CRÉON.

Non, jamais, du moins en ma présence.

ŒDIPE.

Et vous ne fîtes aucune recherche sur la mort de Laïus ?

CRÉON.

Nous en fîmes sans doute : et comment l'aurions-nous négligé ; mais nous ne pûmes rien apprendre.

ŒDIPE.

Et comment ce devin si habile ne dit-il pas alors ce qu'il dit aujourd'hui ?

CRÉON.

Je ne sais ; je n'aime point à parler de ce que j'ignore.

ŒDIPE.

Mais ce qui vous regarde, vous ne l'ignorez pas, du moins, et vous le pourriez dire.

CRÉON.

Que pourrais-je dire ? Si je le sais, je ne m'y refuserai point.

ŒDIPE.

Que si Tirésias ne s'était point ligué avec vous, il n'eût jamais rejeté sur moi le meurtre de Laïus.

CRÉON.

Vous savez s'il vous l'impute ; quant à moi je crois juste de vous interroger à mon tour.

ŒDIPE.

Interrogez ; je ne crains point d'être convaincu d'assassinat.

CRÉON.

Quoi donc ? l'hymen ne vous unit-il pas avec ma sœur ?

ŒDIPE.

Je ne puis le nier.

CRÉON.

Ne réglez-vous pas ici avec elle ? N'avez-vous pas partagé son empire ?

ŒDIPE.

Aussi tout ce qu'elle veut, elle l'obtient aisément de moi.

CRÉON.

Ne suis-je pas admis en tiers et traité d'égal entre vous deux ?

ŒDIPE.

Et c'est en cela qu'on reconnaît mieux la perfidie d'un ami tel que vous.

CRÉON.

Non, si vous me donnez le temps de m'expliquer, comme je vous l'ai donné. Pensez-vous d'abord que personne préférât jamais le pouvoir suprême, mêlé de crainte, à ce même pouvoir tranquille et sans inquiétude? Pour moi, ce qui peut me flatter n'est pas tant d'avoir le nom de roi, que d'en avoir la puissance; et tout homme sage pensera comme moi. Tout ce que je puis désirer, je le reçois de vous sans aucun mélange d'alarmes. Si je régnais moi-même, à combien d'actions serais-je obligé qui contrediraient mes désirs? Comment la jouissance du trône me serait-elle plus agréable qu'un pouvoir aussi étendu, sans peine et sans inquiétude? Je ne me laisse point séduire assez pour rien préférer à un bien qui réunit tant d'avantages. Aujourd'hui je suis recherché par tout le monde, chacun me caresse et me flatte; c'est à moi que s'adressent ceux qui ont besoin de vous; c'est par moi qu'ils obtiennent toutes leurs demandes: et comment pourrais-je, renonçant à ces douceurs, en ambitionner d'autres? Avec un peu de prudence, un esprit raisonnable ne devient pas méchant<sup>1</sup>. Jamais mon cœur n'eut de penchant pour des projets pareils, et jamais je n'eusse souffert de m'unir avec qui que ce pût être capable de les exécuter. Voulez-vous la preuve de ce que j'avance; allez à Delphes, et informez-vous si je vous ai rapporté fidèlement la réponse de l'oracle. Si vous découvrez que j'aie pu me liquer avec cet aruspice et former avec lui quelque complot contre vous, c'est trop peu d'une sentence pour me perdre, prononcez-en deux, et joignez mon suffrage au vôtre; mais ne m'accusez point en particulier et sur de vagues soupçons. Il n'est pas juste de confondre légèrement les méchants avec les bons, et les bons avec les méchants. Songez que se priver d'un ami véritable, c'est (j'ose le dire) se priver de la vie, à laquelle on est si attaché. Mais le temps vous fera connaître ce que vous devez penser. Le temps seul met l'homme juste en évidence; un seul jour suffit pour dévoiler le méchant.

LE CŒUR.

Si vous voulez éviter de tomber dans l'erreur, prince, les avis de Créon ne peuvent que vous être utiles. Quand on est prompt à se prévenir, on est sujet à se tromper.

1. Cette maxime s'accorde avec celle des stoïciens, qui pensaient que toute méchanceté était un acte de folie.

ŒDIPE.

Lorsqu'un ennemi est prompt à m'attaquer en secret, il faut, à mon tour, que je sois prompt à repousser l'attaque. Si je reste en repos, si je diffère, son plan s'exécute et mes projets sont confondus.

CRÉON.

Que voulez-vous enfin ? Me chasser de cette terre ?

ŒDIPE.

C'est trop peu ; je veux votre mort, et non votre exil.

CRÉON.

Quand vous m'aurez montré quel sujet d'envie et de reproche vous pouvez avoir contre moi.

ŒDIPE.

Vous me parlez comme si vous ne croyiez point à mes menaces, ou que vous voulussiez les braver.

CRÉON.

C'est que je ne vois pas votre esprit conduit par la raison.

ŒDIPE.

Il l'est pour ce qui me regarde.

CRÉON.

Il doit l'être aussi pour ce qui me touche.

ŒDIPE.

Quoi ! lorsque vous êtes un traître !

CRÉON.

Mais si vous vous trompez.

ŒDIPE.

Je ne veux pas moins être obéi.

CRÉON.

On ne l'est pas quand on règne mal.

ŒDIPE.

O Thèbes, ô Thèbes !

CRÉON.

Vous ne l'appellerez pas seul, et je l'appellerai aussi à mon secours.

LE CHŒUR.

Princes, arrêtez. Je vois Jocaste sortir de ce palais : elle vient à propos pour apaiser vos débats.

## SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, JOCASTE.

JOCASTE.

Infortunés que vous êtes ! Quel est ce combat de paroles, imprudentes dont vous vous accablez l'un l'autre ? Ne rou-



gissez-vous pas, au milieu des misères publiques, de vous susciter encore des maux domestiques? Rentrez dans votre palais, OEdipe; vous, Créon, retournez dans le vôtre, et n'allez pas de quelque faible cause vous faire un grand sujet de peine.

CRÉON.

Ma sœur, il s'agit d'un sort cruel que me prépare OEdipe, votre époux, en choisissant entre ces deux supplices, ou l'exil ou la mort.

OEDIPE.

Oui, puisque enfin je l'ai surpris tramant contre mes jours un complot abominable.

CRÉON.

Puissé-je ne pas jouir plus longtemps de la lumière; puisse-je périr chargé de la haine céleste, si je suis coupable de ce dont il m'accuse.

JOCASTE.

Au nom des dieux, OEdipe, croyez-en sa parole. Considérez ce serment qu'il adresse aux immortels; considérez ensuite votre épouse, et les vœux de ce peuple.

LE CHŒUR.

Que votre propre cœur, que la raison, grand prince, vous engagent à vous rendre: nous vous en supplions.

OEDIPE.

Qu'exigez-vous de moi?

LE CHŒUR.

De respecter un prince déjà digne de vos égards, et que son serment doit encore rehausser à vos yeux<sup>1</sup>.

OEDIPE.

Savez-vous ce que vous me demandez

LE CHŒUR.

Sans doute.

OEDIPE.

Expliquez-vous.

LE CHŒUR.

De ne point traiter en criminel chargé d'opprobres, un ami que la religion du serment a consacré, lorsque vous n'avez aucunes preuves évidentes contre lui.

OEDIPE.

Sachez donc qu'en me demandant cette grâce, vous me demandez à moi-même, ou mon exil, ou ma mort.

LE CHŒUR.

J'en atteste le soleil, le plus éclatant des immortels; puisse-

1. La religion du serment était si respectable aux yeux des anciens, que c'était un crime de n'y pas croire. On n'imaginait pas qu'il y eût des mortels assez impies pour se parjurer.

je, abandonné des dieux et de mes amis, périr du sort le plus funeste, si une pareille pensée est entrée dans mon esprit. Mais, infortuné que je suis ! L'état affreux de ma patrie me déchire le cœur, et je sens encore accroître mon infortune, s'il faut que le malheur de vos divisions mette le comble à nos maux.

ŒDIPE.

Eh bien, qu'il échappe donc à ma vengeance, dussé-je moi-même périr à jamais, ou me voir avec indignité chassé de cette ville. C'est à votre seule prière, non à la sienne, que je me laisse toucher. Pour lui, dans quelques lieux qu'il soit, il ne peut être à mes yeux qu'un objet de haine.

CRÉON.

Ce n'est qu'avec dépit que vous cédez : je le vois ; mais ce dépit pèsera bien sur vous, quand votre colère aura fini son cours. Un caractère tel que le vôtre porte en lui-même ses justes châtimens.

ŒDIPE.

Sortez, et laissez-moi.

CRÉON.

Je sors, méconnu par vous, mais justifié aux yeux de ce peuple.

(Il sort).

LE CHŒUR, à *Jocaste*.

Pourquoi, princesse, différez-vous de ramener le roi dans son palais ?

JOCASTE.

Je voudrais savoir quel événement...

LE CHŒUR.

Des soupçons sans fondement ont éclaté : ils tourmentent celui qui ne les mérite pas.

JOCASTE.

De l'une et de l'autre part.

LE CHŒUR.

Il est trop vrai.

JOCASTE.

Quels étaient leurs discours ?

LE CHŒUR.

C'est assez pour moi, c'est assez des malheurs de cette ville : arrêtons-nous où finit leur querelle.

ŒDIPE.

Eh ! ne voyez-vous pas, homme prudent, où tendent ces paroles ? Vous abandonnez mes intérêts, et déchirez mon cœur.

LE CHŒUR.

Je vous l'ai déjà dit, ô mon roi, soyez-en convaincu ; je

mériterais de passer pour un insensé, incapable d'aucune réflexion, si je me séparais de vous, prince, de vous qui avez relevé ma patrie et l'avez tirée de la situation déplorable où elle était réduite. Soyez donc encore aujourd'hui notre guide, et sauvez-nous, si vous le pouvez.

JOCASTE.

Au nom des dieux, Œdipe, apprenez-moi d'où peut venir ce violent courroux dont vous êtes animé ?

ŒDIPE.

Je vous le dirai, Madame (car mes égards pour vous iraient encore plus loin) : il vient de Créon et des complots qu'il a formés contre moi.

JOCASTE.

Avez-vous quelque évident motif d'accusation ?

ŒDIPE.

Il dit que c'est moi qui suis le meurtrier de Laïus.

JOCASTE.

Le dit-il comme le sachant par lui-même, ou comme l'ayant appris de quelque autre ?

ŒDIPE.

Il le dit par la bouche d'un perfide divin qu'il m'a envoyé, et qui se plaît partout à déchaîner sa langue contre moi autant qu'il est en son pouvoir.

JOCASTE.

Laissez un moment le soin qui vous occupe ; écoutez-moi, et apprenez combien l'art de la divination est chimérique parmi les humains : je vous en donnerai la preuve en peu de mots. Un oracle fut rendu à Laïus (je ne dirai point qu'il vint d'Apollon lui-même, mais d'un de ses ministres). Cet oracle annonçait que sa destinée le condamnait à périr de la main d'un fils qu'il aurait de moi ; et cependant le bruit s'est répandu que des brigands étrangers l'ont assassiné dans un lieu où le chemin se partage en trois branches. Pour son fils, les trois jours qui suivirent sa naissance s'étaient à peine écoulés, que, lui liant les pieds, Laïus le fit jeter, par des mains étrangères, dans le vallon d'une montagne inaccessible. Ainsi l'oracle d'Apollon ne fut point accompli ; mon fils ne fut point l'assassin de son père, et Laïus ne mourut point de la main de son fils, comme il l'avait tant redouté. C'est là qu'ont abouti tous ces vains discours prophétiques. Cessez donc de vous en inquiéter. Ce que les dieux se plaisent à chercher, ils le découvrent sans peine.

ŒDIPE.

Quelle surprise, en vous écoutant, madame, vient de frapper mes esprits et de confondre mes sens !



JOCASTE.

Quelle inquiétude vous saisit, et vous fait ainsi parler ?

ŒDIPÉ.

Je crois vous avoir entendu dire que Laïus fut assassiné dans un chemin qui se partage en trois branches.

JOCASTE.

Oui ; car c'est ainsi qu'on l'a publié, et on n'a cessé de le répéter.

ŒDIPÉ.

Et dans quelle contrée est cet endroit où le meurtre s'est commis ?

JOCASTE.

Dans la Phocide. Deux chemins différents, qui viennent de Delphes et de Daulie, y aboutissent à une même route.

ŒDIPÉ.

Et dans quel temps cet événement s'est-il passé ?

JOCASTE.

Le bruit s'en répandit dans la ville peu de temps avant que vous eussiez occupé le trône des Thebains.

ŒDIPÉ.

O Jupiter ! à quoi m'avez-vous destiné !

JOCASTE.

Œdipe, quelle pensée vous agite ?

ŒDIPÉ.

Ne m'interrogez pas. Dites-moi seulement quelle était la taille et la figure de Laïus, quel âge il paraissait avoir ?

JOCASTE.

Il était grand ; sa chevelure commençait à blanchir, et ses traits avaient quelque rapport avec les vôtres.

ŒDIPÉ.

Malheureux que je suis ! est-ce donc sur moi-même que j'ai lancé tout à l'heure, sans le savoir, mes horribles imprecations !

JOCASTE.

Prince, quel discours ? Je n'ose lever les yeux sur vous.

ŒDIPÉ.

Je crains bien que le devin, ne soit trop clairvoyant. Vous m'en assurerez mieux, si vous voulez me répondre encore.

JOCASTE.

J'en frémis. Cependant interrogez-moi, et je vous dirai ce que je pourrai savoir.

ŒDIPÉ.

Voyageait-il sans pompe ? ou était-il accompagné de nombreux satellites, ainsi qu'il convient à un roi ?

JOCASTE.

Cinq hommes formaient toute sa suite ; dans ce nombre

était compris un héraut. Il n'avait qu'un seul char avec lui.

ŒDIPE.

Hélas ! tout est éclairci. Et qui, Madame, vous apporta ici la nouvelle de la mort de Laïus ?

JOCASTE.

Un homme de sa suite, et qui échappa seul.

ŒDIPE.

Et cet homme est-il maintenant dans ce palais ?

JOCASTE.

Il n'y est plus : car sitôt qu'il fut de retour, et qu'il vous vit, après la mort de Laïus, devenir le maître de cet empire, il me supplia, en me prenant la main, de l'envoyer à la campagne, et de le commettre à la garde des troupeaux, pour lui épargner la douleur de revoir à jamais cette ville. Je l'y envoyai ; car, tout esclave qu'il était, il eût mérité par son attachement une grâce encore plus particulière.

ŒDIPE.

Pourrait-on le mander ici au plus tôt ?

JOCASTE.

Sans doute. Mais quel est votre dessein en le faisant venir ?

ŒDIPE.

Je crains bien dans le fond de mon cœur qu'on ne m'en ait trop dit : c'est pour cela que je veux le voir.

JOCASTE.

Vous serez satisfait, il viendra. Mais, seigneur, vous m'accorderez sans doute la grâce de m'instruire du sujet qui vous tourmente ?

ŒDIPE.

Je me garderai bien, madame, de vous en priver, au milieu de ce chaos d'espérances où je m'abandonne encore : et à qui pourrais-je mieux me confier qu'à vous, dans les circonstances singulières où je me trouve ? Mon père, qu'on nomme Polybe, est de Corinthe ; ma mère est Dorienne, et se nomme Mérope. J'étais considéré à Corinthe comme le premier de tous les citoyens, avant que le sort eût fait naître un événement qui a de quoi surprendre, mais qui ne méritait pas les inquiétudes qu'il m'a causées. Au milieu d'un repas, un homme, surpris par l'ivresse, me dit dans la chaleur du vin, que je n'étais qu'un enfant supposé qu'on avait donné à mon père. Accablé de cette insulte, j'eus peine à me contenir jusqu'à la fin de la journée. Mais le lendemain j'allai trouver les auteurs de mes jours, et leur portai mes plaintes. Ils furent indignés de l'outrage que m'avait fait celui qui avait hasardé un pareil propos. Leur discours me donna quelque joie ; cependant ce qu'on m'avait dit avait pénétré trop avant pour ne me pas déchirer le

cœur. A l'insu de mes parents je partis en secret pour Delphes. Apollon, que je consultai, me renvoya sans daigner répondre aux questions que j'étais venu lui faire ; mais il m'annonça, sans obscurité, tout ce qu'il y a de plus affreux, de plus déplorable, de plus terrible. Il me dit que je devais être uni à ma mère ; que je produirais au jour une race exécration aux yeux des mortels ; que je serais l'assassin de mon père. A peine eus-je entendu ces paroles, que, résolu d'abandonner Corinthe, et de ne plus mesurer désormais la distance où je pourrais être de cette ville que par celle des astres, je me mis à fuir vers des lieux où je pourrais éviter l'accomplissement des oracles cruels qui m'avaient été annoncés. J'avance ; j'approche de ce même endroit où vous dites que Laïus fut assassiné. Et j'oserai, madame, vous dire la vérité. Quand je fus près du lieu qui réunit les trois chemins, un héraut, et un homme tel que vous me l'avez dépeint, monté sur un char, s'offrirent devant mes pas. Le conducteur et le vieillard lui-même voulurent m'écarter avec violence. Dans ma colère, je frappe le guide audacieux, qui me poussait hors du chemin : le vieillard, qui me voit passer près du char, m'observe, et m'atteint de son fouet sur le milieu de la tête ; il en reçut bientôt une peine plus grande que le coup qu'il m'avait porté. Je le frappai du bâton dont ma main était armée, et dans le moment même il tomba du haut de son char à la renverse, et roula dans la poussière. Tous ses compagnons périrent sous mes coups. Si cet étranger a quelque chose de commun avec Laïus, qui fut jamais plus malheureux que moi ? Quel mortel fut plus haï des dieux ? Aucun citoyen, aucun étranger ne pourra plus ni me parler, ni me recevoir dans sa maison ; chacun me repoussera loin de ses foyers ; et cet arrêt, ces imprécations, c'est moi-même qui les ai lancés sur moi. Mes mains, ces mains sanglantes souillent le lit de celui qu'elles ont assassiné ! Suis-je donc en effet criminel ? Suis-je donc un mortel impur ? moi qui suis obligé de fuir, et d'éviter, en fuyant, de rencontrer les auteurs de mes jours, et de mettre le pied dans ma patrie ; autrement je m'expose à m'unir avec ma mère par un hymen incestueux, et à devenir l'assassin de mon père, de Polybe, de qui j'ai reçu la nourriture et la vie. Eh ! qui, considérant les maux dont un dieu cruel m'aurait accablé, pourrait le justifier ? Faites, faites, ô majesté sainte des Immortels, qu'un pareil jour ne luise jamais pour moi ; que je disparaisse du séjour des humains avant de voir attachée sur mon front l'empreinte d'un pareil malheur !

LE CHŒUR.

Ce que je viens d'entendre, ô mon roi, me glace de terreur ; cependant conservez encore quelque espérance.



ŒDIPE.

La seule espérance qui me reste, ainsi qu'à vous, est dans cet homme, commis à la garde de nos troupes.

JOCASTE.

Et que pouvez-vous attendre de sa présence ?

ŒDIPE.

Je vais vous l'expliquer. S'il se trouve qu'il confirme exactement votre récit, je ne crains plus d'être criminel.

JOCASTE.

Qu'ai-je donc dit qui puisse vous être si avantageux ?

ŒDIPE.

Que, suivant les discours de cet homme, des brigands avaient assassiné Laïus. S'il persiste à parler de plusieurs assassins, ce n'est pas moi qui l'ai fait périr, car un seul ne peut pas ressembler à plusieurs ; mais s'il ne désigne qu'un seul homme, tout est éclairci, et c'est à moi que le crime appartient.

JOCASTE.

Cet homme s'est bien expliqué, n'en doutez point ; il ne lui est pas possible de se rétracter : je ne suis pas la seule qui l'ai entendu, et toute la ville a pu l'entendre comme moi. Mais quand il viendrait à changer de langage, il ne nous montrerait pas que la mort de Laïus ait justifié l'oracle d'Apollon, qui avait annoncé que ce prince mourrait de la main de son fils. Ce fils infortuné n'a point fait périr son père, mais lui-même, avant ce terme, a péri misérablement. Ainsi, dans cet événement, comme dans tout autre à l'avenir, je ne puis plus m'attacher à la parole d'un devin.

ŒDIPE.

Vous avez raison. Cependant envoyez chercher cet homme : ne négligez pas ce soin.

JOCASTE.

Je vais y envoyer au plus tôt. Mais rentrons. Je ne veux rien faire qui ne vous soit agréable.

LE CHŒUR.

Puissé-je avoir le bonheur de conserver dans mes discours et dans mes actions cette incorruptible pureté, dont les lois sublimes ont été enfantées au sein des régions célestes ! Ce n'est point à la race des mortels que ces lois doivent le jour ; l'Olympe seul leur donna la naissance, et le sommeil de l'oubli ne pourra jamais les atteindre. C'est par elle que Jupiter est grand et ne vieillit jamais. La tyrannie enfante l'orgueil, l'orgueil qui, follement enivré de tout ce qu'il y a de bizarre et de désordonné, s'élève à des hauteurs escarpées, où tous ses pas deviennent chancelants et mal assurés. Puissant dieu, n'interromps point ces débats d'éclaircissements, qui doivent faire le salut de la ville :

voilà les vœux que je t'adresse, et je ne cesserai jamais de te regarder comme mon dieu tutélaire.

Si, sans redouter la justice, sans respecter les demeures éternelles des dieux, quelque mortel fait éclater son orgueil dans ses discours ou dans ses actions; s'il accroît ses richesses par des voies illicites; s'il demeure dans son impiété, et s'attache en insensé à des vœux qui lui sont interdits, que le destin le plus funeste soit son partage et le prix de sa coupable insolence. Et qui s'empresserait de venir alors le défendre des traits qui doivent percer son âme! Si de pareilles actions étaient honorées, que me servirait désormais de former des danses sacrées en l'honneur des Immortels?

Je n'irai plus porter mes vœux à ce lieu sacré, qu'on nomma le centre de la terre<sup>1</sup>, ni dans le temple de la ville d'Abes, ni dans celui d'Olympie, où Jupiter est adoré, si les oracles qui ont été publiés deviennent inutiles aux humains. O souverain des dieux, ô Jupiter, toi qui tiens l'univers sous ton empire, s'il est vrai que tu daignes m'entendre, ne t'oublie point toi-même, n'oublie point les intérêts de ta puissance immortelle! déjà les prédictions annoncées à Laïus sont regardées comme anéanties; Apollon n'aura plus d'honneurs à prétendre: le culte des dieux est détruit.

1. Delphes, située dans la Phocide, était appelée le centre, ou plutôt le nombril de la terre. C'était là particulièrement qu'Apollon rendait ses oracles: ce dieu avait encore en Phocide, dans la ville d'Abes, un autre temple très fameux, où ce dieu rendait des oracles plus anciennement qu'à Delphes, suivant Etienne de Byzance. Les scolastes, qui ne sont pas toujours fort instruits, ont placé la ville d'Abes en Lycie. Olympie, ville d'Elide, était aussi fameuse par les oracles qu'y rendait autrefois Jupiter Olympien.

## ACTE IV

---

### SCÈNE PREMIÈRE.

JOCASTE, LE CHŒUR.

JOCASTE, *au Chœur.*

Chefs de cette contrée, il m'est venu dans la pensée d'aller au temple de nos dieux offrir ces guirlandes et ces parfums que je tiens dans mes mains; car OEdipe laisse emporter son esprit à mille idées cruelles. Déjà, comme un homme hors de lui, il juge du présent par le passé, il n'écoute que les discours qui lui annoncent quelque sujet de crainte. Je cherche à le rassurer, et mes efforts sont inutiles. Apollon Lycien, vous dont l'autel est près d'ici, c'est à vous que je vais porter mes vœux et mes offrandes. Daignez nous favoriser de vos divins secours; nous frémissons tous en voyant la consternation dont le pilote de l'état est saisi.

### SCÈNE II.

UN MESSAGER, JOCASTE, LE CHŒUR.

UN MESSAGER, *au Chœur.*

Pourriez-vous m'apprendre, ô Thébains, où est le palais d'OEdipe; dites-moi surtout, si vous le savez, en quels lieux le roi peut être?

LE CHŒUR.

Etranger, voici son palais. OEdipe est chez lui; cette princesse est la mère des enfants du roi.

LE MESSAGER.

Puisse-t-elle être heureuse! Puisse l'illustre épouse de ce prince ne voir autour d'elle que des cœurs heureux!

JOCASTE.

Etranger, soyez heureux aussi: vous méritez de l'être pour prix de vos favorables souhaits. Mais dites-nous



quel sujet vous amène, et ce que vous avez à nous apprendre.

LE MESSAGER.

Un événement favorable pour votre maison et pour votre époux.

JOCASTE.

Quel événement ? D'où venez-vous ?

LE MESSAGER.

Je viens de Corinthe. La nouvelle dont je vais vous faire part ne peut manquer de vous réjouir.... et de vous affliger en même temps.

JOCASTE.

Quelle est cette nouvelle, et comment pourra-t-elle produire deux effets si différents ?

LE MESSAGER.

Les habitants de l'isthme vont établir Œdipe roi de cette contrée : c'est ainsi qu'on le publiait.

JOCASTE.

Quoi donc, le vieux Polybe n'en est-il plus le souverain ?

LE MESSAGER.

Il ne l'est plus, puisque le trépas le tient enfermé dans le tombeau.

JOCASTE, à une de ses femmes.

Esclave, courez annoncer au roi ce que vous venez d'entendre. (*A part*). Prédications des dieux qu'êtes-vous devenues ! Œdipe depuis longtemps a fui, tout tremblant, la présence de Polybe, pour éviter de lui donner la mort, et voilà que, prévenant ce coup fatal, Polybe succombe, sans mourir de sa main.

### SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, ŒDIPE.

ŒDIPE.

Jocaste, chère épouse, pour quel sujet me mandez-vous ici ?

JOCASTE.

Ecoutez cet étranger, et voyez, après ses discours, ce que deviennent les respectables prédictions des dieux.

ŒDIPE.

De quel pays est-il ? et que vient-il m'apprendre ?

JOCASTE.

Il est de Corinthe ; il vous annonce que votre père n'est plus, et qu'il a fini sa carrière.

ŒDIPE.

Que dites-vous, étranger ? Expliquez-moi vous-même votre message.

LE MESSAGER.

S'il faut d'abord vous confirmer ce que j'ai dit, sachez donc que Polybe est mort.

ŒDIPE.

Aurait-on conspiré contre sa vie, ou quelque maladie l'aurait-elle fait périr ?

LE MESSAGER.

Le moindre accident suffit pour précipiter dans la tombe un corps affaibli par les ans.

ŒDIPE.

L'infortuné, comme je le vois, a donc succombé à quelque maladie ?

LE MESSAGER.

Il avait parcouru une longue carrière.

ŒDIPE.

Hélas ! hélas ! Madame, qui pourrait désormais avoir recours à l'autre prophétique de Delphes, au vain langage des oiseaux, à ces oracles qui m'annonçaient que je devais tuer mon père ! Il meurt, il descend au tombeau ; et moi, je suis ici, je ne me suis point armé contre ses jours, à moins que la douleur de m'avoir perdu n'ait hâté sa mort ; car ce n'est que de cette manière que je puis être son assassin. Ainsi Polybe, emportant avec lui tous ces frivoles oracles, est maintenant couché dans la demeure des morts.

JOCASTE.

Ne vous l'avais-je pas assez dit ?

ŒDIPE.

Vous me l'aviez dit, mais mon cœur n'écoutait que sa crainte.

JOCASTE.

Songez donc à bannir de votre esprit toutes ces pensées.

ŒDIPE.

Eh quoi ! ne dois-je pas encore redouter le lit de ma mère ?

JOCASTE.

Eh ! que doit craindre un mortel à qui tout ce qui dépend de la fortune réussit, et tout ce qui dépend de sa prévoyance est caché dans l'obscur avenir ? Ce qu'il y a de meilleur dans la vie, c'est de se reposer, autant qu'on peut, sur le hasard. Cessez de redouter votre union incestueuse avec celle qui vous donna le jour. Combien d'hommes en songe ont partagé la couche de leur mère ! Ceux qui comptent pour rien ces vaines idées, coulent des jours plus heureux.

ŒDIPE.

Tous ces discours seraient bons, si celle dont je tiens le jour avait cessé de vivre ; mais, tant qu'elle respire, je ne puis, malgré vos raisons, m'empêcher de trembler.

JOCASTE.

Le trépas de votre père est déjà une grande lumière pour vous.

ŒDIPE.

Elle est grande, sans doute ; mais tant que ma mère vivra, je frémis.

LE MESSAGER.

Quelle est donc cette femme qui vous inspire tant de crainte ?

ŒDIPE.

C'est Mérope, l'épouse de Polybe.

LE MESSAGER.

Eh ! qui peut à son sujet vous donner des alarmes ?

ŒDIPE.

Une prédiction terrible, annoncée par les dieux.

LE MESSAGER.

Peut-on la savoir ? ou faut-il qu'on l'ignore ?

ŒDIPE.

Vous la saurez : Apollon m'a prédit que je devais un jour épouser ma mère, et que mes propres mains feraient couler le sang de mon père. Voilà ce qui depuis longtemps m'a fait désertier Corinthe : j'ai lieu de m'en louer ; cependant il est si doux de jouir de la vue de ceux dont on tient la naissance !

LE MESSAGER.

Quoi ! c'est là cette crainte qui vous à fait quitter nos murs ?

ŒDIPE.

Je voulais éviter de devenir l'assassin de mon père.

LE MESSAGER.

Ah ! prince, comment, lorsque je suis venu ici pour vous rendre service, pourrais-je différer de vous délivrer de cette inquiétude !

ŒDIPE.

Un si grand bienfait serait payé d'une grande reconnaissance.

LE MESSAGER.

Et c'est en effet ce qui a conduit ici mes pas ; c'est l'espérance qu'à votre retour à Corinthe j'obtiendrais quelque grâce de vous.

ŒDIPE.

Je me garderai bien de m'y trouver jamais avec ceux dont j'ai reçu le jour.



LE MESSAGER.

O mon fils ! on voit bien que vous ignorez ce que vous faites...

ŒDIPE.

Vieillard, que dites-vous ? Au nom des dieux, daignez m'instruire.

LE MESSAGER.

Si c'est pour fuir vos parents que vous évitez de retourner à Corinthe.

ŒDIPE.

Je crains de voir Apollon justifier son oracle.

LE MESSAGER.

Vous craignez de vous souiller de quelque crime, en vivant avec eux !

ŒDIPE.

Voilà, vieillard, voilà le sujet éternel de mes craintes.

LE MESSAGER.

Ignorez-vous que toutes vos terreurs n'ont aucun fondement légitime ?

ŒDIPE.

Comment n'en auraient-elles point, si je suis en effet le fils de Polybe.

LE MESSAGER.

C'est que Polybe ne vous est rien.

ŒDIPE.

Que dites-vous ? quoi ! Polybe ne fut pas mon père !

LE MESSAGER.

Il n'était pas plus votre père que je ne le suis ; mais également.

ŒDIPE.

Et qu'y a-t-il d'égal entre celui qui me donna l'être, et celui qui ne m'est rien ?

LE MESSAGER.

C'est que ni lui ni moi ne vous avons mis au jour.

ŒDIPE.

Et pourquoi donc me nommait-il son fils ?

LE MESSAGER.

Sachez qu'il vous reçut de mes mains comme un présent qui lui était cher.

ŒDIPE.

Et qui put ainsi lui faire chérir ce qu'il tenait d'une main étrangère ?

LE MESSAGER.

Le regret qu'il avait de se voir sans enfants.

ŒDIPE.

M'aviez-vous acheté pour me donner à ce prince, ou étiez-vous, vous-même, mon père ?

LE MESSAGER.

Je vous avais trouvé sous les ombrages des vallées du Cithéron<sup>1</sup>.

ŒDIPE.

Dans quel dessein portiez-vous vos pas dans cette montagne ?

LE MESSAGER.

Je veillais à la garde des troupeaux qui paissaient dans ces vallées.

ŒDIPE.

Vous étiez donc errant comme un berger mercenaire ?

LE MESSAGER.

Oui, mon fils ; mais, dans ce même temps, je fus votre sauveur.

ŒDIPE.

A quels maux, à quels périls étais-je donc livré, quand vous m'avez sauvé ?

LE MESSAGER.

Les articulations de vos pieds pourraient en rendre témoignage.

ŒDIPE.

Oh, ciel ! quels maux anciens venez-vous me rappeler ?

LE MESSAGER.

Je vous délivrai des liens dont l'extrémité de vos pieds était percée.

ŒDIPE.

Ainsi j'ai conservé la marque des indignes langes dont fut enveloppée mon enfance.

LE MESSAGER.

Aussi est-ce de votre infortune que vous avez tiré le nom que vous portez.

ŒDIPE.

Au nom des dieux, est-ce mon père, ou ma mère, qui me donna ce nom ? Expliquez-vous.

LE MESSAGER.

Je l'ignore. Mais celui de qui je vous reçus en doit être mieux instruit que moi.

ŒDIPE.

Quoi ! c'est d'un autre que vous m'avez reçu, et ce n'est pas vous qui m'avez trouvé ?

LE MESSAGER.

Non, ce n'est pas moi. Un autre berger vous remit en mes mains.

ŒDIPE.

Quel était ce berger ? Pourriez-vous me le faire connaître ?

1. Mont qui sépare la Bœtie de l'Attique.

LE MESSAGER.

Il était un des serviteurs de Laïus.

OËDIPE.

Du dernier roi de ce pays ?

LE MESSAGER.

De lui-même. Il gardait les troupeaux de ce prince.

OËDIPE.

Vit-il encore ? et pourrais-je le voir ?

LE MESSAGER.

Habitants de cette contrée, vous devez le savoir.

OËDIPE.

Est-il ici parmi vous quelqu'un qui connaisse le berger dont parle ce vieillard, et qui l'ait vu, soit aux champs, soit dans ces lieux ? Hâtez-vous de nous l'apprendre : voici le moment de tout découvrir.

LE BERGER.

Je ne crois point que ce berger soit autre que cet habitant des champs que vous avez déjà désiré voir. Mais Jocaste elle-même pourrait mieux le dire que personne.

OËDIPE.

Pensez-vous, madame, que l'homme dont nous avons déjà désiré la présence, soit le même que celui dont ce vieillard veut parler ?

JOCASTE.

Quel est cet homme ? Et de qui veut-il parler ? Laissez ces vaines recherches, et ne vous arrêtez point à tout ce qu'il vous a raconté.

OËDIPE.

Non, il ne sera pas dit qu'ayant en main de pareils indices, j'aie négligé d'éclaircir ma naissance.

JOCASTE.

Au nom des dieux, si vous avez quelque soin de vos jours, ne cherchez point cette connaissance. Je souffre déjà assez.

OËDIPE.

Rassurez-vous, madame ; quand même, changeant de mère pour la troisième fois, je serais reconnu pour l'esclave des esclaves, votre fortune n'en serait point avilie.

JOCASTE.

Laissez-vous persuader, je vous en supplie ; ne faites point ces recherches.

OËDIPE.

Vous n'obtiendrez pas de moi que je néglige ici de connaître la vérité.

JOCASTE.

J'ai de fortes raisons pour vous donner de meilleurs conseils.



ŒDIPE.

Ces meilleurs conseils me fatiguent depuis longtemps.

JOCASTE.

Malheureux ! fasse le ciel que vous ne connaissiez jamais qui vous êtes !

ŒDIPE.

M'amènera-t-on bientôt ce berger ? Laissez-la s'applaudir de l'orgueil de sa naissance.

JOCASTE.

Hélas ! hélas ! infortuné ! voilà tout ce que je puis vous dire et que je vous dis pour la dernière fois.

## SCÈNE IV.

ŒDIPE, LE MESSAGER, LE CHŒUR.

LE CHŒUR.

Pourquoi, prince, pourquoi la reine est-elle ainsi sortie, comme déchirée par une douleur amère ? Je crains bien que de son silence il ne s'échappe une foule de maux.

ŒDIPE.

Qu'il s'en échappe tant qu'il pourra ; je n'en veux pas moins connaître mon origine, quelque basse qu'elle puisse être. Remplie du vain orgueil d'une femme, elle rougit de mon obscurité. Mais, quand je ne me regarderais que comme l'enfant heureux de la fortune, je ne me croirais pas déshonoré. Sans doute la fortune est ma mère. Les mois et les jours, en croissant avec moi, ont fait ma force et ma grandeur : avec une pareille destinée, on ne me verra pas changer jamais jusqu'au point de vouloir ignorer qui je suis.

LE CHŒUR.

Si j'avais l'art de la divination ; si quelque lumière venait éclairer mon esprit, ô Cithéron, j'en jure par l'Olympe, le jour qui luit ne se passerait pas sans me voir, pour prix de la joie que tu apportes à mes maîtres, te célébrer par mes chants et mes danses, comme le concitoyen, comme le nourricier, comme le père d'Œdipe. Apollon, dieu conservateur, puisses-tu m'approuver ! Qui des dieux, ô mon fils, vous donna la naissance ? Est-ce quelque fille d'Apollon, surprise dans les forêts par le dieu Pan ? car ce dieu fait ses délices des retraites champêtres. Est-ce Mercure, qui préside au mont Cyllène<sup>1</sup> ? Est-ce Bacchus qui vous reçut des

1. Mont d'Arcadie où naquit Mercure de Jupiter et de Maia.

mais des nymphes, habitantes de l'Hélicon<sup>1</sup>, de ces nymphes qui sont souvent les compagnes de ses jeux ?

ŒDIPE, *apercevant le berger qu'on lui amène.*

Si, sans avoir jamais rencontré ce vieillard, je puis former quelque conjecture, je crois voir le berger que nous demandons depuis longtemps : son grand âge s'accorde avec ce qu'on a dit, et avec l'âge de cet étranger (*en montrant le messager venu de Corinthe*) ; je reconnais d'ailleurs ceux qui l'amènent, ils sont à mon service. Mais vous (*au Chœur*), qui l'avez anciennement connu, vous devez en juger mieux que moi.

LE CHŒUR.

C'est lui, je le reconnais : soyez-en bien assuré. Il était, plus que tout autre, attaché à Laïus, comme gardien des troupeaux de ce prince.

ŒDIPE.

C'est vous que j'interroge d'abord, habitant de Corinthe : ce vieillard est-il celui que vous vouliez désigner ?

LE MESSAGER.

Lui-même, lui que vous voyez.

## SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS, LE DOMESTIQUE.

ŒDIPE.

Et vous, vieillard, regardez-moi, et répondez à ce que je vous demande. Étiez-vous au service de Laïus ?

LE VIEUX DOMESTIQUE.

Je fus son esclave, non acheté, mais nourri dans sa maison.

ŒDIPE.

De quel travail étiez-vous chargé ? Quel était votre emploi ?

LE VIEUX DOMESTIQUE.

Pendant la plus grande partie de ma vie je fus occupé du soin des troupeaux.

ŒDIPE.

Dans quels lieux les conduisiez-vous le plus ordinairement ?

LE VIEUX DOMESTIQUE.

Au mont Cithéron, et dans les champs voisins.

1. Mont de la Phocide, d'où coule l'Hippocrène.

ŒDIPE.

Avez-vous quelque idée que vous y ayez connu cet homme ?

LE VIEUX DOMESTIQUE.

A quelle occasion ? Et de quel homme voulez-vous parler ?

ŒDIPE.

De l'homme que voici. N'avez-vous point eu affaire à lui ?

LE VIEUX DOMESTIQUE.

Pas assez pour que ma mémoire me le rappelle aisément.

LE MESSAGER.

Il n'y a rien d'étonnant ; mais, seigneur, je vais moi-même lui rappeler distinctement ce qui lui est échappé ; car je sais bien qu'il ne l'ignore pas. Quand sur le mont Cithéron nous conduisions, lui deux troupeaux, et moi un seul, je le voyais souvent, pendant trois mois entiers, depuis la fin du printemps jusqu'au lever de l'étoile de l'ourse. Aux approches de l'hiver, je ramenaï mes troupeaux dans mes étables, et lui ramenaït les siens dans celle de Laïus. (*Au vieux domestique*). Ce que je dis est-il vrai, ou ne l'est-il pas ?

LE VIEUX DOMESTIQUE.

Ce que vous dites est très véritable, quoiqu'il y ait bien longtemps.

LE MESSAGER.

Eh bien, parlez à présent. Vous rappelez-vous que vous me remîtes un enfant pour le nourrir comme mon propre fils ?

LE VIEUX DOMESTIQUE.

Que voulez-vous dire, et pourquoi ces questions ?

LE MESSAGER, *montrant Œdipe*.

Eh ! le voilà, mon ami, le voilà celui qui était alors dans un âge si tendre.

LE VIEUX DOMESTIQUE.

Puissiez-vous cent fois périr... Ne vous taisez-vous pas ?

ŒDIPE, *au vieux Domestique*.

Arrêtez, vieillard ; ne réprimandez point cet homme. Ce sont vos discours et non les siens qui mériteraient d'être punis.

LE VIEUX DOMESTIQUE.

Et quelle est donc la faute que j'ai commise, ô mon généreux maître ?

ŒDIPE.

De ne point avouer l'enfant dont il parle.

LE VIEUX DOMESTIQUE.

C'est qu'il parle sans rien savoir, et qu'il se tourmente mal à propos.



ŒDIPE.

Tu parleras de bonne grâce, ou les châtimens te feront parler.

LE VIEUX DOMESTIQUE.

Au nom des dieux, épargnez un malheureux vieillard...

ŒDIPE.

Qu'on lui attache à l'instant les mains derrière le dos.

LE VIEUX DOMESTIQUE.

Infortuné que je suis ! Et pourquoi ? Que voulez-vous apprendre ?

ŒDIPE.

As-tu remis à cet homme l'enfant dont il parle ?

LE VIEUX DOMESTIQUE.

Je le lui ai remis. Que n'ai-je dans ce jour même trouvé ma perte !

ŒDIPE.

Tu la trouveras si tu ne dis la vérité.

LE VIEUX DOMESTIQUE.

Je périrai bien plus tôt, si je la dis.

ŒDIPE.

Cet homme, je le vois bien, ne cherche que des délais.

LE VIEUX DOMESTIQUE.

Je n'en cherche point ; j'ai dit que je le lui avais remis autrefois.

ŒDIPE.

De qui l'avais-tu reçu ? Était-il à toi ou à quelque autre ?

LE VIEUX DOMESTIQUE.

Il n'était pas à moi ; je l'avais reçu...

ŒDIPE.

De quels citoyens, de quelle maison ?

LE VIEUX DOMESTIQUE.

Au nom des dieux, mon maître, ne m'en demandez pas davantage.

ŒDIPE.

C'est fait de toi, s'il faut que je t'interroge encore.

LE VIEUX DOMESTIQUE.

C'était un des enfans nés dans la maison de Laïus.

ŒDIPE.

Était-ce un esclave, ou un enfant à lui ?

LE VIEUX DOMESTIQUE.

Hélas ! voilà ce qui me coûte le plus à dire.

ŒDIPE.

Et moi à entendre ; mais n'importe, il faut que je l'entende.

LE VIEUX DOMESTIQUE.

Il passait pour le fils de Laïus. Mais la reine, qui est

dans ce palais, pourrait, mieux que personne, vous dire ce qui en est.

ŒDIPE.

Est-ce elle qui vous remit cet enfant ?

LE VIEUX DOMESTIQUE.

Oui, prince.

ŒDIPE.

A quelle intention ?

LE VIEUX DOMESTIQUE.

Pour que je le fisse périr.

ŒDIPE.

Malheureuse ! Une mère !

LE VIEUX DOMESTIQUE.

Dans la crainte d'un oracle effrayant.

ŒDIPE.

Que disait cet oracle ?

LE VIEUX DOMESTIQUE.

Que cet enfant devait assassiner les auteurs de ses jours.

ŒDIPE.

Et comment alors l'avez-vous pu remettre dans les mains de ce vieillard ?

LE VIEUX DOMESTIQUE.

J'en eus pitié, seigneur, et je le donnai à cet étranger, pour le porter dans sa patrie. Il le sauva de ses maux, pour lui en réserver de plus grands ; car si vous êtes véritablement celui qu'il désigne, voyez toute l'horreur de votre infortune !

ŒDIPE.

Hélas ! hélas ! tout est enfin éclairci. O lumière du jour, je te regarde pour la dernière fois, moi qui suis né de parents dont je n'eusse jamais dû naître, moi qui ai formé des nœuds incestueux, moi qui ai versé le sang que j'eusse dû respecter.

LE CHŒUR.

Races infortunées des mortels ! Qu'êtes-vous à mes yeux que de vaines ombres ! Qui d'entre les hommes a jamais connu d'autre bonheur que celui de paraître un moment heureux, de jouir un instant de cette illusion, et de tomber bientôt dans l'abîme ? A l'aspect de ton infortune, je ne compte pour rien la félicité des mortels, ô malheureux Œdipe, toi qui, s'élevant aussi haut qu'un mortel peut atteindre, as joui de toutes les faveurs du destin ; toi qui fis périr ce monstre à visage de vierge, armé de serres cruelles, et fameux par ses énigmes ; toi qui fus pour ma patrie un rempart contre la mort ; toi enfin qui méritas d'être nommé notre roi ; de combien d'honneurs tu te vis entouré sur le trône brillant de Thèbes, et maintenant quel homme dans

les plus grands malheurs, dans les plus cruelles révolutions de la vie, fut jamais plus infortuné que toi ? O trop fameux OEdipe, dans quel port es-tu abordé comme père, époux et fils à la fois ? Comment, infortuné ! comment le lit paternel a-t-il pu souffrir en silence de pareilles horreurs ! Le temps, qui voit tout, t'a découvert malgré toi : il fait justice enfin de cet hymen exécrable, où celui qui fut engendré engendra à son tour. O fils de Laïus, fassent les dieux que je ne te voie jamais ! Ma voix gémissante ne peut plus former que des accents de douleur ; et, pour dire la vérité, c'est toi qui me rendis à la vie, c'est toi qui me replonges dans le tombeau.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.



## ACTE V

---

### SCÈNE PREMIÈRE.

LE CHŒUR, UN OFFICIER.

UN OFFICIER DU PALAIS.

O vous qu'on révère dans cette contrée, quelles horreurs vous allez entendre, quelles horreurs vous allez voir ! De quelle affliction vos cœurs vont être accablés, si vous prenez encore quelque intérêt à la maison des Labdacides ! Jamais les eaux de l'Ister ni du Phase ne pourront suffire à laver tout ce que ce palais enferme de souillures et d'iniquités. Elles vont d'elles-mêmes, et sans contrainte, se produire à la lumière. Ah ! les plus affligeants de tous les maux sont ceux que l'infortuné se procure à lui-même.

LE CHŒUR.

Hélas ! Ceux qui nous sont connus sont déjà bien douloureux. Pour y ajouter encore, qu'avez-vous à nous dire ?

L'OFFICIER.

Un mot suffira pour vous instruire. La reine est morte.

LE CHŒUR.

Malheureuse princesse ! et comment a-t-elle péri ?

L'OFFICIER.

De sa propre main. Les circonstances les plus douloureuses de sa mort ne sont pas venues jusqu'à moi, car mes yeux n'ont pu les voir ; mais autant que mon esprit pourra me le rappeler, vous allez connaître tout ce qu'elle a souffert. A peine, dans les transports qui l'agitaient, eut-elle franchi le portique du palais que, s'arrachant les cheveux de ses deux mains, elle va droit à son lit nuptial : elle entre, elle ferme la porte ; elle appelle Laïus, cet époux qui depuis longtemps n'est plus ; elle retrace à son souvenir le gage antique de leur union, ce fils qui est devenu le meurtrier d'un père, et qui du sein même de sa mère a fait sortir une déplorable postérité ; elle gémit sur ce lit funeste, où elle a eu des époux de son époux, et des enfants de ses enfants. J'ignore comment son trépas a suivi ses gémissements ;

car les cris d'Œdipe, qui sont venus frapper mon oreille, m'ont empêché d'apercevoir sa déplorable fin. Mes yeux se sont tournés vers ce prince qui, courant çà et là, demandait qu'on lui donnât une épée; qu'on lui dit où était sa femme, non sa femme, mais celle qui porta dans son sein, et le père et les enfants. Dans son égarement, un dieu, sans doute, le lui a enseigné; car nul de ceux qui étaient présents n'osait lui répondre: ainsi, marchant comme sur les pas d'un guide invisible, il s'élançait, avec des cris terribles contre la porte; il la brise, il l'enfonçait, et du même coup pénètre dans la chambre, où nous vîmes la reine embarrassée dans le lien fatal qui venait de lui ôter la vie. Sitôt qu'il l'aperçoit, l'infortuné! il pousse d'affreux mugissements et s'empresse de dénouer le nœud qui la tient suspendue. A peine est-elle couchée sur la terre (spectacle affreux!) il détache les agrafes d'or des vêtements qu'elle portait, et s'en sert pour se percer les yeux, en criant qu'il ne la verrait plus, ni elle, ni l'objet de ses crimes, ni l'objet de ses tourments; et que désormais, plongés dans les ténèbres, ses yeux confondraient et ce qu'il aurait à fuir, et ce qu'il aurait à chercher. En prononçant ces mots, qu'il répétait plusieurs fois, il soulevait ses paupières et s'arrachait les yeux. Un sang noir coulait sur son visage, non goutte à goutte, mais à flots, ainsi qu'un orage de grêle. Voilà comme l'un et l'autre ont fait éclater leur désespoir, voilà comme les deux époux ont mêlé ensemble leurs douleurs et leurs maux. Ainsi cette antique félicité, qui semblait auparavant si bien digne de ce nom, n'est plus aujourd'hui que gémissement, désespoir, opprobre et trépas: elle est changée en tout ce qui, parmi nous, mérite le nom d'infortune.

LE CHŒUR.

Et le malheureux! que fait-il au milieu de ses maux?

L'OFFICIER.

Il crie d'ouvrir les portes, de montrer à tous les Thébains celui qui assassina son père, celui qui de sa mère... Il prononce des mots impurs, que je n'oserais répéter: qu'il va se précipiter hors de nos murs; qu'il ne doit plus y rester, chargé des imprécations que sa bouche a lancées sur lui-même. Mais il manque de forces et d'yeux; ses maux sont trop grands pour qu'il les puisse supporter. Il va vous en rendre témoin; il ouvre les portes du palais: vous allez voir ce spectacle affreux, qui toucherait de compassion l'ennemi même le plus cruel.

## SCÈNE II.

## ŒDIPE, LE CHŒUR.

LE CHŒUR.

Ciel ! Quel état horrible à envisager ! le plus horrible de tous ceux qui aient jamais frappé mes regards ! O malheureux ! quel délire s'est emparé de vous ? quel démon a pu combler votre misère par des maux si cruels ? Hélas ! hélas ! infortuné ! en vain je voudrais vous parler, vous interroger, vous regarder, je ne puis seulement jeter les yeux sur vous, tant votre état me fait horreur.

ŒDIPE.

Ah ! ah !... hélas ! hélas ! ah, malheureux ! où suis-je ? dans quels lieux ma voix se fait-elle entendre ? O fortune ! où m'as-tu précipité ?

LE CHŒUR.

Dans tout ce qu'il y a de plus affreux, de plus inouï, de plus effrayant.

ŒDIPE.

O nuage d'obscurité répandu sur moi, nuage exécration, indicible, invincible, interminable ! Hélas ! cent fois hélas ! que de douleurs réunies dans l'aiguillon qui m'a percé les yeux, et dans le souvenir de mes maux !

LE CHŒUR.

Au milieu d'une si grande infortune, ce sont en effet deux tourments à déplorer, deux tourments à souffrir.

ŒDIPE, *au Chœur.*

O mon ami ! vous êtes le seul qui me reste, vous seul ne fuyez pas un malheureux privé de la lumière : vous seul en avez pitié. Hélas ! hélas ! quoique plongé dans les ténèbres, je sais qui vous êtes ; je vous reconnais, je reconnais votre voix.

LE CHŒUR.

Ah ! quelle cruauté vous avez exercée sur vous-même ! Comment avez-vous pu vous arracher ainsi les yeux ? Quel démon vous inspira cette fureur ?

ŒDIPE.

Apollon, mes amis, Apollon a voulu combler ainsi mes maux. Mais nul autre que moi ne m'a frappé ; c'est moi seul. Eh ! que m'eût-il servi de jouir encore de la lumière, quand je n'avais plus rien à voir que des objets douloureux ?



LE CHŒUR.

Hélas ! il est trop vrai.

ŒDIPE.

Que me restait-il en effet à voir, à aimer, à entretenir, à entendre avec quelque plaisir ? O mes amis ! hâtez-vous de m'emmener hors de ces lieux ; emmenez ce scélérat, ce misérable, chargé d'imprécations, celui de tous les mortels que les dieux abhorrent le plus.

LE CHŒUR.

O malheureux ! vous que votre caractère et vos infortunes ont également rendu misérable, que je voudrais ne vous avoir jamais connu !

ŒDIPE.

Périsse celui dont la pitié funeste me délivra des liens cruels dont mes pieds étaient pressés, et conserva mes jours ! Je serais mort et je n'eusse pas été pour mes amis et pour moi un si grand sujet de douleur.

LE CHŒUR.

Combien aussi à mes regards votre mort eût semblé plus heureuse ?

ŒDIPE.

Je n'aurais pas été parricide et incestueux à la face de l'univers ; et maintenant me voilà malheureux et coupable ; issu d'une race souillée, père de mes frères, et mari de ma mère. Enfin, si jamais il y eut des fléaux épouvantables, ils sont tombés sur Œdipe.

LE CHŒUR.

Quels que soient vos malheurs, je ne puis approuver le châtement que vous avez tiré de vous-même. Ce supplice est plus affreux que la mort.

ŒDIPE.

Je n'écoute sur cela ni raisons, ni conseils. Eh, de quels yeux, dites-moi, descendu dans les enfers, regarderais-je un père et une mère dont la mort est l'effet de mes crimes ? je m'en suis puni, et mon sort est plus dur que celui de Jocaste. Il m'eût été bien doux de voir croître sous mes yeux des enfants chéris : le plaisir de les voir aurait crû avec eux, je l'avoue. Mais, depuis mes fatales imprécations, il n'était plus pour moi, ni d'enfants, ni de patrie que je ne pusse voir. Thèbes même, et ce palais où je suis né, ces murs, ces tours, ces temples, ces simulacres des dieux, tout cela était interdit à mes regards. J'ai renoncé à la douceur de les voir, en prononçant l'arrêt de l'exil contre l'ennemi déclaré des dieux et de la race de Laïus. Je suis ce coupable. Mon opprobre est découvert. Comment pourrais-je jouir d'une si chère vue ? De quel front oserais-je soutenir leur aspect ? Ah, que ne puis-je encore me priver de l'usage des oreilles,

aussi bien que des yeux ! Que, bientôt également sourd et aveugle, je fermerais cette entrée à de nouvelles douleurs ! Il est doux dans les maux de s'en épargner ou d'en adoucir au moins le sentiment. O Cithéron, pourquoi me reçûtes-vous dans votre sein ! Que ne dérobiez-vous mon sort à la connaissance des hommes ! O Polybe, ô Corinthe, ô palais que je crus la maison de mon père, quel monstre, quel assemblage de maux avez-vous nourri sous l'apparence d'un fils de roi ! De cette ancienne splendeur, que reste-t-il ? Le plus méchant des hommes, issu de la plus abominable race qui fut jamais. O chemin de Daulie, ô forêts, ô buisson, ô sentier étroit, vous qui avez bu le sang d'un père qui coulait par mes mains, avez-vous marqué par des traits ineffaçables le souvenir des forfaits que je commis alors, et que je devais commettre en allant à Thèbes ? O hymen, trop funeste hymen, tu me donnas la vie ; mais, après me l'avoir donnée, tu fis rentrer mon sang dans le sein d'où j'étais sorti ; et par là tu produis des pères, frères de leurs enfants, des enfants, frères ou sœurs de leurs pères, des épouses, mères de leurs époux, et tout ce que les hommes peuvent concevoir d'abominations et d'horreurs. C'en est trop : rougissons de prononcer ce qu'il est horrible de faire. Au nom des dieux, chers amis, cachez-moi dans quelque terre écartée, ou donnez-moi la mort, et précipitez-moi dans les gouffres de la mer pour ne plus profaner vos regards. Approchez donc ; rendez-moi, par pitié, ce dernier office. Osez toucher un malheureux. Que craignez-vous ? Mes maux ne retomberont point sur vos têtes ; et je suis le seul mortel qui puisse jamais en être accablé.

LE CHŒUR.

Seigneur, voici Créon, qui, désormais conservateur de ce royaume, peut seul écouter vos demandes, et vous aider de ses conseils.

OEDIPE.

Créon ! Hélas, eh, que dois-je lui dire ? Injuste et coupable à son égard, puis-je espérer en être favorablement écouté ?

### SCÈNE III.

CRÉON, OEDIPE, LES FILLES D'OEDIPE, ET LE CHŒUR.

CRÉON.

Je ne viens point, OEdipe, pour me rire de vos maux, ou pour insulter à vos malheurs. Mais vous, Thébains, si vous

ne rougissez point aux yeux des hommes, respectez au moins cette lumière pure et féconde de l'astre souverain des cieux; craignez d'exposer sans voile à ses regards cet objet d'impureté, que la terre et les eaux du ciel, et la clarté du jour ne sauraient souffrir. Ramenez-le au plus tôt dans ce palais. C'est à des parents seuls qu'ils convient de voir et d'entendre avec une piété religieuse l'infortune de leur parent.

ŒDIPE.

Au nom des dieux, puisque, trompant mon attente, vous venez, vous, le meilleur des hommes, accueillir le plus méchant de tous, écoutez-moi; car c'est pour vous, et non pour moi, que je vais parler.

CRÉON.

Que désirez-vous de moi?

ŒDIPE.

Hâtez-vous de me jeter en quelque lieu de la terre où jamais je ne puisse avoir commerce avec aucun mortel.

CRÉON.

J'eusse fait ce que vous désirez, soyez-en convaincu, si je n'avais cru devoir auparavant demander au dieu de Delphes ce que nous avons à faire.

ŒDIPE.

Mais n'a-t-il pas assez manifesté sa volonté, qui condamne à la mort un impie, un parricide?

CRÉON.

Il en a prononcé l'arrêt; mais, dans la situation où nous sommes, il sied mieux de l'interroger encore sur ce que nous devons faire.

ŒDIPE.

Est-ce sur un malheureux comme moi que vous voulez l'interroger?

CRÉON.

Avec d'autant plus de raison, que vous ne douteriez plus maintenant de la vérité de ses oracles.

ŒDIPE.

Hé bien donc, voilà ce que j'attends de vous, voilà ce que je vous demande: puisque vous vous conduisez si dignement envers ceux qui vous appartiennent, chargez-vous de dresser à votre gré dans ce palais un tombeau à cette infortunée; pour moi, ne souffrez plus que je respire et que je demeure en cette ville qui fut ma patrie; laissez-moi désormais habiter ces montagnes, ces déserts du Cithéron, qui sont devenus mon partage, et où mon père et ma mère, moi vivant, avaient choisi mon tombeau: que je meure donc comme ils voulaient me faire mourir; car enfin je pressens en moi-même que ce ne sera ni par maladie, ni



par quelque autre accident semblable, que je périrai ; autrement, comment, au sein de la mort, aurais-je été conservé, si quelque désastreux événement ne m'eût attendu ? Mais que le destin dispose de moi comme il le voudra..... Je ne veux point, Créon, recommander mes fils à vos soins ; ce sont des hommes, et, en cette qualité, ils sauront pourvoir à leur subsistance en quelques lieux qu'ils soient ; mais je vous recommande mes malheureuses filles, elles qui, toujours assises à ma table, prenaient leurs repas avec moi, et partageaient tous les mets qu'on servait à leur père. Souffrez que je les embrasse, que je déplore mes maux avec elles. Allez, prince, allez, homme généreux, digne de votre naissance, permettez qu'en les serrant dans mes bras, je jouisse encore de leur présence, comme au temps où je pouvais les voir. Que dis-je ? grands dieux ! n'est-ce point elles, ne sont-ce point ces filles si chéries que j'entends gémir et pleurer auprès de moi ? Créon, par pitié pour mes malheurs, ne m'a-t-il pas déjà envoyé ceux de mes enfants que j'ai le plus aimés ? Est-il vrai ?

CRÉON.

Vous l'avez dit. C'est moi qui, prévoyant le plaisir que vous auriez à les embrasser, vous en ai procuré la douceur.

ŒDIPE.

Ah ! puissiez-vous être heureux ! Puisse le Ciel, récompensant vos soins, vous traiter plus favorablement que moi !..... O mes enfants, où êtes-vous ? Venez ici, venez toucher ces mains fraternelles, qui ont mis dans l'état que vous voyez, les yeux d'un père qui jouissait autrefois de la clarté du jour, et qui, ô mes enfants, sans rien connaître, sans rien prévoir, vous engendra dans le même sein où il avait été engendré. Combien, hélas ! je pleure sur vous, ô mes filles ! moi qui ne peux vous voir, en songeant quelle amertume doit accompagner le reste de votre vie ! A quelle assemblée des Thébains, à quelle fête osez-vous porter vos pas, sans abandonner bientôt le plaisir du spectacle, pour retourner toutes baignées de larmes au sein de votre solitude ? Et quand le temps de votre hymen sera venu, quel sera le mortel, ô mes enfants ! assez hardi pour se charger de tant d'opprobres, qui seront une flétrissure éternelle pour mes parents et pour vous ? Car enfin, quels crimes peuvent manquer ici ? Votre père assassina son père ; il souilla le lit nuptial où il avait été conçu, et vous donna la vie dans le même sein qui la lui avait donnée. Voilà ce qu'on vous reprochera ; et quel mortel ensuite oserait vous épouser ? Personne, ô mes enfants ! personne ; le célibat et la stérilité seront votre partage. (A Créon). O fils de Ménéécée, puisque enfin vous restez seul aujourd'hui

pour leur tenir lieu de père (car celle qui avec moi leur donna la naissance, a péri ainsi que moi), ne les regardez point avec dédain, elles qui sont votre sang; ne souffrez point qu'elles passent leur vie dans l'abandon et dans la mendicité; n'égaliez point enfin leur infortune à mes malheurs. Ayez pitié de ces enfants dans un si jeune âge, privées de tout, et n'ayant d'espoir qu'en vous seul. Généreux mortel, donnez-moi votre main en signe de consentement. Eh! que de conseils n'aurais-je pas à vous donner, mes enfants, si vous étiez capables de les entendre! Mais tout ce que je puis vous souhaiter aujourd'hui, c'est qu'en quelque lieu que le destin vous fasse vivre, votre vie soit plus heureuse que celle de l'auteur de vos jours.

CRÉON.

C'est assez verser de larmes, rentrez dans votre palais.

ŒDIPE.

J'obéis, quoi qu'il m'en coûte.

CRÉON.

Les convenances font le mérite des choses.

ŒDIPE.

Savez-vous à quelle condition?

CRÉON.

Daignez vous expliquer et m'instruire.

ŒDIPE.

Que vous me bannirez de cette contrée.

CRÉON.

C'est aux dieux à remplir ce souhait.

ŒDIPE.

Mais je suis en horreur à leurs yeux.

CRÉON.

C'est pour cela que vous obtiendrez ce que vous demandez.

ŒDIPE.

Me l'assurez-vous?

CRÉON.

Ce que je ne pense point, je ne me hasarde point à le dire.

ŒDIPE.

Hé bien, conduisez-moi donc.

CRÉON.

Venez, et quittez vos enfants.

ŒDIPE.

Non, non, gardez-vous de me les arracher.

CRÉON.

Cessez de vouloir dominer toujours; cette ambition n'a pas fait le bonheur de votre vie.

## LE CHŒUR.

Regardez, ô Thébains, regardez ; le voilà cet Œdipe, qui pénétrait le sens des énigmes les plus difficiles, et qui, parvenu au faite du pouvoir, ne considérait ni l'envie de ses concitoyens, ni les révolutions de la fortune : voyez dans quel océan de maux il est tombé ! Ainsi apprenez à fixer vos regards vers les derniers jours de la vie, et à ne donner à aucun mortel le titre d'heureux, avant qu'il ait achevé sa carrière, sans avoir éprouvé d'infortune.

FIN.



AJAX

*Tragédie.*



## AVANT-PROPOS

Ajax et Ulysse, après la prise de Troie, se disputèrent les armes d'Achille. Cette dispute devint une affaire d'honneur d'une si grande importance, qu'elle fut portée au tribunal de l'armée grecque. Ulysse l'emporta sur Ajax, et l'éloquence sur la bravoure.

Ajax ne put dévorer cet affront; il en conçut un tel dépit qu'il en devint furieux, et, comme il avait résolu de laver sa honte dans le sang de tous les princes grecs, il eut un accès de fureur, pendant lequel il massacra des troupeaux, croyant égorgé ses juges. Entre autres animaux il emmena dans sa tente un bélier qu'il s'imaginait être Ulysse; et, imbu de cette idée, il exerça plus d'une fois sa rage sur son prétendu captif. Revenu à lui-même, et confus, moins de ses excès que de voir sa vengeance manquée et tournée en ridicule, il se donna la mort: c'est de ce sujet que Sophocle tira sa pièce.

On aperçoit le camp des Grecs et, parmi les tentes, on en distingue une plus grande, plus apparente: c'est celle d'Ajax.

Ulysse raconte à Minerve ce qui s'est passé la nuit: on a trouvé des troupeaux égorgés, et on attribue ce carnage à Ajax devenu furieux. Comme il n'a que des indices, il veut s'en assurer par lui-même, et il prie Minerve, sa divinité tutélaire, d'aider à cet éclaircissement. La déesse lui apprend que c'est en effet Ajax qui a tué les troupeaux qu'il a pris, dans sa frénésie, pour les principaux guerriers: et il aurait véritablement assouvi sa vengeance sur eux, à cause de leur jugement sur les armes d'Achille, si elle n'eût eu soin de lui ôter l'usage de la raison, et d'abandonner de vils animaux à la fureur de ce prince. Mais, afin qu'Ulysse voie de ses yeux les marques sensibles de cette rage, elle appelle Ajax, et promet à Ulysse de le cacher tellement aux yeux de son ennemi, qu'il pourra le voir sans en être vu. La déesse tire d'Ajax l'aveu de tous ses desseins contre les Grecs, et de sa mauvaise volonté contre Ulysse en particulier. Minerve feint de demander grâce pour lui; mais Ajax ne peut avoir cette complaisance pour Pallas, et il rentre dans sa tente, pour continuer sa vengeance.

Ici paraît le chœur composé de Salamiens; ils se demandent entre eux quelle peut être la cause de cette rage d'Ajax. Ils concluent que ce doit être une fureur dont les dieux l'ont frappé.

Tecmesse, captive et épouse d'Ajax, excitée par les cris des Salamiens, sort de la tente de son époux. Elle paraît toute éplorée, et leur dit, en termes fort pathétiques, la cause de sa douleur. Ajax, loin de sa patrie, est tombé dans le plus étrange des maux.

Elle ouvre la tente. On voit Ajax. Sa raison lui est rendue, il



reconnait ses fidèles Salamiens et il frémit à la pensée qu'il va devenir la fable de ses ennemis ; aussi veut-il se donner la mort. Tecmesse, pour le détourner de ce dessein, lui tient un discours attendrissant, mais inutile. Ajax enfonce la garde de son épée en terre et se précipite sur la pointe.

Sophocle n'a pas terminé sa tragédie à la mort d'Ajax. Il suppose que Ménélas vient de la part des princes grecs défendre à Teucer d'ensevelir son frère Ajax. Agamemnon suit Teucer, et ici s'élève encore une nouvelle querelle sur le corps d'Ajax.

Le chœur ne peut venir à bout de calmer ces princes ; mais Ulysse représente à Agamemnon que sa haine a assez duré et qu'il est indigne d'un héros de poursuivre un ennemi après le trépas.

## PERSONNAGES

MINERVE.

ULYSSE.

AJAX.

TEUCER.

TECMESSE, femme d'Ajax.

MÉNÉLAS.

AGAMEMNON.

UN MESSAGER.

LE CHOEUR, composé de Salamiens.

*La scène se passe dans le camp des Grecs, devant  
la tente d'Ajax.*

# AJAX

TRAGÉDIE

---

## ACTE PREMIER

---

### SCÈNE PREMIÈRE.

MINERVE, ULYSSE.

MINERVE <sup>1</sup>.

Sans cesse, fils de Laërte, je vous ai vu épier l'ennemi pour le surprendre avec avantage ; et maintenant vous voici près des tentes d'Ajax, à l'extrémité du camp des Grecs, observant, mesurant longtemps la trace nouvelle de ses pas, pour connaître si ce héros est rentré dans sa tente, ou s'il n'y est pas encore. L'animal dressé pour la chasse, dans les champs de Sparte, n'évite pas mieux sa proie. Ajax est en effet rentré, le front couvert de sueur, et les mains dégouttantes de sang. Cessez donc de jeter des regards curieux à travers les portes de cette tente ; dites-moi plutôt quel intérêt vous presse ; instruisez-moi, pour que je vous instruisse à mon tour.

ULYSSE.

O douce voix de Minerve, de la divinité que je chéris le plus, je vous reconnais sans peine ? O déesse, vous vous cachez en vain à mes regards ; à peine ai-je entendu vos accents qu'ils ont retenti dans mon cœur, à l'égal des sons de la trompette tyrrhénienne. Vous ne vous trompiez point ; j'observais ici les pas de mon ennemi, du redoutable Ajax.

1. Il faut supposer que Minerve paraît ici dans une machine suspendue dans les airs, et qu'elle est invisible pour les spectateurs sans être aperçue par Ulysse.

C'est lui, c'est lui seul que j'épiais ici depuis longtemps. Quelle action inouïe n'a-t-il pas exécutée la nuit dernière ! s'il est vrai qu'il en soit l'auteur, car la vérité ne se montre point encore, et nous flottons dans l'incertitude. Je me suis chargé volontairement d'éclaircir les soupçons des Grecs. Tous nos troupeaux viennent d'être égorgés à la fois ; et la même main a fait périr ceux qui veillaient pour les garder. Chacun ici veut qu'Ajax soit le coupable. Un témoin annonce qu'il l'a vu seul, franchissant la campagne, armé d'une épée nouvellement ensanglantée : il le dit, il l'assure, et soudain je m'élançai sur les pas d'Ajax : je trouve des indices qui l'accusent, et d'autres qui m'embarrassent. Je ne sais à quoi m'arrêter. Je n'eus jamais plus besoin de votre présence, ô déesse, vous dont la main m'a toujours conduit et me conduira toujours.

MINERVE.

Je le savais, Ulysse ; et depuis longtemps je veillais sur vous dans cette poursuite qui vous occupait.

ULYSSE.

Souveraine chérie, ai-je du moins bien à propos employé tant de soins ?

MINERVE.

Sans doute ; puisque c'est Ajax qui a tout fait.

ULYSSE.

Quelle inconcevable fureur a donc armé sa main ?

MINERVE.

Le dépit d'être privé des armes d'Achille.

ULYSSE.

Et pourquoi dévaster ainsi les troupeaux de l'armée ?

MINERVE.

En les immolant, il croyait vous immoler tous.

ULYSSE.

Tel était donc le projet qu'il avait conçu contre les Grecs ?

MINERVE.

Il l'eût exécuté si je n'eusse détourné ses coups.

ULYSSE.

Comment ? Et quels complots ! quelle audace !

MINERVE.

Seul, en secret, pendant la nuit, il s'est élancé vers vos pavillons.

ULYSSE.

Y était-il arrivé ? Avait-il atteint le terme de sa course ?

MINERVE.

Il était déjà près des portes de la tente de vos deux chefs.

ULYSSE.

Et comment sa main, avide de carnage, a-t-elle pu s'arrêter ?



MINERVE.

C'est moi qui, répandant sur ses yeux de trompeuses visions, l'ai privé de la joie barbare qu'il se promettait. J'ai tourné sa rage sur le butin des Grecs, sur leurs troupeaux confondus, qui n'étaient point encore partagés. Là, frappant de tous côtés, égorgeant ses victimes, il verse des torrents de sang; il croit immoler les deux Atrides, et poursuivre, les uns après les autres, tous les généraux Grecs. Plus il s'avanceit, plus j'égarais sa raison, plus j'enflammais ses transports frénétiques. Enfin, fatigué du carnage, il enchaîne de sa main les bœufs et les autres animaux qu'il avait épargnés, et les conduit vers ses pavillons, non comme un butin de vils troupeaux, mais tels que des guerriers captifs. Maintenant il les tient enchaînés dans sa tente, et les déchire à coups de fouet. Mais il faut que je vous rende témoin de cette frénésie qui l'agite afin que, après l'avoir vue, vous puissiez en instruire les Grecs. Demeurez donc ici sans crainte, sa présence ne peut vous être funeste; je fascinerai ses yeux et empêcherai qu'il ne vous aperçoive. (*Elle appelle Ajax*). O vous, dont le bras vengeur se signale sur des ennemis enchaînés, venez, écoutez-moi, Ajax; sortez de votre tente; c'est à vous que ma voix s'adresse.

ULYSSE.

Que faites-vous, déesse? gardez-vous de l'appeler.

MINERVE.

Demeurez en silence, et bannissez toute crainte.

ULYSSE.

Au nom des dieux, laissez-le enfermé dans sa tente. C'est assez.

MINERVE.

Et pourquoi? Cet homme n'était-il pas...

ULYSSE.

Mon ennemi sans doute, ainsi qu'il l'est encore.

MINERVE.

Est-il rien de plus doux que de rire aux dépens de ses ennemis?

ULYSSE.

C'est assez pour moi qu'il reste dans sa tente.

MINERVE.

Quoi! vous tremblez de voir un homme dont les sens sont égarés!

ULYSSE.

S'il avait sa raison, je ne l'évitais pas.

MINERVE.

Mais, en vous approchant, il ne vous verra point.

ULYSSE.

Eh, comment! si ses yeux lui servent encore.

MINERVE.

Ses yeux sont ouverts, mais je les obscurcirai.

ULYSSE.

Tout est possible aux dieux.

MINERVE.

Gardez donc le silence et demeurez.

ULYSSE.

J'obéis, mais c'est à regret.

MINERVE.

Ajax, c'est vous que j'appelle pour la seconde fois. Etes-vous donc si indifférent pour celle qui combat toujours à vos côtés ?

## SCÈNE II.

AJAX, MINERVE, ULYSSE.

AJAX.

Je vous salue, Minerve, je vous salue, fille de Jupiter. Que vous venez à propos en ces lieux ! de quelles riches dépouilles je couronnerai vos temples en honneur de cette victoire !

MINERVE.

Je reçois votre hommage. Mais, dites-moi, avez-vous bien trempé votre épée dans le sang des Grecs ?

AJAX.

Je m'en glorifie, et je crois avoir raison.

MINERVE.

Avez-vous signalé votre bras contre les Atrides ?

AJAX.

Assez bien, je le pense, pour qu'ils ne m'outragent plus désormais.

MINERVE.

Ils sont morts, autant que je puis vous entendre ?

AJAX.

Morts ! Qu'ils viennent à présent m'enlever mes armes.

MINERVE.

Fort bien. Et le fils de Laërte, quel est son sort ? s'est-il dérobé à votre courroux ?

AJAX.

Qui ! ce rusé renard, digne du dernier supplice ?

MINERVE.

Je parle d'Ulysse, votre adversaire.

AJAX.

Il est, au gré de mes vœux, enchaîné dans ma tente. Je ne veux point qu'il expire encore.

MINERVE.

Que voulez-vous faire ? quel avantage espérez-vous de plus ?

AJAX.

Je veux que, attaché à une des colonnes de cette enceinte...

MINERVE.

Quel supplice lui destinez-vous ?

AJAX.

Il expire, déchiré de coups de fouet.

MINERVE.

Epargnez de tels outrages à cet infortuné.

AJAX.

Arrêtez, Minerve, je vous abandonne tout le reste ; mais il subira cet arrêt : je n'y changerai rien.

MINERVE.

Eh bien, puisque vous le voulez, épuisez donc sur lui tous vos coups : exécutez la sentence que vous avez portée.

AJAX.

J'y vole. Avec de tels conseils, soyez toujours la compagne de mes travaux.

## SCÈNE III.

MINERVE, ULYSSE.

MINERVE.

Ulysse, vous voyez quel est le pouvoir des dieux. Quel homme, parmi les Grecs, eut des desseins plus sages ? qui sut plus à propos les exécuter.

ULYSSE.

Hélas ! je n'en connus jamais ; tout mon ennemi qu'il est, je plains son malheur et l'humiliation où il est plongé. En voyant son sort, je considère aussi le mien ; je vois que tous tant que nous sommes sur la terre, nous ne sommes que des fantômes et de vaines ombres.

MINERVE.

Pénétré de cette vérité, craignez donc d'outrager les dieux par des discours superbes, et de vous enorgueillir des avantages que votre force ou vos richesses peuvent vous donner. Un jour seul suffit pour renverser et rétablir tout ce qui fait l'orgueil des humains. La vertu plaît aux dieux ; l'impiété les irrite.



## SCÈNE IV.

## LE CHOEUR.

Fils de Télamon, vous qui êtes l'honneur de Salamine que la mer baigne de ses flots, vous faisiez ma joie dans les jours de votre prospérité ; mais depuis que le courroux céleste, ou des discours injurieux, volant de bouche en bouche parmi les Grecs, se sont élevés contre vous, je tremble, je frissonne, ainsi que l'œil timide de la colombe. Des bruits déshonorants répandus la nuit dernière sont parvenus jusqu'à nous. Ils disent que vous êtes descendu dans la prairie dont nos coursiers font leurs délices, et que vous y avez égorgé ces troupeaux qui composaient le butin des Grecs, et qui n'étaient point encore partagés. C'est Ulysse qui, fabriquant ces sourdes calomnies, les va semer dans les esprits et y porte la persuasion. Le mal qu'il répand est avidement reçu, et chacun de ceux qui l'écoutent, insultant à vos malheurs, s'en réjouit plus que celui qui les lui apprend. Les coups qu'on porte aux grands hommes ne tombent jamais à faux. Dans une condition telle que la mienne de tels discours auraient peu de crédit ; car l'envie ne s'attache qu'aux hommes élevés en dignité : et cependant sans eux, que peut la multitude pour la défense de son pays ? Les faibles ont besoin des forts, et les forts ont besoin des faibles pour se soutenir et s'élever l'un par l'autre. Mais comment de telles maximes auraient-elles quelque empire sur une foule inconsidérée, livrée aux suggestions des méchants ? Nous-mêmes, sans votre secours, nous voudrions en vain vous défendre. Tant qu'ils pourront se dérober à vos regards, ils se répandront en de vaines clameurs comme des essaims d'oiseaux gazouillant loin du vautour qui plane au-dessus d'eux ; mais montrez-vous à leurs yeux, ils resteront muets et frémiront en silence.

Puissante renommée, vous qui avez enfanté notre honte, est-ce Diane, la fille de Jupiter, qui, frustrée par Ajax du prix qu'elle attendait de lui, après quelque victoire à la chasse ou à la guerre, s'en est vengée en détournant sur de vils troupeaux le bras de ce guerrier ? Serait-ce le dieu Mars aux armes d'airain, qui, lui reprochant ses secours méconnus, s'est vengé de cette injure par les horreurs de cette nuit ?

Non jamais de vous-même, fils de Télamon, vous n'eussiez, en insensé, permis à votre bras de massacrer des

troupeaux. Si c'est donc un mal infligé par les dieux, que Jupiter, qu'Apollon répriment les propos injurieux des Grecs ; et si c'est une calomnie tramée sourdement par les Atrides, ou par le coupable rejeton de la race de Sisyphe, n'allez pas, vous livrant au repos sous vos tentes, autoriser cette indigne rumeur.

Levez-vous, sortez de vos pavillons où, trop longtemps arrêté par le ressentiment d'une cruelle injustice, vous accrédez vous-même le bruit de la vengeance céleste. L'insolence de vos ennemis parcourt sans crainte ce rivage, favorisée par les langues malignes d'un peuple qui rit de vos maux ; et la douleur a pénétré mon âme.

FIN DU PREMIER ACTE.

## ACTE II

---

### SCÈNE PREMIÈRE.

TECMESSE, LE CHŒUR.

TECMESSE.

Généreux descendants d'Erechthée, de ce noble fils de la Terre, défenseurs des vaisseaux d'Ajax, quel sujet de douleurs pour ceux qui, comme nous, loin de leur patrie, s'intéressent sur ce rivage au sort de la famille de Télamon ! Ce vaillant, ce redoutable, cet invincible Ajax, après l'accès d'un violent délire, repose dans sa tente.

LE CHŒUR.

Fille du Phrygien Téléutas, quel nouveau sujet d'amertume la nuit a-t-elle fait succéder au chagrin du jour ? Ne nous déguisez rien ; vous le savez, vous qui, captive d'Ajax, êtes devenue l'objet de sa tendresse, et avez partagé son lit.

TECMESSE.

Comment pourrai-je vous annoncer une aussi funeste nouvelle ? Ce que vous allez entendre est aussi terrible que la mort. Saisi cette nuit d'un affreux délire, le grand Ajax s'est déshonoré. Vous verrez, dans sa tente ensanglantée, de quel carnage il a souillé sa main, quelles victimes il a immolées.

LE CHŒUR.

Quelle accablante nouvelle vous nous donnez sur un si grand héros ! Elle n'est donc plus incertaine ? Les princes grecs l'avaient déjà répandue, et la voix publique l'a confirmée. Hélas ! Que j'en redoute les suites ! Que je crains qu'une main furieuse ne fasse expier à ce prince, par sa mort même, celle des troupeaux et des pasteurs que sa rage vient d'immoler !

TECMESSE.

Hélas ! revenu du camp des Grecs, il s'est retiré conduisant une troupe d'animaux enchaînés. Il en saisit quelques-uns, les renverse et les égorge ; il en prend d'autres, et leur ouvre les flancs. Il se jette ensuite sur deux superbes bœufs ;



à l'un il arrache la langue et lui coupe la tête ; l'autre, il l'attache tout droit à une colonne, et, saisissant une large courroie, il s'en sert pour fouetter, à coups redoublés, l'animal enchaîné, en y ajoutant des imprécations terribles, qu'un malin génie a pu seul lui inspirer.

LE CHŒUR.

C'est à présent qu'il faut, la tête enveloppée de nos voiles, nous dérober à pas précipités, ou, nous élançant sur nos navires, nous abandonner à la célérité de nos rames. Quelles puissantes menaces les Atrides ne font-ils pas contre nous ! Je crains de voir bientôt les Grecs, armés de pierres, venir fondre sur nous, et nous accabler avec ce héros, devenu la victime d'un mal qui ne finira pas.

TECMESSE.

Il est fini, aussi promptement qu'un vent impétueux du midi, quand il n'est point accompagné d'éclairs. Ajax, rendu à lui-même, éprouve une douleur nouvelle ; car voir de ses yeux des maux domestiques dont on est seul l'auteur, est un surcroît de peines.

LE CHŒUR.

Si les accès sont calmés, le changement ne peut être qu'heureux. Un mal qui s'apaise ne laisse plus de grandes inquiétudes.

TECMESSE.

Mais que choisiriez-vous, si le choix vous était permis, ou de goûter quelque joie en affligeant vos amis, ou de partager leurs peines et de vous affliger avec eux ?

LE CHŒUR.

Souffrir de deux côtés, c'est augmenter ses maux.

TECMESSE.

Le mal a cessé ; et nous n'en sommes pas moins malheureux.

LE CHŒUR.

Quels discours ! Je ne puis les concevoir.

TECMESSE.

Tant que mon époux était en proie à son mal, sa frénésie même était un bonheur pour lui, et un supplice pour moi, qui la voyais sans en partager l'effet. A présent qu'il a cessé d'en éprouver les atteintes, la douleur s'est emparée de son âme entière, et mon affliction n'a pas diminué. Au lieu d'une seule peine, n'est-ce donc pas en éprouver deux ?

LE CHŒUR.

Je l'avoue ; et j'ai lieu de craindre que ce malheur ne vienne des dieux, puisque, délivré de son mal, Ajax n'est pas plus heureux que lorsqu'il en éprouvait la violence.

TECMESSE.

Il n'est que trop vrai, et vous pouvez m'en croire.

## LE CHŒUR.

Quel fut donc le commencement d'un mal si rapide ?  
Daignez nous l'apprendre à nous qui partageons ses peines.

## TECMESSE.

Vous allez en être instruits aussi parfaitement que si vous en aviez été témoins vous-mêmes. C'était au milieu de la nuit ; les lampes du soir cessaient de répandre leur clarté ; il saisit son épée et s'apprête à marcher dans la solitude des ténèbres. Je m'oppose à ses pas. Ajax, lui dis-je, que faites-vous ? Que voulez-vous tenter, quand nul messager ne vous presse, quand nul héraut ne vous appelle, quand la trompette guerrière ne s'est point fait entendre encore ? Toute l'armée est plongée dans le repos. Ajax me répond par ces mots si connus et si répétés : « Madame, le silence est l'ornement des femmes ». Je crus devoir obéir, et je cessai de l'arrêter. Il s'élança, sans être suivi de personne. Eloignée de lui, je ne puis dire ce qu'il a fait, mais il est rentré conduisant à la fois, enchaînés sous sa main, des taureaux, des bœufs et les chiens qui les gardaient. Il leur coupe la tête, les égorge, ou les attache comme des captifs, et les déchire à coups de fouet. Enfin, franchissant les portes de sa tente, il adresse la parole à je ne sais quel fantôme, en s'applaudissant avec de grands éclats de rire de la vengeance qu'il avait tirée d'Ulysse et des Atrides. Il rentre, et, peu à peu, recouvrant ses esprits, il voit le carnage affreux dont sa tente est remplie ; il le voit ; et, frappant sa tête, il pousse des cris terribles ; puis d'une main furieuse s'arrachant les cheveux, va s'asseoir sur les monceaux de cadavres entassés. Assis, il garde quelque temps un morne silence ; ensuite, m'adressant les plus terribles menaces, il veut que je lui découvre toute l'horreur de sa situation ; il me demande en quel état il s'est trouvé : et moi, mes amis, saisie de crainte, je lui raconte tout ce qu'il a fait, et du moins tout ce que j'en avais pu savoir. Alors il se met à pousser des gémissements douloureux, tels que je n'en avais point encore entendu sortir de sa bouche ; car il pensait que ces sortes de cris aigus ne pouvaient partir que d'une âme faible et sans courage ; et sa douleur ne s'exprimait jamais que par des gémissements étouffés, semblables aux sourds mugissements d'un taureau. Maintenant, plongé dans son infortune, refusant toute nourriture, il est paisiblement assis au milieu de ses troupeaux immolés par sa main. Aux discours, aux soupirs qui sortent de sa bouche, il est aisé de voir qu'il médite quelque chose de funeste. O mes amis ! car c'est pour implorer vos secours que vous me voyez ici, entrez, et daignez le secourir, si vous le pouvez. Des amis tels qu'Ajax se laissent vaincre par leurs amis.

LE CHŒUR.

Fille de Téléutas, ô Tecmesse ! que nous avez-vous dit ?  
Se peut-il qu'un si grand héros ait été saisi d'un pareil  
délire !

AJAX, dans sa tente.

Malheureux que je suis !

TECMESSE.

Je crains que bientôt, plus terrible... Entendez-vous la  
voix, les gémissements d'Ajax ?

AJAX.

Malheureux !

LE CHŒUR.

Ou son mal dure encore, ou l'image des fureurs aux-  
quelles il s'est livré le désespère.

AJAX.

O mon fils ! mon fils !

TECMESSE.

Eurysacès ! ô ciel, c'est toi qu'il demande à grands cris !  
Que veut-il ? où es-tu ? Infortunée que je suis !

AJAX.

Teucer, je l'appelle, en quels lieux est Teucer ? Faut-il  
donc que de nouveaux exploits l'occupent sans cesse ! Et  
moi, je meurs.

LE CHŒUR.

Il paraît recouvrer ses sens. Daignez ouvrir sa tente ;  
peut-être, en me voyant, quelque sorte de pudeur pourra le  
contenir.

TECMESSE.

Vous le voulez, je vais ouvrir. Voyez ce qu'il a fait, et  
dans quel état il est lui-même.

## SCÈNE II.

AJAX, TECMESSE, LE CHŒUR.

AJAX.

Chers compagnons de mes travaux, ô vous, les seuls de  
mes amis fidèles à l'amitié, voyez quels flots de sang m'a-  
siègent et m'environnent de tous côtés.

LE CHŒUR..

Hélas ! Princesse, vous ne disiez que trop vrai : tout ce  
que nous voyons atteste son égarement.

AJAX.

O vous, de qui le bras habile à manier la rame m'aidait à



conduire mes vaisseaux, c'est vous, c'est vous seuls, de tous mes compagnons, que je vois prêts à me secourir. Frappez, et m'arrachez le jour.

LE CHŒUR.

Arrêtez : supprimez ces funestes discours ; n'allez pas, ajoutant un malheur à un autre, mettre le comble à notre infortune.

AJAX.

Vous voyez ce guerrier, si brave, si magnanime, si terrible dans les combats, n'a-t-il pas bien signalé son courage contre d'innocents animaux ! A quels mépris, à quels ris insultants est-il désormais exposé ?

TEGMESSE.

Cher époux, cher Ajax, je vous en conjure, cessez de tenir ce langage.

AJAX.

Fuyez, éloignez-vous... Ah ! dieux ! ah ! ah !

LE CHŒUR.

Au nom des dieux, ne soyez point inflexible, revenez à la raison.

AJAX.

Malheureux que je suis ? j'ai laissé ces perfides échapper de mes mains, pour signaler mon bras contre les génisses, contre de superbes béliers, et verser un sang qui me déshonore !

LE CHŒUR.

Pourquoi, sur ce qui est passé, vous désespérer ainsi ? le passé ne peut être changé.

AJAX.

O toi, de qui la perfidie a toujours les yeux ouverts, artisan de tous les maux, opprobre de l'armée, fils de Laërte, par quel rire outrageant tu fais éclater ta joie !

LE CHŒUR.

Ah ! les dieux seuls disposent de nos ris et de nos larmes.

AJAX.

Dans l'état où je suis réduit, que ne vient-il se présenter à mes yeux ! je jure...

LE CHŒUR.

Laissez ces orgueilleuses menaces ; ne voyez-vous pas toute votre infortune ?

AJAX.

Père de mes aïeux, ô Jupiter, que ne puis-je, immolant cet odieux scélérat, ce traître, avec les Atrides, expirer ensuite après eux !

TECMESSE.

Si vous faites des vœux contre votre vie, faites-en donc aussi contre la mienne. Pourrai-je vivre encore, quand vous ne serez plus ?

AJAX.

Sombres ténèbres, qui êtes ma lumière, obscurité de l'Érèbe, qui me tenez lieu de clarté, recevez, recevez un nouvel habitant, recevez-moi. Je suis désormais indigne de contempler les dieux et les hommes, je suis devenu inutile à la terre. La redoutable fille de Jupiter me poursuit et m'accable. Où fuir ? où me cacher ? où demeurer ? quand ma gloire s'est évanouie ainsi que l'existence de ces vils animaux, quand je suis une victime ajoutée à cette proie insensée, quand l'armée entière des Grecs va fondre sur moi pour m'immoler.

TECMESSE.

Que je suis malheureuse ! faut-il qu'un si grand héros tienne un pareil discours ! Il n'en eût jamais auparavant proféré de semblables.

AJAX.

Fleuves dont les eaux s'épanchent vers la mer, antres battus des flots, bois qui couvrez cette plage, trop longtemps, trop longtemps vous m'avez retenu devant Troie, moi qui désormais ne dois plus respirer... C'est assez m'expliquer. O rives du Scamandre, rives trop favorables à ces Grecs que je hais, vous ne verrez plus ce héros (je ne crains point de le dire), oui ce héros, le plus grand des guerriers que la Grèce ait envoyés devant Troie ! le voici maintenant étendu sur la terre sans honneur et sans gloire.

LE CHŒUR.

Dans le comble de l'infortune où vous êtes, je n'ose ni approuver ni modérer vos plaintes.

AJAX.

Ah ! ah ! qui jamais eût pensé que mon nom répondit si bien à mes malheurs ? C'est à présent que je dois répéter cent et cent fois les sons douloureux qui le composent. Dans quel abîme de maux ne suis-je pas en effet plongé ! moi, dont jadis le père revint des rivages de Troie dans sa patrie, couvert de gloire entre ses compagnons, et remportant avec lui les prix les plus distingués ; moi, qui suis son fils, venu à mon tour sur ces mêmes rivages, avec un courage digne de lui, je me signale par des actions qu'il n'eût pas désavouées, et je meurs déshonoré parmi les Grecs ! Cependant, j'en ai la certitude, si Achille, de son vivant, eût voulu disposer lui-même de ses armes et en faire le prix de la valeur, nul autre ici ne les eût obtenues que moi. Et les Grecs, au mépris du courage d'un homme tel

qu'Ajax, les ont remises à Ulysse, pour récompenser sa scélératesse. Ah! si mes regards, si mes sens abusés n'avaient pas trompé mes desseins, c'eût été pour la dernière fois que les Grecs eussent rendu un semblable arrêt. Mais cette déesse inflexible, cette fille de Jupiter, armée de la gorgone, m'a égaré; elle a plongé mes sens dans un affreux délire, et m'a fait tremper mes mains dans le sang de ces troupeaux. Echappés à ma fureur malgré moi, les cruels m'insultent par leur ris! Eh! ne savent-ils pas que lorsqu'un Dieu veut nous nuire, le plus lâche peut échapper au plus brave? Que dois-je faire à présent, moi qui suis manifestement en butte à la haine des dieux, moi que l'armée abhorre, moi que Troie entière et toute la contrée déteste? Irai-je, m'éloignant de ce rivage qui a retenu si longtemps nos vaisseaux, abandonnant les Atrides, traverser la mer Egée pour retourner dans ma patrie? Et de quel front oserai-je me présenter à mon père Télémon? De quel œil pourra-t-il me regarder quand je paraîtrai à ses yeux dénué de ces marques d'honneur qui couronnaient toujours ses exploits! Non, non; l'idée en est pour moi insupportable... Irai-je, attaquant seul les remparts des Troyens, et, me signalant par quelque noble action, expirer enfin aux pieds de leurs murs? Ce serait trop de joie pour les Atrides: il n'en sera rien. Cherchons une voie sûre de prouver à mon père, accablé de vieillesse, qu'étant né de lui, j'ai hérité de son courage. Car il est honteux de supporter longtemps la vie, lorsqu'on ne peut espérer de soulagement dans ses maux. Qu'est-ce qu'un jour ajouté à un autre pour reculer l'instant de la mort peut apporter de plaisir? Rien de plus méprisable à mes yeux qu'un homme qui se nourrit de vaines espérances. Il faut qu'un homme d'honneur sache vivre et mourir avec gloire. J'ai tout dit.

LE CHŒUR.

Personne, Ajax, ne pourra dire que ces discours vous ont été suggérés; ils partent du fond de votre cœur: mais cependant quittez ces pensées funestes, donnez à vos amis la douceur de triompher de vos résolutions.

TECMESSE.

Ajax, ô mon maître, de tous les maux qui assiègent les hommes, il n'en est point de plus cruel que la servitude! J'étais née libre et fille d'un père que son opulence et son pouvoir rendirent fameux dans la Phrygie; à présent je suis esclave: tel a été l'arrêt des dieux, ou plutôt celui de votre main. Ainsi, forcée par le destin d'entrer dans votre lit, je n'ai plus eu de pensée que pour vous. Au nom de Jupiter, témoin de notre union, au nom de ce lit nuptial qui nous a rassemblés, ne m'exposez point, je vous en conjure, aux



humiliations que j'éprouverais en passant entre les mains de vos ennemis ! Si vous mourez, si, en cessant de vivre, vous voulez m'abandonner, songez que ce même jour me verra ravie avec violence par quelqu'un des Grecs, et soumise, ainsi que votre fils, à l'opprobre de l'esclavage. Et bientôt l'un de ces nouveaux maîtres, m'insultant par des discours amers : « Voyez, dira-t-il, l'épouse d'Ajax, le plus redoutable des héros Grecs, voyez quel opprobre a remplacé sa gloire ». Je subirai mon infortune ; mais ces outrages seront autant de flétrissures pour vous et votre maison. Ah ! respectez un père malheureux, que vous abandonnez dans le déclin de son âge ; respectez une mère qui, déjà chargée d'années, demande continuellement aux dieux le retour d'Ajax. Prenez pitié d'un fils qui, loin des secours dus à son enfance, seul et privé de vous, passera sous la tutelle de ses perfides ennemis. Voyez que de malheurs votre mort va laisser en partage au fils et à la mère, car, après vous, sur quel appui pourrais-je jeter les yeux ? Vos armes ont fait périr ma mère et ma patrie ; le destin a fait descendre mon père au tombeau : qui pourra, comme vous, me tenir lieu de patrie et de biens !... Toute mon existence s'était conservée en vous. Puissé-je encore en ces moments occuper une place dans votre souvenir. La mémoire de ceux dont on a reçu quelque bien ne doit point s'effacer : la bienveillance produit la bienveillance ; et l'oubli d'un bienfait n'entra jamais dans une âme généreuse.

LE CŒUR.

Ajax, que n'êtes-vous aussi attendri que je le suis, vous approuveriez ses discours.

AJAX.

Je les approuverai comme vous, si elle ose seulement exécuter ce que je vais lui prescrire.

TECMESSE.

Cher époux, ordonnez, j'obéis.

AJAX.

Amenez-moi mon fils, que je le voie.

TECMESSE.

Dans ma frayeur je l'avais éloigné.

AJAX.

Pendant mes accès ! Que dites-vous ?

TECMESSE.

Je craignais que, rencontrant vos pas, cet infortuné ne pérît.

AJAX.

Un tel coup en effet eût été digne du dieu qui m'égarait !

TECMESSE.

Mes soins ont détourné ce malheur.

AJAX.  
J'approuve votre conduite et la prudence qui vous l'a  
conseillée.

TECMESSE.  
De quoi servira-t-elle pour votre bonheur?

AJAX.  
Donnez-moi la douceur de lui parler et de le voir.

TECMESSE.  
Près d'ici des yeux fidèles veillent à sa sûreté.

AJAX.  
Qui peut encore l'empêcher de paraître?

TECMESSE.  
Mon fils, votre père vous appelle; venez, conduit par les  
mains de celui qui dirige vos pas.

AJAX.  
Paraît-il? ou ne vous a-t-il point entendue?

TECMESSE.  
Le voici qu'on amène à vos yeux.

AJAX.  
Approchez, approchez cet enfant; s'il est vraiment mon  
fils, ce sang, ce carnage n'épouvanteront point ses yeux. Il  
faut le dresser de bonne heure à l'âpreté des mœurs de son  
père, et que son caractère soit formé sur le mien. O mon  
fils! sois plus heureux que ton père; pour tout le reste, sois-  
lui semblable, et tu ne seras pas un homme sans cœur.  
Combien je te porte envie aujourd'hui, toi, dont le jeune  
âge te rend insensible à mes malheurs! Oui, c'est l'insensi-  
bilité qui fait le plus doux charme de la vie; si cette  
insensibilité est un mal, c'est du moins un mal sans douleur,  
jusqu'au moment où l'on vient à connaître la joie et la  
peine. Quand tu en seras à ce moment fatal, mon fils,  
montre à tes ennemis de quel sang tu as reçu la vie. Jusqu'à  
ce jour, sois comme une jeune plante nourrie du souffle des  
zéphyr; crois au milieu des jeux de ton enfance, et fais les  
délices de ta mère... Non, je ne crains point que jamais nul  
Grec t'ose insulter par des discours amers, quand même tu  
ne m'aurais plus auprès de toi; je me confie trop bien aux  
soins vigilants du brave Teucer, que je te laisserai pour  
conduire ta jeunesse. Je m'en repose sur lui, tout absent  
qu'il est de ces lieux, occupant son courage à la poursuite  
de l'ennemi. Vous, braves compagnons, qui m'avez suivi sur  
les mers, voici la grâce que j'attends de vous: annoncez mes  
vœux à Teucer; qu'il se charge de conduire mon fils dans  
mes foyers; de le faire connaître à Télamon et à Eribée ma  
mère; qu'il devienne l'appui de leur vieillesse jusqu'au temps  
où ils descendront dans la retraite des morts: que mes

armes ne soient jamais disputées par aucun des Grecs, ni par celui qui a causé ma perte; toi seul, Eurysacès<sup>1</sup>, mon fils, garde dans tes mains mon bouclier, ce bouclier fameux, impénétrable, qui t'a donné le nom que tu portes : le reste de mon armure sera enseveli avec moi. Vous, Tecmesse, reprenez cet enfant, ramenez-le en sa tente; renfermez-le au plus tôt. Cessez ces douloureux gémissements : les femmes aiment à recourir aux pleurs. Il est des maux qui résistent aux enchantements, et qu'un médecin habile guérit avec le fer.

LE CHŒUR.

Je frémis de ces transports violents; ces discours aiguës par la douleur me remplissent d'alarmes.

TECMESSE.

Cher Ajax, ô mon maître! quel projet avez-vous formé?

AJAX.

Ne cherchez point à le pénétrer, ne m'interrogez point. La réserve est une vertu.

TECMESSE.

O désespoir! au nom des dieux, au nom de votre fils, j'ose vous implorer; ne nous abandonnez point.

AJAX.

Vos prières m'importunent. Eh! ne savez-vous pas que je ne suis plus en état de rien devoir aux dieux?

TECMESSE.

Cessez ces discours funestes.

AJAX.

Je n'écoute plus rien.

TECMESSE.

Quoi! je ne puis vous attendre!

AJAX.

C'en est trop.

TECMESSE.

Voyez mes craintes, cher époux.

AJAX.

Qu'on la fasse retirer.

TECMESSE.

Au nom des dieux, laissez-vous toucher.

AJAX.

Êtes-vous donc assez insensée pour vous flatter de changer mon âme?

1. Eurysacès veut dire large bouclier.



## SCÈNE III.

## LE CHOEUR.

Illustre Salamine, vous résidez au milieu des mers, tranquille et fortunée, et votre gloire brille toujours du même éclat : et moi, malheureux, depuis tant d'années que je demeure dans les prairies fécondes du mont Ida, je vois mes jours consumés sans honneur, par la rapidité du temps, n'ayant d'espérance que de descendre enfin bientôt dans cette sombre demeure d'où il n'est plus de retour.

Pour comble de douleurs, Ajax, frappé d'un mal sans remède, l'esprit troublé d'un délire inspiré par les dieux, Ajax, hélas ! que vous envoyâtes ici, déjà célèbre par ses exploits, privé maintenant de sa raison, fait le désespoir de ses amis. Tout ce qu'a exécuté son bras, tous les prodiges de sa valeur sont tombés dans l'oubli, ou devenus odieux aux odieux Atrides.

Ah ! combien gémit sa mère, accablée sous le poids de la vieillesse, lorsqu'elle apprendra son déplorable égarement ! Ce ne seront point des accents plaintifs semblables à ceux de Philomèle, que poussera cette mère infortunée, mais des gémissements et des cris douloureux. Combien ses mains tremblantes frapperont sa poitrine et arracheront ses cheveux blanchis !

Plus heureux serait Ajax, caché dans la nuit infernale, que troublé par un semblable délire ; lui qui, descendu d'une race distinguée entre tous les héros, a oublié ses premiers sentiments et ne se connaît plus. O père malheureux ! quelle nouvelle il vous reste encore à apprendre sur le funeste destin de votre fils ; destin cruel tel que, sans Ajax, on n'en eût jamais vu de pareil dans la maison des Eacides.

## SCÈNE IV.

## TECMESSE, AJAX, LE CHOEUR.

## AJAX.

Le cours immense du temps met à découvert ce qui était caché, et renferme dans la nuit ce qui paraissait au jour. Il

n'y a point de changement impossible ; les plus terribles serments, les plus inflexibles cœurs n'en sont point exempts<sup>1</sup>. Moi qui, auparavant, tel que le fer endurci par la trempe, me prévalais d'une rigueur invincible, je me suis laissé vaincre aux discours d'une femme. J'ai pitié de la laisser veuve parmi mes ennemis, et de leur abandonner mon fils orphelin. Mais je vais aux prairies qui bordent le rivage, chercher dans l'onde amère un bain favorable, qui, purifiant mon corps, me dérobe à la redoutable colère de la déesse. J'y trouverai quelque lieu solitaire où je pourrai ensevelir dans le sable, et cacher à tous les yeux cette épée, ce fer ennemi, que je confierai à la garde de la nuit et des enfers. Depuis le jour où la main d'Hector me fit ce cruel présent, je n'ai plus reçu des Grecs que des outrages. Combien est donc véritable cette maxime si répandue : les dons d'un ennemi ne sont pas des bienfaits. Enfin j'apprendrai à céder aux dieux et à honorer les Atrides. Ils sont les maîtres, il faut plier sous leur joug. Eh quoi ! la puissance et la force cèdent à l'autorité. Ne voit-on pas dans la nature les rigoureux hivers, avec tous leurs frimas, se retirer à l'approche de l'été qu'accompagne l'abondance ? Le char de la sombre nuit s'éloigne pour laisser briller l'astre du jour conduit par ses chevaux blancs. Il est des vents dont le souffle endort la mer mugissante. Le sommeil, qui dompte l'univers, relâche de temps en temps ses chaînes, et n'exerce pas toujours son pouvoir ; et nous, nous ne pourrions apprendre à fléchir ! Ah ! j'ai trop bien compris à présent que lorsque je baissais, je devais haïr comme pouvant aimer un jour ; et je veux aussi désormais me conduire avec un ami comme s'il pouvait un jour cesser de l'être. L'amitié, pour la plupart des hommes, n'est qu'un port infidèle. Tout ira mieux à l'avenir. Vous, Tecmesse, allez au temple des dieux ; priez-les d'accomplir les vœux de mon cœur : et vous, mes amis, restez ici pour me rendre le service que j'attends de vous. Dites à Teucer, s'il vient à paraître, que je lui demande ses soins pour moi et sa bienveillance pour vous. Je vais où je dois aller. Accomplissez mes volontés, et vous apprendrez bientôt qu'il n'y a plus rien à craindre pour Ajax, tout malheureux qu'il est.

1. Ajax feint de s'être rendu aux supplications de Tecmesse, qui l'a suivi dans sa tente, pour tâcher de l'attendrir.

## SCÈNE V.

## LE CHOEUR.

Mon cœur a tressailli de plaisir ; la joie semble m'avoir donné des ailes. Pan, ô Pan ! qui vous plaisez sur les rivages de la mer, descendez du sommet des rocs de Cyllène, couverts de neige ; venez, vous qui présidez aux danses, venez parmi nous, nous faire exécuter en liberté les danses de Bacchus et des corybantes. Dansons, dansons. Roi de Délos, puissant Apollon, franchissez la mer d'Icare, et venez, par votre présence, montrer que vous daignez nous être favorable.

Mars a chassé la nuit qui couvrait nos yeux. Allons, allons, ô Jupiter ! un jour pur et brillant luit enfin sur nos vaisseaux depuis qu'Ajax, oubliant ses douleurs, respectant des lois puissantes, s'est soumis aux rites sacrés ordonnés par les dieux. Il n'est rien que le temps ne puisse affaiblir et vaincre. Rien ne paraîtra plus impossible puisque Ajax a pu dépouiller sa colère et la haine qu'il portait aux Atrides.

FIN DU SECOND ACTE.



## ACTE III

### SCÈNE PREMIÈRE.

UN MESSAGER, LE CHŒUR.

LE MESSAGER.

O mes amis, je veux d'abord vous annoncer cette importante nouvelle. Teucer est arrivé des campagnes de la Mysie. A peine avançait-il au milieu du camp, qu'il se voit insulté par tous les Grecs à la fois. Ils ont arrêté ses pas, l'ont entouré et l'ont accablé d'outrages. C'était à qui vomirait le plus d'injures contre lui. Le voilà, disaient-ils, ce frère d'un insensé, d'un furieux, conjuré contre l'armée. Il courait risque de voir leurs bras, armés de pierres, l'accabler et l'écraser. Déjà les épées brillaient hors du fourreau, la discorde était au plus haut degré de fureur, quand la présence et les discours des vieillards sont parvenus à l'apaiser. Daignez me dire en quels lieux est Ajax, pour que je l'informe de ce qui se passe; il faut tout révéler à ses maîtres.

LE CHŒUR.

Il n'est point ici; il est sorti depuis peu, occupé de pensées nouvelles, assorties à son nouveau changement.

LE MESSAGER.

Ciel! Teucer m'aurait-il envoyé trop tard? où n'aurais-je que trop lentement obéi?

LE CHŒUR.

Et comment ce retard excite-t-il vos plaintes?

LE MESSAGER.

Teucer m'a recommandé de ne pas souffrir qu'avant son arrivée ici, Ajax sortît de sa tente.

LE CHŒUR.

Il est sorti rempli des plus sages pensées: il veut apaiser la colère des dieux.

LE MESSAGER.

Que vos discours sont insensés, si la prophétie de Calchas est véritable!

LE CHŒUR.

Qu'a-t-il dit? que sait-il sur les desseins d'Ajax?

## LE MESSAGER.

Voici tout ce que je sais moi-même : j'étais présent. Calchas seul, sans les Atrides, sort du lieu où étaient assemblés les rois ; et, mettant sa main droite dans celle de Teucer, lui parle avec le zèle de l'amitié ; lui recommande d'employer tout son pouvoir pour empêcher Ajax de sortir aujourd'hui de sa tente, s'il voulait le revoir et le retrouver vivant. La colère de Minerve, disait-il, ne doit le poursuivre que durant cette journée. Quelque puissants, quelque élevés que soient les hommes, ajoutait-il, les dieux les précipitent dans les plus grands malheurs, lorsque, oubliant qu'ils sont nés mortels, ils ont des pensées peu convenables à leur nature. Ajax, prêt à partir pour l'armée, se montra déjà un insensé aux yeux de son père, qui lui donnait de sages avis. « Mon fils, disait-il, sois jaloux de vaincre, mais de vaincre avec l'appui des dieux ». « Mon père, répondit Ajax, avec une démençe orgueilleuse : qu'un lâche, avec le secours des immortels, obtienne la victoire, moi, je me flatte de l'emporter sans eux ». Telle fut sa superbe réponse. Une autre fois, Minerve elle-même l'excitait à porter sa main sanglante sur les ennemis ; il l'interrompit par ces insolentes paroles : « Souveraine déesse, allez assister d'autres guerriers : partout où je suis, le succès du combat n'est point incertain ». C'est par ces paroles, qu'affectant un orgueil messéant à la condition humaine, il s'est attiré la colère de la déesse ; mais, s'il échappe aux dangers de cette journée, nous pourrons le sauver avec l'aide des dieux. Tel était le discours de Calchas ; et soudain, loin du conseil assemblé, Teucer me fait partir pour vous porter les ordres qu'il vous donne. Mais s'il n'est plus de moyen de les exécuter, Ajax est mort, ou Calchas fut mal inspiré.

## LE CHŒUR.

Infortunée Tecmesse ! ô femme malheureuse ! écoutez ce qu'on vient de nous dire : le moment de la douleur est arrivé.

## SCÈNE II.

## LES PRÉCÉDENTS, TECMESSE.

## TECMESSE.

Pourquoi donc arracher ainsi une infortunée au repos dont elle commençait à jouir après tant de peines ?

LE CHŒUR.

Ecoutez ce que ce Grec est venu nous dire sur le destin d'Ajax, J'en ai frémi.

TECMESSE.

Expliquez-vous : notre perte est-elle assurée ?

LE MESSAGER.

J'ignore votre destin ; mais celui d'Ajax m'épouvante, s'il est sorti comme on l'annonce.

TECMESSE.

Sans doute il est sorti ; mais de quoi faut-il que je m'a-larme ? Parlez.

LE MESSAGER.

Teucer recommandait de le retenir dans sa tente, et de ne point le laisser sortir sans qu'il fût accompagné.

TECMESSE.

En quels lieux est Teucer ? et qui le fait parler ainsi ?

LE MESSAGER.

Il va bientôt paraître : il craint que cette sortie ne soit fatale à son frère.

TECMESSE.

Infortunée que je suis ! et qui a pu lui donner cette crainte ?

LE MESSAGER.

C'est le fils de Thestor, c'est Calchas qui lui a prédit que ce jour apporterait à son frère ou la vie ou la mort.

TECMESSE.

Ah ! mes amis, prêtez-moi vos secours dans cette urgente nécessité. Séparez-vous ; que les uns courent en hâte mander Teucer ; que ceux-ci, pour chercher les traces de mon époux, volent vers les collines qui sont au couchant ; ceux-là vers celles qui regardent l'aurore. Je vois que mon époux m'a trompée, et que ses anciens sentiments pour moi se sont évanouis. Que dois-je faire ? Hélas ! je ne resterai point oisive ; j'irai aussi de mon côté, autant que mes forces pourront y suffire. Hâtons-nous, courons, ne nous arrêtons point, si nous voulons sauver un héros qui ne cherche qu'à mourir.

LE CHŒUR.

Je suis prêt à partir ; ce n'est point un vain discours ; l'effet suivra de près mes paroles.



## ACTE IV

---

### SCÈNE PREMIÈRE.

AJAX, *seul.*

Voilà, si je ne me trompe, le fer meurtrier affermi de manière à rendre son coup aussi sûr qu'il peut l'être. Présent funeste d'Hector, de ce Troyen que de tous nos ennemis je haïssais, je détestais le plus. Le voilà ce glaive fatal, nouvellement aiguisé, enfoncé dans les champs de Troie, dans une terre ennemie. Je l'ai si bien affermi de tous côtés, qu'il doit me procurer, sans peine, la mort prompte que je désire. J'ai fait tout ce qui pouvait dépendre de moi. A présent c'est à toi, Jupiter, d'achever le reste et de venir à mon secours. Je ne te demande pas une grande faveur : fais annoncer à Teucer la triste nouvelle de ma mort ; qu'il soit le premier à venir enlever le corps d'un ami tombé sur son épée sanglante : qu'il ne souffre point qu'aucun de mes ennemis le prévienne, en se hâtant de saisir mon cadavre pour le livrer en proie aux vautours et aux chiens dévorants : Jupiter, voilà la prière que je t'adresse. Mais c'est Mercure, c'est le conducteur des ombres aux demeures souterraines que je prie, sitôt que cette épée aura percé mon sein, de me ménager aux enfers une descente douce et facile. Ce sont ces vierges immortelles, ces filles secourables, qui ont sans cesse les yeux ouverts sur les malheurs de l'humanité, ces Euménides sévères, dont les pas sont si rapides, ce sont elles que j'invite à connaître de quelle infortune accablé je subis la mort que m'ont donnée les Atrides. Puissent-elles, frappant ces hommes méchants et perfides, égaler leurs peines à leurs crimes ! et, comme je péris devant elles de ma propre main, puissent-ils eux-mêmes, se déchirant le sein, expirer sous les yeux de tout ce qu'ils ont de plus cher ! Venez donc, furies vengeresses, accourez, n'épargnez rien ; exercez votre rage sur cette armée entière. Et toi, soleil, qui roules ton char sur la voûte du ciel, quand tu verras la terre où j'ai reçu le jour, retiens tes rênes d'or, annonce